Zistoir Kristian

[illegible]

Christian

Zistoir Kristian

Mes-aventures
Histoire vraie d'un ouvrier réunionnais en France

Edition bilingue, créole et français

Préface et entretien :
Stéphane Hoarau

Promié tiraz / Première édition :
François Maspéro (coll. « La mémoire du peuple »), Paris, 1977.

*

Lo fagotaz lo promié tiraz la été réspékté isi-anndan.
La mise en page et la pagination sont identiques à celles de l'édition de 1977.

Editions K'A
2, Carrer Julien Panchot
F-66130 Ile-sur-Têt

ISBN 2-910791-63-7
Dépôt légal : février 2009.

Makètaz / Conception : Latélié K'A et Pierrick Gigan.
www.editionska.com
contact@editionska.com

Préface

Zistoir « Zistoir Kristian » :
Genèse du premier roman écrit en créole réunionnais.

Par Stéphane Hoarau.

> Non, ne pleure pas. Tout passera. Tu verras. Je sais bien que tu n'oublieras jamais cette histoire. Entre ta flottante mémoire et ce lieu demeureront toujours ce blanc, cette taie sur ta pupille, ces traces.
>
> Nourredine Saadi, *Il n'y a pas d'os dans la langue* (2008).

Tèr la ba / Sur l'autre rive

En janvier 1977, dans sa collection « La mémoire du peuple », la très engagée maison d'édition de François Maspero publie un texte qui, à Paris, passe presque inaperçu : *Zistoir Kristian*[1], signé de manière anonyme par un certain « Christian », est tiré dans sa version française à trois mille exemplaires, et dans sa version bilingue, en créole réunionnais et en français, à mille exemplaires… Cette seconde version – que les éditions K'A rééditent aujourd'hui – était composée de quatre parties : un avant-propos signé « Les traducteurs », une note intitulée « Quelques règles pour lire le kréol », et deux versions des *Mes-aventures* de Christian, une en créole réunionnais, puis une autre en

1 Christian, *Zistoir Kristian, Mes-aventures : Histoire vraie d'un ouvrier réunionnais en France*, Paris, Maspero, 1977.

français – la traduction[2]. Avant que Maspero n'accepte ce texte, il avait été envoyé chez d'autres éditeurs, chez Stock par exemple, mais avait été refusé. C'est que, les dénommés « traducteurs » (qui sont en fait à l'origine du projet) souhaitaient vivement voir le texte être publié dans sa version originale, en créole, ou pour être plus précis, en *kréol*. Non sans négociations, Maspero accepte : deux versions seront mises sur le marché, mais la primauté commerciale sera accordée au tirage exclusivement en français. Et c'est ainsi que le premier roman écrit en créole réunionnais voit le jour, sur les bords de la Seine…

Roman virulent et sans compromis, *Zistoir Kristian* est – à plusieurs niveaux qui se superposent – tout à la fois *un projet politique et poétique*. *Projet*, parce qu'il n'est en fait pas le fruit d'un écrivain, mais du travail d'un groupe organisé ; *politique*, parce qu'il est un témoignage ayant pour objet, entre autres, de dénoncer la condition des travailleurs immigrés des années 1960-1970 ; *et poétique* parce que, proposant une critique acerbe de la société française d'alors, il le fait en créole, et pose ainsi des bases écrites pour une normalisation graphique d'une langue jusqu'alors essentiellement confinée à l'oralité[3]. Il faut souligner ici que le fait même de vouloir publier un texte en créole à la fin des années 1970, relevait en soi d'une ambition politique. D'ailleurs, si en France le roman n'avait pas eu le succès escompté, dans l'île il n'en a pas été autrement… Adressant une commande d'exemplaires à l'un des « traducteurs » de l'ouvrage, Axel Gauvin écrivait : « Il est dommage que votre livre n'ait pas eu à La Réunion l'audience qu'il mérite »[4]. Le

2 C'est donc bien la version créole du texte qui a été traduite en français, et non l'inverse.

3 « Essentiellement » car, si *Zistoir Kristian* est le premier roman écrit en créole réunionnais, il n'est pas pour autant le premier texte de la littérature réunionnaise écrit en créole : des fables et des récits en prose avaient auparavant été écrits et notamment publiés dans la presse réunionnaise (j'y reviendrai par la suite).

4 Lettre manuscrite d'Axel Gauvin adressée à « Ah-Kon » (pseudonyme) et datée du 6 septembre 1977 (archives personnelles de « Ah-Kon »).

contexte historique était en effet peu propice à l'épanouissement d'une langue régionale, qui plus est, à l'époque, fortement marquée idéologiquement, à gauche de la Gauche française, puisque mise en avant par le Parti Communiste Réunionnais (PCR) dans ses luttes et revendications. Un article du *Journal de l'Île*, quelques mois après la publication du livre, faisant allusion à l'idéologie communiste, se concluait d'ailleurs ainsi : « Il est vrai, selon [les] "traducteurs", qu'il est facile "de lire et écrire le créole" : les quarante lignes du "Kréol fonétik" publiées en page 15 suffisent ! Inutile d'aller beaucoup plus loin. Le lecteur est vite fixé. Ici, "Kréol" rime – fort bien – avec "Kamarad" »[5].

En 1977, La Réunion est un jeune Département français. Depuis tout juste trente et un ans (loi du 19 mars 1946), l'île est *officiellement* passée du statut de Colonie à celui de Département français d'Outre-mer. D'une manière schématique, le PCR, *autonomiste*, est en lutte depuis plusieurs années déjà contre les partis de droite qui, eux, sont *assimilationnistes* ; c'est-à-dire favorables à un renforcement des liens entre l'île et sa dite « mère patrie ». Tentant de consolider ces liens, l'Etat, par la voix de Michel Debré (Premier Ministre du Général de Gaulle puis, à partir de 1963, Député de la première circonscription de l'île), lance une vaste campagne de promotion de la France : démographiquement engorgée et sous pression sociale, l'île ne pourra trouver son salut, dit-il, que dans le lien qu'elle entretiendra avec sa « Métropole »[6]. Ainsi, dès 1963, était créé un organisme qui devait permettre aux potentiels travailleurs des Départements d'Outre-mer (de l'Océan Indien comme des Antilles) de trouver un emploi sur le continent. Le BUMIDOM[7], cible privilégiée des « traducteurs » de *Zistoir Kristian*, était né.

---

5 « K comme "Kréol", K comme "Kamarad" », in *Journal de l'Île de La Réunion*, édition du samedi 5 mars 1977.

6 Voir les travaux de Gilles Gauvin : *Michel Debré et l'île de La Réunion : une certaine idée de la plus grande France*, France (Villeneuve d'Ascq), Presses Universitaires du Septentrion, 2006.

7 Bureau pour le Développement des Migrations dans les Départements d'Outre-mer.

C'est donc dans ce contexte social et politique que de nombreux Réunionnais quittèrent l'île pour s'embarquer dans *les mésaventures de l'émigration* : certains transitèrent par Madagascar et son centre de La Sakay pour y suivre une formation, et d'autres, comme Christian, se rendirent directement sur le continent pour chercher un emploi… C'est précisément cette histoire, dans ce contexte historique, que raconte le premier roman réunionnais écrit en créole. Avant de se lancer dans la lecture des « mes-aventures » de Christian, il semble par conséquent nécessaire de se replonger dans le contexte d'alors, afin de mieux saisir les enjeux et les perspectives idéologiques de ce livre qui s'ancre pleinement – faut-il le rappeler ? – dans un temps et dans une histoire, celle des premières vagues migratoires de Réunionnais vers l'Europe : qu'est-ce qu'il problématise ? Par qui et dans quelles conditions a-t-il été écrit ?

Sak na pou di / Ce qu'il y a à dire

Le roman *Zistoir Kristian* se découpe en deux parties principales qui mettent en regard deux espaces : la première, « La Rénion / A La Réunion » décrit l'enfance du narrateur, Christian, dans l'île au sein de sa famille, avant son départ. La seconde « La Frans / En France », retrace son parcours, depuis son arrivée sur le continent. « Malbar »[8] né d'un père « colon »,

---

8 Sont ainsi désignés les Réunionnais originaires de l'Inde (terme populaire courant et non péjoratif faisant référence à la « côte de Malabar », région du sud-ouest indien). L'histoire des « malbars », à La Réunion, est indéniablement liée à celle de l' « engagisme » : après l'abolition de l'esclavage, en 1848, les grands propriétaires fonciers, afin de pallier un manque de main d'œuvre, employèrent des travailleurs originaires d'Inde – mais également de Madagascar, de Chine ou d'ailleurs – sous contrats dits « engagés ». Les premiers « malbars » travaillèrent donc, comme les parents de Christian, dans les champs de cannes ou dans les usines sucrières. Pour prolonger cette lecture et en apprendre davantage sur la question de la représentation des « malbars » dans la littérature réunionnaise, voir : Valérie Paüs, « Espaces créoles et implantation indienne : Discours et représentations dans les romans réunionnais et mauriciens », in Jean-Claude Carpanin Marimoutou et

à treize ans, redoutant l'école, il débute sa vie de travailleur. D'abord dans les champs de canne à sucre de l'île, puis dans les usines alimentées par ces mêmes champs. Après quelques années de dur labeur, il quitte La Réunion pour aller faire son service militaire. Il débarque alors à Marseille avec la promesse de changements : « Kan moin la rant an Frans, moin téi kroi moin o paradi / Quand je suis venu en France, je croyais que j'allais au paradis » déclare-t-il dès l'ouverture de la seconde partie. Mais, très vite, il prend conscience que ce rêve est en réalité un cauchemar, et que pour lui, malgré son départ de La Réunion, rien ne changera. Allant de mésaventures en mésaventures (d'où le sous-titre de l'ouvrage), ne parvenant pas, comme il le dit souvent, à sortir de sa « merd / merde », il se rabat régulièrement sur une hypothétique aide que pourrait lui apporter « tonton Belin », responsable du bureau du BUMIDOM à Paris. Promené de la capitale à Nice en passant par Florac, Tarascon et Nantes, de petits boulots en petits boulots, il cherche en vain une situation décente et confortable. Mais, peine perdue, victime de discrimination du fait de la couleur de sa peau et de sa mauvaise maîtrise de la langue française, il « galère » sans fin.

Pour raconter la vie de cet « exilé réunionnais », les auteurs ont découpé chacune des deux principales parties en « épisodes », c'est-à-dire en une succession chronologique de petits récits sans tensions narratives particulières (puisqu'ils sont essentiellement descriptifs), et dont les titres, à chaque fois, précisent la situation : « La kaz / La maison de mes parents », « Adié lékol ! / Adieu l'école », « Travay bitasion / Le travail à l'habitation », « Servis militèr / Le service militaire », « Zistoir in kamarad moin la perd / Un copain que j'ai perdu », etc. Chacun de ces brefs récits retrace une mésaventure, mais est également – et surtout – l'occasion de dénoncer, en couches qui se superposent, les aspects négatifs du système social dans lequel évolue Christian, que ce soit dans l'île ou sur le

---

Valérie Magdelaine (dir.), *Etudes créoles*, vol. XXVII, n°1, 2004, pp. 175-194.

continent. A ce titre, l'avant-propos de l'édition de 1977 est fondamental, puisqu'il précise les enjeux du livre tout en rappelant le contexte social d'alors. En effet, cet avant-propos signé par les « traducteurs » revient sur les conditions de vie de Christian, avant et après son départ, en s'appuyant sur des mots-clés qui réapparaîtront au fil de la narration. Ainsi, avant le départ de l'île...

- *Colonat* : « Le système du colonat partiaire, régime auquel était soumis le père de Christian, est un mode d'exploitation de la terre de type semi-féodal ».
- *Assimilationnisme* : « La France a toujours pratiqué une colonisation de type assimilationniste. [...] La France imposait partout la langue française et la religion catholique ».

... et également, après le départ (faisant cette fois apparaître des termes appartenant davantage au champ lexical de l'émigration) :

- *Expatriation* : « [Les Réunionnais] ne se doutent pas, ils ne peuvent pas comprendre, qu'aller vers la mère patrie c'est en fait s'expatrier » (les traducteurs rappellent ainsi que, comme Christian, les migrants réunionnais vivent tous « en exil »).
- *Exclusion* : « Ce que Christian découvrira en France, c'est un sentiment d'exclusion. Français, sur le papier, auquel on a voulu apprendre à l'école l'histoire et la géographie de la France, il découvre brutalement qu'il est étranger ».

Ce que portent en suspens tous ces termes choisis, c'est l'idée d'une aliénation : le Réunionnais, annonce l'avant-propos, avant même de quitter son île, est déjà un *aliéné social*. Le système social mis en place par l'Etat français à la suite de la co-

lonisation n'est en fait qu'un pâle calque – ou plus exactement un « transfert plaqué »[9] – de ce qui existait déjà, avant la départementalisation. Dans les faits, le changement officiel de statut n'aurait rien apporté, si ce n'est des promesses non tenues. L'expérience de Christian, dans le roman, vient par conséquent étayer et confirmer cette thèse :

> Lo promié tan, sink-si bon moi, banna téi fé bèf kari ek moin. [...] Amoin, moin téi vèy kan navé inn pli fèb koté d'moin. La moin téi fé pis ali lo san, kom lézot lavé fé èk moin. Kan komandèr i oi sa, i di amoin : « oté bèz-out-momon, kosa ou pou fé komsa ! Ou sar kontan si inn-ot téi fé sa ek ou. » Mi di ali moin napoin ti frér isi, épi prété-randi, sakinn son tour.
>
> /
>
> Moi, j'attendais les jours où il y avait avec nous quelqu'un de plus faible que moi. Ce jour-là, je lui faisais « pisser le sang » exactement comme les autres avaient fait avec moi. Le commandeur qui voyait ça me disait : « Eh, dis donc toi là-bas, qu'est-ce que tu fous ? Tu serais content si on te faisait ça à toi ? » Je lui répondais que je n'avais pas de petit frère et que, de toute façon, c'était un prêté pour un rendu, à chacun son tour !

L'échange entre les deux hommes au sujet de la situation met en œuvre l'un des « effets pervers »[10] de la politique

---

9 Expression usitée par Frédéric Tupin pour désigner, dans un autre temps et dans un autre contexte, la manière dont le « système [d'éducation] jacobin à la française » a été peu judicieusement « plaqué » à La Réunion (Frédéric Tupin, « L'Ecole réunionnaise à la recherche d'un second souffle », in Philippe Vitale (coord.), *Faire savoirs*, n°7, juillet 2008, p. 30). Dans le prolongement de notre lecture de *Zistoir Kristian*, cet exemple permet de souligner le caractère pérenne d'une politique de « transfert » condamnée par les auteurs du roman dès la fin des années 1970...

10 D'après la définition proposée par Gilbert Durant : « C'est-à-dire qui

assimilationniste dénoncée par les « traducteurs »: ses conséquences théoriques étaient un aplanissement hiérarchique entre les départements de la « mère patrie » et son ancienne possession coloniale. Or, il s'avère que dans les faits les rapports de force persistent : une lecture au premier degré fait de Christian un être perfide, prenant plaisir à faire subir aux autres ce qu'il a lui-même subi... Ce qui serait sans doute réducteur. *A posteriori*, ce qui est « pervers », ce n'est pas tant le personnage que la situation elle-même. En dehors du fait qu'il y a reproduction par un ouvrier des maltraitances de son supérieur hiérarchique (le « komandèr / commandeur »), il y a, métaphoriquement, reproduction d'une situation historique. Par nature, le système colonial exigeait un rapport de hiérarchie reposant sur la domination de l'un sur l'autre. Mais, une fois la colonisation passée et l'île devenue Département français, officieusement, ce système préalablement instauré a continué à agir *en effets*.

Est-ce là le symptôme d'un trauma post-colonial ? La question reste ouverte. Mais le fait est que, se sentant dégagé d'un premier joug, Christian continue à fonctionner sur le modèle préétabli par le système colonial : à savoir, trouver un plus faible que soi, non pas tant pour le faire souffrir, que pour se sentir exister, Puissant à la place des puissants. Or, dit-il tout au long des pages qui relatent sa vie à La Réunion, l'inconfort persiste, et il ne peut toujours *se sentir exister* qu'en l'absence d'une entité supérieure : son souffre douleur, ne peut devenir « ti frér / petit frère » qu'à la condition que le « commandeur » soit absent... Ce schéma, en quelque sorte, présage d'un malentendu qui sera à l'origine de son sentiment d'exclusion, en France, sur le continent.

En quittant son *Département d'Outre-mer*, Christian pense gagner un espace où les codes identitaires, culturels et cultuels seraient les mêmes, et encore, où il n'aurait plus à subir de brimades. Si, pense-t-il, il parvient à trouver un travail décent – ce qui ne

---

contredit ou dément les conséquences théoriques de la cause » (*L'Imaginaire, Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, 1994, p. 20).

peut se faire qu'en France, lui dit-on –, il pourra se libérer des pressions sociales et des jeux de hiérarchie. Or, il n'en sera rien : victime d'un paternalisme latent, il devient à son tour le « ti frér / petit frère » d'autres, tels que les responsables du BUMIDOM (à ce titre l'appellation « tonton Belin » est lourde de sens...) ou ses futurs employeurs, renforçant ainsi son sentiment d'exclusion de la Nation. Il ne se sent pas citoyen français, ou plus exactement, affirment les « traducteurs », rien ne peut lui permettre de se sentir Français : « Sa carte d'identité certifie qu'il est français, mais son visage, son langage, sa façon de vivre témoignent que c'est faux. Il y a imposture ». En France, insistent les « traducteurs » dans l'avant-propos, le Réunionnais est un étranger. Et finalement, il se retrouve dans la même situation d'inconfort qu'*eux*. Il y a donc cette fois, en sus, *aliénation identitaire*. Et pour preuve témoigne le narrateur : il devra habiter des foyers pour travailleurs immigrés, portugais et algériens principalement, *étrangers* au sens juridique du terme, c'est-à-dire non-français sur le papier.

Dans l'avant-propos, tout autant que dans la narration même, la question de l'*identité* se pose par conséquent dans un rapport constant à la « mère patrie » : « Quoique singulière, l'histoire de Christian est exemplaire en ce qu'elle retrace un itinéraire fréquemment suivi par les Réunionnais : celle de la prise de conscience. On pourrait presque dire qu'en déchirant sa carte d'identité, le Réunionnais trouve son identité ». En somme, *Zistoir Kristian*, au fil de ses pages – de l'avant-propos même à la fin de la narration – pose une seule et même question qui se décline en deux entités : qu'est-ce que l'identité réunionnaise ; qu'est-ce qu'*être Réunionnais* ? Et par extension : qu'est-ce qu'*être Français*... pour un *ultra-marin* ?

Prend alors corps une pensée de l'outre-mer : si le Réunionnais est un ultra-marin pour le Français, l'inverse est aussi vrai. Pour l'île de La Réunion, la France est une périphérie ultra-marine : géographiquement d'abord, puisque La Réunion se situe dans le bassin Océan Indien ; et historiquement ensuite,

puisque l'apport français dans l'histoire de l'île en est un parmi d'autres. Christian est « français sur le papier », mais Christian est aussi un « Malbar », c'est-à-dire descendant d'un émigré du Tamil Nadu. Ce qui signifie qu'il charrie avec lui un bagage identitaire autre que français (ce que lui rappelleront d'ailleurs sans cesse les Français du continent...). Dès lors, la seule manière pour lui de prendre conscience de ses différences, culturelles par exemple (par rapport à celles du continent européen), est de se situer dans *son monde*, l'Océan Indien. Or, et c'est bien là le principal reproche des auteurs du livre, la politique assimilationniste de l'Etat français a trop longtemps instauré un rapport d'exclusivité, faisant du monde de Christian la seule et unique Europe : les langues et les pratiques culturelles des autres pays séminaux (Inde dans le cas de Christian, mais également pays du continent africain, du continent asiatique ou des îles india-océanes, etc.), depuis la colonisation, ont été interdites sur cette partie du territoire national, faisant de tous ses habitants des aliénés identitaires.

Dans ce même contexte post-colonial, mais quelques années plus tôt, problématisant la question des identités caraïbéennes, Aimé Césaire, lui, déclarait : « comment mesurer le chemin parcouru si on ne sait ni d'où l'on vient ni où l'on veut aller »[11]. Autrement dit, comment parvenir à se définir Soi, sans avoir conscience de ses origines, ni de ses désirs ? Ce qui est précisément le cas du personnage Christian. Pour autant, ce n'est pas à cette question que tentait de répondre le roman, puisque ses auteurs, « gauchistes post-soixante-huitards » et « maoïstes »[12], à l'inverse de Césaire qui était départementaliste, et contrairement aux idées reçues qui voulaient qu'ils étaient affiliés aux PCR, n'étaient pas *autonomistes*, mais *indépendantistes*. Ils s'inscrivaient donc dans un rapport de force frontal : ils ne

11 Aimé Césaire, *Discours sur la Négritude*, Paris, Présence Africaine, 2004 (1955), p. 90.

12 D'après les propos recueillis en juillet 2008 auprès de « Ah-Kon », l'un des « traducteurs [anonymes] » de *Zistoir Kristian*. Cet entretien est présenté dans son intégralité à la fin de cette présente édition.

tentaient pas nécessairement de prendre la mesure du chemin parcouru, mais plutôt de proposer d'autres routes possibles, de proposer une autre manière de percevoir et de vivre son rapport à la France.

Dalon an gatir / Un réseau de sympathisants

L'expérience de rupture du véritable Christian a par conséquent servi de catalyseur. Cette histoire, confinée dans des cahiers d'écolier par le fils d'un « colon » dont le portrait trône depuis quelques années, ironiquement, à l'entrée de l'ancienne usine de *Stella Matutina* (aujourd'hui transformée en un musée d'histoire de la culture et de l'industrie de la canne à sucre dans l'île), avait en tout premier lieu été lue par un groupe d'étudiants-militants réunionnais qui y avait perçu un potentiel poétique en accord avec leurs idéaux politiques.

Rappelons ici que, dans les années 1970, il fallait distinguer deux grandes tendances migratoires à partir des « DOM » : celles dites « organisées » (par l'Etat, *via* des organismes tel que le BUMIDOM), et celles dites « spontanées ». Si Christian était un « Bumidomien », les « traducteurs » du roman, eux, étaient pour la plupart des étudiants venus s'installer sur le continent par leurs propres moyens (c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas nécessairement pris en charge financièrement par l'Etat, exception faite des boursiers). Alors que les « Bumidomiens » se trouvaient bien souvent marginalisés, évoluant dans des milieux ouvriers (de la métallurgie, du bâtiment, etc.), et logeant à l'écart des villes, soit dans les cités-dortoirs des usines ou des grands chantiers, soit dans des foyers pour immigrés (Sonacotra, etc.), les étudiants, eux, se fondaient avec moins de difficultés à la population autochtone *et* aux autres étudiants (français et/ou étrangers)[13]. Mais, les événements de « mai 68 » vinrent

---

13 Pour des précisions concernant les migrations (« organisées » / « spontanées ») des Réunionnais vers le continent, voir : Albert Weber, *L'Emigration réunionnaise en France*, Paris, L'Harmattan, 1994.

brouiller, durant au moins toute la décennie à suivre, cette carte d'une France morcelée entre quartiers ouvriers et étudiants, *et*, Français et travailleurs/étudiants immigrés.

Si durant les événements de 1968 une bonne partie des travailleurs immigrés en France se positionna en retrait par rapport aux grèves nationales, s'exposant parfois à des remontrances de la part des grévistes (ce qui est le cas de Christian, refusant de faire grève parce que ne percevant pas les enjeux des mouvements sociaux), une partie d'entre eux se mobilisa (s'exposant cette fois aux répressions de l'Etat : expulsions, etc.). Pour certains, sous l'impulsion d'étudiants proches d'organisations d'extrême gauche telle que l'Union des Jeunesses Communistes Marxistes Léninistes (UJCLM), ils participèrent aux grandes grèves de cette période. Ainsi, comme le signale l'historien Xavier Vigna, c'est parfois « par le truchement d'étudiants maoïstes » que, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, des « travailleurs émigrés » rejoignirent des « travailleurs européens »[14]. Dans le cadre des migrations réunionnaises, cette tendance permet de comprendre comment s'est opérée la rencontre entre le véritable Christian, ouvrier, et les « traducteurs » du roman, alors étudiants et membres de l'OCMLR (Organisation Communiste Marxiste Léniniste de La Réunion) :

> Nous avons rencontré Christian en 1972. A l'époque, nous étions un petit groupe d'étudiants réunionnais essayant de militer à Paris au sein de l'émigration de notre pays. Peu à peu des rapports de confiance et de camaraderie s'étaient établis avec certains travailleurs et c'est ainsi que Christian a montré un jour à l'un d'entre nous un cahier dans lequel il racontait sa vie, une sorte de

14 Voir : Xavier Vigna, « Une émancipation des invisibles ? Les ouvriers immigrés dans les grèves de mai-juin 1968 », in Ahmed Boubeker et Abdellali Hajjat (coord.), *Histoire politique des immigrations (post)coloniales. France, 1920-2008*, Paris, Amsterdam, 2008, pp. 85-93.

> « journal » en somme. Il vivait depuis cinq ans en France et il en avait vu de toutes les couleurs. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de faire paraître ses « mémoires » sous forme de feuilleton dans un bulletin que l'on aurait distribué gratuitement aux travailleurs réunionnais.[15]

Ce sont sur ces mots que s'ouvre l'avant-propos de la toute première édition « en langue créole » de *Zistoir Kristian* : un fac-similé imprimé de manière artisanale, et distribué en France et à La Réunion par des militants politiques, entre 1975 et 1976. En plus de retracer dans les grandes lignes la genèse du roman, cette toute première version de l'avant-propos précise également que « pour des raisons diverses, le projet de bulletin [était] tombé à l'eau », sans pour autant que l'histoire de Christian ne soit abandonnée... Mais revenons tout d'abord sur les raisons qui avaient fait avorter ce projet de « bulletin ».

Entre 1970 et 1972, un petit groupe d'étudiants réunionnais aux ambitions et aux idéaux communs se regroupe sous l'appellation OCMLR. Cette organisation maoïste s'inscrit dans le prolongement d'une pratique associative et militante courante durant ces années où, entre autre du fait du BUMIDOM, le nombre de Réunionnais arrivant sur le continent ne cesse de croître. De nombreuses structures existaient déjà, telles que l'AGERM[16], l'UGECR[17],

15 Extrait de la première version de l'avant-propos de *Zistoir Kristian : Roman autobiographique d'un travailleur réunionnais (édition en langue créole)*, tapuscrit, vers 1975, p. 1 (archives personnelles de « Ah-Kon »).

16 L'Association Générale des Etudiants Réunionnais en Métropole, plutôt de droite, après un tournant idéologique à la fin des années 1960, se réorientera plus à gauche et changera son nom en AGER : Association Générale des Etudiants Réunionnais. L'effacement du terme « Métropole » marquant ainsi la rupture avec le concept assimilationniste de « mère patrie ».

17 Née en 1960 d'une scission avec l'AGERM, L'Union Générale des Créoles Réunionnais est une association anti-colonialiste se positionnant à gauche, et cherchant davantage à « "autonomiser" [ses] racines culturelles » (Gilles Gauvin, « Créolisation linguistique et créolisation politique à La Réunion. Enjeux géopolitiques autour d'une revendication identitaire », in *Hérodote* n° 105 2002/2, p. 77).

ou l'UGTRF[18] par exemple. Durant quelques années, les membres de l'OCMLR militeront ainsi au sein de l'une d'entre elles, l'UGTRF, mais en raison d'une ligne politique plutôt floue, ses membres maoïstes, au fil du temps, prendront leur distance pour se positionner plus clairement et plus radicalement à gauche. En outre, il convient également de rappeler que chacune de ces structures associatives avait son propre « bulletin », son propre organe de communication : la revue *Le Rideau de Cannes* pour l'UGECR, *La Roche Ecrite* pour l'AGERM, et *Combat Réunionnais* pour l'UGTRF.

L'OCMLR, elle, reprochant donc à l'UGTRF un manque de clarté – mais également au PCR un manque de fermeté à l'égard du statut de l'île – publie en mai 1972, par manque de moyens dû à la scission avec l'UGTRF, non pas un « bulletin », mais un tract. Ce tract est sans compromis, et l'iconographie même de la couverture écarte toute ambiguïté : sur un drapeau est dessinée la carte de l'île de La Réunion ; cette carte est complétée d'un livre ouvert dans lequel se croisent un marteau et un sabre à canne (allusion explicite aux coupeurs de canne, et clin d'œil des auteurs à la révolution cubaine…). Le drapeau est enflammé, et les flammes viennent former le mot « indépendance ». Au dessus de cet ensemble, dressé, un poing vient écraser le mot « autonomie », alors principale revendication du PCR comme des structures associatives satellitaires. En somme, sans détours, les membres de l'OCMLR accusent le PCR et « ses satellites » de ne pas être assez radicaux dans leurs prises de position :

> Il est grand temps d'établir la vérité sur le PCR et de le dénoncer pour ce qu'il est : un parti révisionniste […]. Il a donc toujours eu le beau rôle et il a pu jusqu'à maintenant conserver la confiance des masses.

---

18 L'Union Générale des Travailleurs Réunionnais en France, un temps affiliée au PCR, est créée dans les années 1960, entre autres par des *victimes* de l' « ordonnance Debré » de 1960, c'est-à-dire des fonctionnaires de l'île exilés sur le continent par l'Etat pour des raisons essentiellement politiques.

> Mais cette belle époque est désormais révolue. L'heure a sonné, à La Réunion aussi, d'une lutte sans merci contre le révisionnisme. Fini le temps où les dirigeants du PCR pouvaient inlassablement déverser leurs discours soporifiques et mystificateurs. Désormais ils devront s'expliquer et les marxistes-léninistes réunionnais les contraindront à se démasquer chaque jour davantage.[19]

Le ton est virulent et très nettement accusateur. Et cette radicale prise de position à l'égard du PCR et de ses dirigeants servira à ce groupe de militants de ligne de conduite à l'égard des associations réunionnaises en France. En outre, accusant cette fois l'UGTRF (dont ils étaient pendant quelques temps des membres actifs) d'avoir « gelé » les relations avec leur propre organisation et d'avoir bloqué l'initiative de créer à Paris un foyer de Réunionnais[20], l'OCMLR commencera à distribuer ses tracts lors de réunions et de rencontres devant des lieux « stratégiques », telle que la Maison de La Réunion[21]. C'est donc dans ce contexte, alors qu'ils faisaient de l'entrisme au sein de l'UGTRF, que les membres de l'OCMLR rencontrèrent en 1972 Christian. Le lieu – les trottoirs de la rue Gauthey – n'avait pas été choisi par hasard, puisque la Maison de La Réunion permettait à ces étudiants de diversifier leur lectorat, en touchant des travailleurs et des ouvriers réunionnais qui s'y rendaient les dimanches après-midi. C'est ainsi qu'ils parvenaient à rallier à leur cause d'autres potentiels sympathisants. Par ailleurs, si ces tracts

---

19 Tract de l'OCUMLR, daté de mai 1972 (archives personnelles de « Ah-Kon »).

20 Source : lettre ouverte de l'OCMLR à l'UGTRF, datant approximativement de l'automne 1972, et distribuée aux militants sous forme de tract (archives personnelles de « Ah-Kon »).

21 Il s'agit d'un établissement ouvert par Michel Debré à la suite de la création du BUMIDOM dans le 17ème arrondissement de Paris, rue Gauthey, et qui servait essentiellement de lieu de rencontres et de divertissement aux Réunionnais de la capitale et de la région Île-de-France.

étaient en grande partie rédigés en français, pour plus d'impact, ils proposaient également quelques phrases en créole réunionnais. Non pas tant dans une perspective de normalisation de la langue, mais plutôt par besoin de « mieux se faire comprendre » par d'autres Réunionnais qui, comme Christian par exemple (et selon les dires des « traducteurs »), ne maîtrisaient alors pas tous la langue française.

En somme, ce n'est pas avec l'étiquette OCMLR que les futurs « traducteurs » de *Zistoir Kristian* rencontrèrent Christian, mais avec celle de l'UGTRF dont ils se séparèrent par la suite.

Anndan boukan maron / Dans le repaire de dissidents

Dès les premières rencontres aux abords de la rue Gauthey, Christian expose aux étudiants son projet, intime et personnel, à savoir : confiner sa vie dans ses cahiers d'écolier. La partie du texte déjà écrite enthousiasme immédiatement les membres de l'organisation maoïste qui, dans un même temps, et suite à leur rupture avec l'UGTRF, décident de fonder leur propre foyer : le Boukan Maron, rue Gandon, dans le 13ème arrondissement de Paris. Dès lors, comme le précise l'avant-propos de la version du roman distribuée en 1975, afin de mettre au propre les notes écrites par Christian, des réunions de travail sont organisées dans ce « repaire » proposant d'accueillir tant des libertaires, que des féministes et des « écolos » :

> Ce roman qui peut-être qualifié d'autobiographique [*sic*] puisqu'il raconte l'histoire vécue d'un individu, est en fait le produit d'un véritable travail collectif. On se réunissait une fois par semaine. Christian apportait un texte et à partir de là, on discutait, on critiquait, on développait tel ou tel point. Parfois on ajoutait même des épisodes.[22]

22 *Zistoir Kristian* [tapuscrit], *op. cit.*, p. 1.

Cette version de l'avant-propos rapporte également qu'un autre « travailleur réunionnais » rencontré à la Maison de La Réunion, prénommé Roland, participait lui aussi au travail d'écriture :

> [Il] avait vécu lui aussi dans la misère, son histoire ne faisait qu'une avec celle de Christian et il était capable de rajouter des anecdotes vivantes, des précisions typiques de la vie réunionnaise, des expressions pourrait-on dire pittoresques. Christian cependant avait toujours un très grand souci de la vérité de son récit et de son exactitude dans le moindre détail. C'est-à-dire que les histoires de Roland n'étaient acceptées que si Christian reconnaissait les avoir vécues lui-même et que tout ce qui est raconté ici est rigoureusement authentique.[23]

Ces extraits permettent de mieux comprendre dans quelles conditions et de quelle manière a été écrit le roman *Zistoir Kristian* : d'abord, il y a marqué un souci d'exactitude par rapport aux faits tels qu'ils se sont probablement déroulés ; ensuite, il est mis en avant le fait que le texte est une œuvre collective, s'appuyant sur une expérience individuelle, certes, mais validée par un comité. C'est d'ailleurs bien ce comité qui a signé l'avant-propos de 1977 par la dénomination « Les traducteurs ». En ce sens où ils ont contribué pour une large part, non seulement au développement du récit (initialement Christian ne leur avait présenté que quelques pages), mais encore à sa structuration tant narrative que langagière, leur avant-propos fait partie intégrante du roman. Il ne peut donc être lu comme un élément distinct de la narration. En outre, ce qui justifie la présence de ce discours paratextuel indissociable de la narration, c'est potentiellement la crainte, de la part des « traducteurs », d'un manque de lisibilité de leur propre texte... En d'autres termes,

---

23 *Idem.*

la narration s'inscrit nécessairement dans le prolongement direct de l'avant-propos, non seulement parce qu'elle a été écrite par les mêmes individus, mais également – et surtout ? – parce que, sans cette introduction précisant ses enjeux, elle n'aurait pas su porter en elle-même les revendications et l'idéologie des auteurs :

> Producteur d'un discours identitaire, le roman propose une construction du sujet dont la lisibilité n'est pas toujours très claire, du point de vue de l'efficacité pragmatique du message, et ce en raison du double poids de l'intertexte – coloniale pour la lecture référentielle, occidentale pour l'organisation des formes [...]. Et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles les romanciers [réunionnais] sont conduits à justifier leur démarche dans un discours paratextuel abondant.[24]

Il semble de plus en être de même pour cet autre paratexte qu'est la brève introduction à la langue créole qui suit l'avant-propos. Cette note de deux pages intitulée « Quelques repères pour lire le kréol », pivot du discours qui permet de glisser en douceur de l'avant-propos (en français) au récit (en créole), tout en servant de guide de lecture à la graphie proposée, rappelle que « l'orthographe normalisée » utilisée dans le livre a été le fruit d'un long processus de réflexion : « l'écriture y est donc bien présentée comme un produit de l'histoire et les romanciers moins comme les auteurs de leurs textes que des témoins ou des relais d'une parole qui n'arriverait pas encore à se dire ou [...] à se faire entendre »[25]. Ces romanciers,

24 Carpanin Marimoutou, « Parler des opprimés. Le Roman réunionnais francophone des années 1970 », in Bénédicte Maugière (coord.), *Nouvelles Etudes Francophones* (numéro spécial sur l'Océan Indien), vol. 23, n°1, CIEF, printemps 2008, p. 71.

25 *Idem.*

faussement « traducteurs », insistent d'ailleurs : relevant de choix personnels, cette manière d'écrire correspond plutôt à une proposition qu'à une ratification arbitraire. L'important, laissent-ils entendre, n'est pas tant d'imposer un type d'écriture que de proposer, enfin, une œuvre romanesque en créole réunionnais.

Il convient toutefois de préciser que « les traducteurs » de *Zistoir Kristian* n'étaient pas les premiers à s'essayer à l'écriture de ce créole. Au XIXe siècle d'abord, dans ses *Fables créoles*[26], Louis Héry fut le premier à proposer des textes en créole réunionnais ; il s'agissait de traductions de fables de Jean de La Fontaine[27]. A sa suite, et dès la première moitié du XXe siècle, d'autres auteurs proposèrent une littérature en créole réunionnais. Outre les *Z'histoires la caze* de Georges Fourcade[28], les journaux réunionnais publièrent de nombreux récits, feuilletons, contes ou saynètes qui accordaient une place importante au créole, tels que *Les Aventures abracadabrantes de Zigore Mangapoulé*[29]. Mais, par rapport à la démarche d'un Héry par exemple, la singularité des « traducteurs » de *Zistoir Kristian* (qui eux traduisent du créole au français, et non du français au créole...) relève du fait qu'il ne s'agit donc plus là de traduire des textes de la littérature française, mais, en s'appuyant sur une langue vernaculaire, celle de l'île et de ses habitants, de fabriquer un texte apte à exprimer les besoins et les maux de ces habitants. C'est donc en ce sens que *Zistoir Kristian* est avant

---

26 Louis Héry, *Fables créoles (dédiées au dames de l'île Bourbon)*, Saint-Denis de La Réunion, 1828.

27 Pour davantage de précisions concernant l'œuvre de Louis Héry, se reporter aux travaux de Carpanin Marimoutou, et notamment à ses lectures de la réédition des *Fables créoles* par les éditions K'A : Louis Héry, *Fonder une littérature*, France, K'A, 2003, pp. 7-13 et pp. 71-100.

28 Georges Fourcade, *Z'histoires la caze*, France (Marseille), 1976 (1938).

29 *Les Aventures abracadabrantes de Zigore Mangapoulé*, par « L. Pageot », est un feuilleton paru en quarante épisodes dans l'hebdomadaire *La Gazette réunionnaise* entre 1928 et 1929. Le créole (étymologique) n'y est pas la langue de fond, mais sert essentiellement à agrémenter les dialogues.

tout un roman réunionnais : son « appareil-à-penser »[30] n'est pas français, mais il est créole, ce qui induit nécessairement un rapport différent aux canons littéraires (français). En effet, *Zistoir Kristian* problématise le rapport à la France et à sa langue en problématisant d'abord le rapport à ses canons littéraires : contrairement à l'ouvrage de Héry, il ne traduit ni ne reproduit aucun modèle établi (en l'occurrence celui de la fable), mais, en s'appuyant sur une autre langue, il (ré)invente une structure formelle, il (ré)invente une manière de discourir.

Par une atomisation de la narration (atomisation due aux conditions d'écriture même : chaque semaine le « comité » se retrouve pour écrire un nouvel épisode des « més-aventures »), par une fragmentation en une succession de récits qui font progresser la narration par paliers, il tend à s'inscrire dans une tradition régionale, à savoir celle des feuilletons publiés dès le XIXe siècle dans les journaux réunionnais. Ainsi, selon Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo traitant du cas de *Bourbon Pittoresque* d'Eugène Dayot[31], « le roman réunionnais [naîtrait] des tâtonnements du roman-feuilleton, axé sur un autre mode d'expression du réel, du créole, du rapport au monde, au texte et au lecteur ». Egalement, tout comme un *Mario, mari-la-mer* de Georges-Marie Lépinay[32], paru un siècle plus tard que le « feuilleton » de Dayot, *Zistoir Kristian*, bien que non publié dans un journal, du fait des conditions de sa mise en œuvre, se

30 Jean-Paul Sartre, *Situations, III*, Paris, Gallimard, 1949.

31 « Paru en feuilleton dans *Le Courrier de Saint-Paul*, [*Bourbon Pittoresque*] fut achevé en 1878 et publié en volume dans les *Œuvres choisies* de Dayot par J.M. Raffray, avant d'être à nouveau repris par la presse dans *Le Peuple* en 1914 et d'être par deux fois édité, en 1966 et 1977 par Jacques Lougnon dans le cadre d'une réédition des *Œuvres choisies* », Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, « Roman-feuilleton et roman en feuilleton, contribution à l'émergence de la littérature réunionnaise », in Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo et Carpanin Marimoutou, *Univers créoles 6 : Le Champ littéraire réunionnais en questions*, Paris, Economica/Anthropos, 2006, pp. 1-54.

32 *Mario, mari-la-mer*, par Georges-Marie Lépinay, a été publié entre 1977 et 1978 en 62 épisodes dans le quotidien *Témoignages* (cf. Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, *op. cit.*).

structure lui aussi selon ce principe en « mille feuille » du roman-feuilleton. Ce qui, à bien des égards, lui confère ainsi des aspects de « roman en feuilleton ».

A cela, il faut encore ajouter une proximité thématique, puisque, tout comme dans *Mario, mari-la-mer*, ce qui est mis en jeu dans le discours de *Zistoir Kristian*, c'est la dénonciation de l'exploitation de travailleurs par une instance sociale hiérarchisée. Alors que Georges-Marie Lépinay se sert de cette structure discursive pour dénoncer le quotidien de pêcheurs, « victimes d'une fatalité sociale et d'une exploitation par les marchands-accapareurs qui les contraint à risquer leur vie pour se nourrir »[33], les « traducteurs » de *Zistoir Kristian*, eux, tentent de dénoncer la marchandisation d'une main d'œuvre ouvrière réunionnaise, forcée à se déraciner et à s'aliéner pour parvenir à (sur)vivre.

Enfin, si à La Réunion « le roman-feuilleton inaugur[ait] une littérature et une lecture réunionnaises, un rapport du lecteur réunionnais à son environnement et à son île »[34], ce roman-ci, en sus, inaugurait un rapport au dehors de son île et à une réalité sociale en lien direct avec sa « métropole » : avec *Zistoir Kristian*, c'est la première fois qu'étaient mises en regards – en créole – la société française *et* la société réunionnaise (sans qu'il y ait pour autant mimétisme de langue ou de forme). Et cette précision a son importance car, en terme de projet, il aurait en effet pu sembler incohérent de dénoncer les maux causés par une « mère patrie » tout en ayant recours à une forme discursive ou à un genre littéraire propre à la tradition de cette même « mère patrie » (je pense d'une manière générale à la production littéraire d'un Pierre Loti, au roman colonial, et de façon plus précise, au roman *En France* des réunionnais Marius et Ary Leblond, lauréats du Goncourt 1909…).

En outre, au fur et à mesure que se fixe la langue, au fur et à mesure qu'elle se normalise selon les critères choisis par

33 Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo (2006), *op. cit.*, p. 4-5.

34 *Idem.*, p. 16.

« les traducteurs », prend corps une structure discursive motivée par le projet idéologique et le contexte même de la mise en œuvre de l'ouvrage. Le produit final – le roman stratifié – se démarque ainsi *naturellement* des canons littéraires français, puisqu'il n'est pas motivé et structuré par la langue française et ses canons littéraires, mais par une autre, reposant sur d'autres modèles, portant d'autres besoins, et destinée à d'autres lecteurs. Et notamment, à des lecteurs habitués à lire selon ce principe en « mille-feuille », et donc potentiellement aptes à le reconnaître et à s'y reconnaître aisément. C'est donc encore en ce sens que *Zistoir Kristian* est un roman réunionnais : s'il ne s'inscrit pas nécessairement dans une tradition scripturale (les auteurs ont inventé leurs propres codes « arbitraires » pour écrire le créole), il s'inscrit dans une tradition lectorale, celle du feuilleton et du découpage d'un discours en épisodes (thématiques et/ou chronologiques).

En somme, ce qui a caractérisé l'expérience de la bande de *dalons* qui se retrouvait régulièrement au Boukan Maron, c'était le fait d'avoir œuvré, conjointement, pour des idéaux *et* pour une langue. L'idéologie fortement marquée qui était la leur – celle d'une rupture radicale avec la France – ne pouvait faire l'économie d'un rapport de force frontal entre les deux « appareils-à-penser » maternels, celui de la dite « mère patrie » et celui de l' « île mère ». C'est pour cette raison que le groupe s'inscrivait dans une perspective qui devait faire du langage insulaire un moteur central : comment s'émanciper et marquer sa distance avec la « mère patrie » si ce n'est en se débarrassant d'abord de sa langue et de ses canons formels, de tout ce qu'ils véhiculent de préjugés à l'égard de l'ancien colonisé ? De cette langue et de ces canons qui ont été imposés, et qui sont perçus par eux comme les principaux outils d'assimilation d'une France pesante ? De la sorte, pour les initiateurs du projet *Zistoir Kristian*, pour « dénoncer [...] la misère coloniale »[35] et ses conséquences, il fallait avoir recours à un langage qui soit à

---

35 *Zistoir Kristian* [tapuscrit], *op. cit.*, p. 1.

même de formuler les égarements et les errements de la Nation qui les avait engendrés. Autrement dit, il fallait « développer l'usage du créole écrit et normaliser l'écriture pour qu'enfin [le] "patois", le créole, accède au titre de langue à part entière »[36]. Or ce qui vaut ici pour le « patois », vaut également pour ceux qui le parlent : il fallait défaire les malentendus causés par l'usage d'une autre langue, inappropriée à dénoncer une situation d'oppression (puisque *langue de l'oppresseur*), pour parvenir à affirmer et marquer la particularité de ceux qui furent colonisés par cette langue.

Par conséquent, ce qui se joue dans *Zistoir Kristian*, par le truchement de la normalisation d'une langue vernaculaire – et par la (re)structuration d'une forme littéraire –, c'est le détournement d'un concept d'unité nationale par le détournement des éléments marqueurs de cette unité ; c'est le retournement d'une identité régionale dans un cadre national, par la constitution d'un discours singulier, propre à la singularité du lieu qui l'a fait émerger : l'île india-océane. C'est-à-dire, comme cela a déjà été précisé, une île où sont présents, en sus de l'Europe, de multiples autres mondes. En effet, il serait réducteur de vouloir penser *Zistoir Kristian* comme un témoignage uniquement, puisqu'il ne propose pas seulement de dire ou de relever les malentendus d'un conflit identitaire et culturel, mais par le recours même à la langue, il propose de créer un discours adapté à la situation, au lieu, et à ses habitants. Discours *national* ? Non, puisque l'île de La Réunion, au moment où s'écrit le roman, est déjà un Département français... Discours *nationaliste* ? Le terme semble plus approprié, puisqu'il renvoie aux vœux – poétiques *et* politiques – formulés par les « traducteurs » : délier un lien national en actant une différence (langagière, donc culturelle et identitaire) et ainsi, par l'émancipation métaphorique de cette langue, en arriver à celle effective de l'île.

---

36 *Idem.*

Zordi ? / Et aujourd'hui ?

Pourquoi rééditer *Zistoir Kristian* en 2008, près de trente ans après sa publication ? Depuis la parution du livre, en 1977, le Boukan Maron a fermé ses portes, et le groupe qui s'y réunissait s'est dissout. L'anonymat souhaité à l'origine par les « traducteurs » du texte, depuis, a toujours été préservé. Et, pour certains d'entre eux, devenus fonctionnaires de la République, peut-être par choix, mais sans doute aussi par nécessité, l'idée d'une indépendance de l'île a simplement été abandonnée. Toutefois, lire *Zistoir Kristian* aujourd'hui permet non seulement de retracer un pan silencieux de l'histoire réunionnaise qui s'est construite de l'autre côté de la mer à partir des années 1960, dans le cadre des grandes luttes sociales (et ainsi de répondre à la question : « qu'est-ce qu'être Réunionnais, en France, dans ces années-là ? »)[37], mais aussi de montrer à quel point les enjeux d'une langue peuvent se connecter aux problématiques d'une société donnée. L'expérience de *Zistoir Kristian* permet, entre autres, de mettre le doigt sur un principe fondamental qui a régi le droit français depuis le XVIII[e] siècle, celui de la « souveraineté nationale », duquel découle inévitablement celui de l' « identité nationale ».

---

37 Il convient de préciser ici cette notion de « silence » et d' « invisibilité » en notant que le cas des migrants réunionnais n'est pas pris en compte dans le cadre d'études portant sur les migrations interrégionales, pas plus qu'il ne l'est dans le cadre d'études portant sur les migrations transnationales de France. Par exemple, ces deux travaux récents qui concernent respectivement les deux types d'approche énoncés ne font à aucun moment état du cas de La Réunion : *Hommes & Migrations* : « Histoires des immigrations. Panorama régional », n° 1273, mai-juin 2008 ; et Ahmed Boubeker et Abdellali Hajjat (coord.), *Histoire politique des immigrations (post)coloniales. France, 1920-2008, op. cit.* La Réunion se trouverait donc hors-champ, dans un entre-deux spatial qui gênerait les scientifiques : île ultramarine, elle ne peut intégrer le cadre d'études régionales, et Département français, elle ne peut intégrer le cadre d'études transnationales ? Consulter également l'ouvrage dont le titre a inspiré cette présente note : Wilfrid Bertile et Alain Lorraine, *Une communauté invisible, 175 000 Réunionnais en France*, Paris, Karthala, 1996.

L'histoire réunionnaise a souvent fonctionné selon ce principe d'exclusivité qui voulait faire de la seule Europe l'origine séminale de l'île. En outre, ce que vient rappeler *Zistoir Kristian* en s'écrivant dans une langue autre que celle officielle de la Nation, c'est que ce principe d'unité et d'unicité ne peut convenir dans un espace déjà géographiquement morcelé... Si l'avant-propos précise que pour un Réunionnais « aller vers la mère patrie c'est en fait s'expatrier », c'est bien parce qu'il y a une expérience de rupture : géographique, mais qui en induit nécessairement d'autres. Un lieu d'habitat n'est pas fait que de paysages, mais il est aussi – et surtout – fait de manière de vivre dans le lieu, de manière d'être avec le lieu, de manière de se donner au lieu ou encore de l'apprivoiser[38]. Géographiquement l'Océan Indien n'étant pas l'Europe, il ne peut par conséquent y avoir pour ces deux espaces qu'une manière reproductible de se les approprier et de les habiter... Or, ce que dénonce *Zistoir Kristian*, c'est que, du fait de l'exclusivité du lien exigé par la « métropole », le Réunionnais n'a pas pu prendre possession de son espace de vie (ses choix n'étaient que ceux imposés et plaqués par la « mère patrie »), et par conséquent il n'a pas pu réussir à l'habiter, à s'y sentir pleinement chez lui. Il est en ce sens doublement aliéné, parce qu'il croit habiter *ici*, mais vit en définitive *ailleurs* ; il croit devoir se construire à partir de référents venus d'*ailleurs*, alors qu'en fait c'est *ici* qu'il devrait pouvoir trouver ces référents.

Pour reprendre un mot de Monique Chemillier-Gendreau, « le concept d'identité nationale est une confiscation abusive de la multiplicité de nos appartenances »[39] ; c'est-à-dire un outil d'expropriation de l'être, non pas de son territoire, mais de son mode de vie sur le territoire. C'est bien de cela dont il est question dans le premier roman écrit en créole réunionnais :

38 Françoise Vergès et Carpanin Marimoutou, *Amarres, Créolisation india-océanes*, Paris, L'Harmattan, 2005.

39 Entretien avec Monique Chemillier-Gendreau, in *Diasporiques*, n° 2, juin 2008, pp. 10-18.

comment un individu, Christian, ne parvenant pas à s'épanouir dans son chez-soi, décide de « sauter la mer » pour gagner ce qui lui est présenté comme le lieu référent de son *indivisible identité*, la France ? Or, si l'expérience tourne mal, c'est parce qu'il y a là déjà formulé un malentendu : son identité n'est pas indivisible, à l'inverse, elle est multiple. Le sous-titre le précise d'ailleurs bien : Christian est un « ouvrier réunionnais en France », formulation qui pluralise la notion puisqu'elle englobe simultanément plusieurs identités, sociale *et* régionale (et non pas nationale, puisque le « en France » intervient comme un complément de lieu). Effectivement, en arrivant dans cet autre lieu, il prend conscience de son incapacité à pouvoir s'y sentir chez lui : parce qu'il n'en maîtrise pas les codes, et pis, parce que ses propres codes ne correspondent pas aux modalités de vie dans le lieu.

Par cette mise en œuvre d'une situation d'inconfort persistante (dans l'île puis sur le continent), *Zistoir Kristian* problématise la prise en compte de la diversité dans le discours national. Et puisque pour le faire les « traducteurs » procèdent en créole, ils mettent de surcroît en abyme la capacité à parvenir à se dire soi, avec ses propres mots, dans ce même discours. Finalement ce n'est pas tant l'étendard de l'indépendance que vient secouer le premier roman écrit en créole réunionnais, que celui du lien, du rapport voulu et souhaité à la France : quels sont nos choix, questionnent en suspens ces « traducteurs » ? Les modalités de liens et de rapports que La Réunion – et les Réunionnais – entretiennent avec la France sont-elles aptes à rendre compte de la singularité des cultures et des identités, non pas nationales, mais transnationales ? Comment parvenir à faire pleinement vivre la singularité de ces autres liens transnationaux ? Peut-être, suggèrent-ils, en s'appuyant tout d'abord sur ce que le lieu lui-même a donné d'histoires, de mémoires et de langages pour les dire. En somme : raconter son expérience, non pas avec les mots d'un autre, mais avec les siens propres. Et bien évidemment, ce qui vaut ici pour l'outil langagier vaut également pour bien d'autres domaines, qui conditionnent tous

des choix de société : art, architecture, économie, etc. Faut-il nécessairement s'appuyer sur des modèles pensés, créés et expérimentés en d'autres lieux, où ne faut-il pas davantage prendre appui sur les outils fournis par le lieu même ? Voilà (re)formulé le projet de *Zistoir Kristian*, projet ayant pour objet d'interroger, de mettre en perspective, et d'inviter à réfléchir sur la place du singulier dans un contexte qui veut forcer l'unicité.

Avant-propos

« Mes-Aventures » est la traduction en français d'un texte qu'un ouvrier réunionnais a écrit dans sa langue maternelle, le créole.

Initialement, Christian n'écrivait que pour lui-même. Dans un cahier d'écolier, il tenait en quelque sorte son « journal » dans lequel il racontait son enfance misérable à la Réunion, ses difficultés à trouver un emploi assuré, sa décision de venir en France et ses désillusions depuis qu'il y était arrivé. Un jour, Christian nous a montré son cahier et d'emblée ce « journal » nous a passionnés. Par la suite, nous y avons travaillé ensemble, puis nous en avons fait un tirage à la ronéo sous le titre créole « Zistoir Kristian ». Ce texte présentait à nos yeux un double avantage :

— d'abord en tant que témoignage,

— ensuite en tant qu'expérience pour l'usage du créole écrit ; nous voulions en effet répondre à ceux qui prétendent que le créole est un vulgaire patois, une langue indigène, parlée certes, mais jamais écrite et ne pouvant pas l'être.

Puis nous avons eu l'idée de le traduire en français et, pourquoi pas, de le présenter à un éditeur.

La Réunion est connue en métropole par le fait que Michel Debré est allé s'y faire élire à 90 % grâce au bourrage des urnes et au vote des morts. Mais c'est souvent tout ce que l'on sait de cette île pour le reste assez mystérieuse dont on ignore jusqu'à la situation géographique. Nous avons pensé qu'éditer l'histoire de Christian en français permettrait de faire connaître, d'une façon un peu concrète, la misère coloniale à La Réunion et la politique

française de l'immigration. Car, en même temps qu'un témoignage rigoureux, ce roman constitue une dénonciation.

Le titre français, construit sur un jeu de mots, bâti sur une ambiguïté, est cependant assez clair.

Mes aventures : c'est Christian qui parle à la première personne. Il raconte les petites anecdotes, joyeuses ou douloureuses, qui jour après jour font toute la vie d'un homme.

Mésaventures : Christian, un jour, décide de tenter la grande aventure, de venir en France. Mais c'est tout de suite la désillusion. Son premier contact avec la métropole se fait par l'intermédiaire d'un militaire, officier minable, qui se plaît à humilier les nouvelles recrues fraîchement débarquées des tropiques. La grande aventure se transforme en une série de mésaventures qui, accumulées, conduisent inévitablement à l'explosion de rancunes et de haine du dernier chapitre.

Dans la première partie du roman, Christian évoque la vie à la Réunion quand il habitait chez ses parents. Le lecteur réunionnais reconnaîtra sans doute la vie des « colons d'usine ». Par contre, quelques explications s'imposent pour le lecteur français.

La Réunion se situe quelque part dans l'océan Indien, à l'est de Madagascar, sur ce que l'on appelait au XVIIe siècle « la route des Indes ».

L'île, volcanique, connaît un relief très tourmenté. Sa majeure partie est composée de montagnes abruptes, impropres à la culture et à l'habitation. Seule la plaine côtière est aisément cultivable.

Cette petite île de 2 500 km², primitivement déserte, connaît aujourd'hui sans doute une des populations les plus variées et les plus métissées du monde. En effet, les premiers colons européens, à une époque où l'esclavage était béni par les autorités religieuses, se ravitaillaient en main-d'œuvre sur la côte est de l'Afrique et à Madagascar. Aujourd'hui, les descendants des esclaves africains sont encore appelés Cafres, mais ce terme n'a pas, dans la langue réunionnaise, de nuance péjorative particulière.

Christian, lui, appartient au groupe des Malbars.

L'esclavage ayant été définitivement aboli en 1848, la France avait passé un accord avec l'Angleterre afin de pouvoir, aux Indes, s'approvisionner en « travailleurs libres ». Pudiquement, La Réunion n'importait plus des esclaves africains ou malgaches, mais des « engagés » indiens, par pleins bateaux, Indiens appelés Malbars parce que la majorité d'entre eux venaient de la côte ouest de l'Inde, côte dite de Malabar. Ils ont été débarqués massivement à La Réunion, au nombre de trois mille en moyenne par an, car la canne à sucre, introduite dans l'île en 1815, puis généralisée jusqu'à devenir une monoculture, demandait une main-d'œuvre abondante. Mais il est évident que seuls les gros propriétaires très riches avaient les liquidités suffisantes pour se la payer. Ainsi les Malbars travaillaient-ils essentiellement sur les grands domaines. Théoriquement engagés pour une durée limitée à cinq ans, nombre d'entre eux demeuraient à la Réunion après expiration du contrat, soit qu'ils restaient ouvriers agricoles, soit qu'ils devenaient « colons partiaires ».

Le système du colonat partiaire, régime auquel était soumis le père de Christian, est un mode d'exploitation de la terre de type semi-féodal. En effet, les gros propriétaires divisaient leurs terres en deux parties :

— l'une, très vaste, qu'ils exploitaient eux-mêmes directement : c'est le « domaine » ;

— l'autre, la moins fertile, fractionnée en parcelles concédées à des paysans appelés « colons », selon des règles strictes définies par le « contrat de colonage » : d'abord, le colon doit payer au propriétaire un loyer en nature s'élevant généralement au tiers de la récolte. Sur la terre qui lui est cédée, le colon n'a pas le droit de planter ce qu'il veut ni de mener son exploitation comme il l'entend. Il est, par exemple, tenu de planter de la canne et rien d'autre, et il n'aura le droit de commencer la coupe qu'après en avoir reçu l'autorisation du propriétaire. Il devra livrer sa canne à l'usine indiquée dans le contrat et à nulle autre. Il est par contre obligé, sorte de servitude rémunérée, de travailler sur le domaine du propriétaire si celui-ci le lui demande. Par ailleurs, le colon n'a pas le droit de faire de l'élevage s'il n'en a pas demandé l'autorisation expresse et il devra donner une part du produit, « le meilleur morceau », dit Christian. Les clauses

du contrat sont nombreuses et variables dans le détail. Cependant, dans l'ensemble, elles établissent des liens de dépendance étroite entre le « bailleur » et le « preneur », soumettant le colon à toutes sortes de contraintes, économiques ou non, limitant sa liberté et son initiative personnelle.

Le père de Christian était donc colon. Christian, quant à lui, a commencé à travailler sur le domaine. Là, les ouvriers agricoles sont encadrés quasi militairement, et les survivances du temps de l'esclavage se retrouvent dans le langage : le contremaître, par exemple, s'appelle « commandeur ».

Les grands propriétaires qui engageaient les Indiens pour cultiver leur domaine leur fournissaient généralement une case non loin de l'usine ou des champs. Ainsi, de nos jours encore, la population malbar est répartie sur la plaine côtière, là où se trouvent les plus grandes exploitations. Par contre, ceux que l'on appelle les « petits Blancs » sont des descendants de colons européens qui, primitivement installés sur la plaine du littoral, se sont trouvés ruinés par la parcellisation des propriétés et par l'abolition de l'esclavage. Ils ont dû quitter la côte et se réfugier dans « les Hauts ». Ils vivent souvent dans un état d'isolement et de dénuement total. Ceux qui ne sont pas trop perdus dans les montagnes peuvent descendre travailler comme ouvriers agricoles sur les grands domaines et se trouver mêlés à d'autres fractions de la population.

Pour terminer le portrait ethnique de la Réunion, il faut signaler en outre la présence des Zarabes et des Chinois, d'immigration plus récente puisque leur installation dans l'île date du début du XXe siècle. Ceux que l'on appelle les Zarabes sont en fait des Indiens musulmans, qui sont spécialisés dans le commerce de confection, de tissus, d'ameublement, etc. Les Chinois, quant à eux, monopolisent le petit commerce d'épicerie et leurs boutiques, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie courante (alimentation, droguerie, quincaillerie, etc.) plus une buvette, sont des lieux de rencontre et de discussions.

On serait tenté de dire que le racisme n'existe pas à la Réunion. Ce n'est pas tout à fait vrai. Par exemple, il existe une certaine hostilité vis-à-vis des Zarabes dont la richesse est très ostentatoire ; de même vis-à-vis des

Chinois dont le commerce est relativement prospère. Mais il est difficile de déterminer dans quelle mesure cette hostilité correspond réellement à du racisme, elle semble plutôt provenir d'une hostilité de classes. Il se trouve que classes et groupes ethniques se superposent parfois. Il est vrai cependant que la colonisation et la « société de plantation » ont imposé la contradiction blanc/noir, assimilée — même inconsciemment — à l'opposition bien/mal, beau/laid, civilisé/sauvage, etc. Cependant, et c'est là l'essentiel, tout individu réunionnais, quelle que soit la couleur de sa peau, fait partie d'une même communauté. A La Réunion, on appelle « créoles » tous ceux qui sont de souche réunionnaise, quelle que soit leur origine, grosso modo tous ceux qui parlent le créole, par opposition aux métropolitains qui parlent français. Les créoles s'expriment donc au moyen d'une même langue qui leur est commune à tous, ils partagent un même mode de vie, aiment la même musique, dansent sur les mêmes rythmes, etc. Aussi noir soit-il, un Réunionnais, à La Réunion, ne s'entendra jamais dire : « Retourne dans ton pays. »

Ainsi, même si une certaine dévalorisation s'attache à la couleur sombre de la peau, le racisme n'a jamais à la Réunion l'ampleur qu'il prend en France. D'ailleurs, Christian, qui y est très sensible puisqu'en France c'est devenu un leitmotiv, n'y fait quasiment aucune allusion dans toute la première partie de son roman. S'il parle du « gros Blanc », c'est qu'en effet, historiquement, les gros propriétaires fonciers et usiniers sont des descendants des colonisateurs européens. Ce qui n'implique absolument pas une attitude raciste à l'égard des « petits Blancs » prolétarisés. Les réflexions que les travailleurs échangent dans les champs de canne tiennent moins du racisme que de la plaisanterie et de la taquinerie presque rituels entre « gens des Hauts » et « gens des Bas », c'est-à-dire entre personnes voisines et pourtant différentes, un peu comme les moqueries que l'on peut s'adresser entre gens de la ville et gens de la campagne.

Par contre, ce que Christian découvrira en France, c'est un sentiment d'exclusion. Français, sur le papier, auquel on a voulu apprendre à l'école l'histoire et la géographie de la France, il découvre brutalement qu'il est étranger. Sa carte d'identité certifie qu'il est français, mais

son visage, son langage, sa façon de vivre témoignent que c'est faux. Il y a imposture.

Quoique singulière, l'histoire de Christian est exemplaire en ce qu'elle retrace un itinéraire fréquemment suivi par les Réunionnais : celle de la prise de conscience. On pourrait presque dire qu'en déchirant sa carte le Réunionnais trouve son identité.

La France a toujours pratiqué une colonisation de type assimilationniste. Contrairement à l'Angleterre, qui respectait un tant soit peu la civilisation des peuples qu'elle colonisait, la France imposait partout la langue française et la religion catholique. Déjà en 1723, un édit royal énonçait : « L'esclave doit être baptisé dans la religion catholique, la seule qui puisse être pratiquée », et aujourd'hui encore 90 % des enfants vont au catéchisme. Seuls les musulmans arrivent à résister à ce rouleau compresseur idéologique. Les Chinois, bouddhistes, et les Malbars, hindouistes, pactisent avec la religion officielle : il n'est pas rare d'exposer côte à côte Bouddha et la Vierge, d'entendre la messe et d'assister au rituel du sacrifice et de la marche sur le feu. Ces attitudes ne sont pas incompatibles ni même contradictoires. Comme nous l'expliquait le père de Christian, Dieu est unique mais ses formes sont multiples. Ainsi s'explique le fait que la mère de Christian conservait dans sa chambre un cierge et du buis bénits, ainsi s'explique également le fait que Christian tout naturellement acquiesce quand un prêtre à Nantes lui demande s'il est chrétien. L'école obligatoire jusqu'à seize ans parachève ce laminage culturel. L'enseignement se fait en français, une langue étrangère aux Réunionnais. Ce qu'on leur inculque, c'est l'admiration pour la France et le mépris pour leur propre culture. Le Réunionnais est au bout du compte un être infériorisé et dépersonnalisé. On ne veut plus lui laisser comme possibilité que celle de l'identification au modèle métropolitain. Dans cette optique, le voyage en France peut apparaître au Réunionnais comme une étape décisive.

Christian est venu en France dans le cadre de l'armée, mais au cours de son service militaire on lui a proposé de rester en France pour suivre un stage de F.P.A. (formation professionnelle accélérée pour adultes). La perspective d'apprendre un métier en France puis de retourner à La Réunion avec un C.A.P. était évidemment assez tentante.

Il a donc accepté de faire ce qu'on appelle « le service militaire adapté ». Il pensait que cela lui permettrait une certaine promotion sociale. Il ne pouvait pas deviner qu'il s'agissait en fait d'une voie de garage pour le contraindre à rester en France. Depuis une dizaine d'années qu'il est ici, Christian n'a encore jamais pu réunir l'argent nécessaire à payer le prix du voyage. Il parle souvent d'aller voir sa famille, mais il est bien obligé de toujours reporter ce projet à l'année suivante. Il vit en exil.

Le service militaire adapté est un cheminement classique de l'immigration réunionnaise. Cependant, le plus souvent, c'est le Bumidom (Bureau des migrations pour les départements d'outre-mer) qui organise la venue massive des Réunionnais, Antillais et Guyanais en métropole. Etant donné d'une part le chômage qui sévit à La Réunion, surtout chez les jeunes, et d'autre part la propagande faite depuis la petite enfance quant aux merveilles de la France, les jeunes Réunionnais ne voient pas de meilleure solution que partir. Ils ne se doutent pas, ils ne peuvent pas comprendre, qu'aller vers la « mère patrie » c'est en fait s'expatrier.

La création du Bumidom en 1963 correspondait pour le pouvoir à un double but :

— d'une part, vider La Réunion de ses forces vives et éviter l'explosion sociale. A La Réunion, le chômage touche le tiers de la population en âge de travailler. Pour bien se rendre compte de la situation, il faut imaginer 10 millions de chômeurs en France. Le phénomène est là-bas aggravé du fait d'une très forte démographie (il y a encore quelques années, La Réunion affichait un des taux de natalité les plus élevés du monde), démographie galopante due elle aussi au sous-développement du pays. Il faut donc décongestionner. On expédie en métropole, à 13 000 kilomètres de leur pays natal, des jeunes gens et jeunes filles qui n'ont quasiment aucune chance de pouvoir y revenir un jour. En France, perdus dans un monde hostile et étranger, isolés, ils sont moins dangereux que regroupés à La Réunion où il pourrait leur prendre envie de remettre en cause le statu quo politique ;

— d'autre part, fournir à la France une main-d'œuvre bon marché et docile qui sache à peu près parler le

français et même parfois le lire et l'écrire, notamment pour occuper les emplois subalternes dans la fonction publique et les organismes d'Etat (P.T.T., hôpitaux, S.N.C.F., etc.), emplois que les Français, les vrais, ne veulent plus assurer et que les étrangers, les vrais, ne peuvent pas obtenir. Ils sont donc réservés à ces bâtards que sont les ressortissants des départements d'outre-mer, tout à la fois français et étrangers. Les filles, de leur côté, sont très appréciées comme domestiques : la maîtresse de maison n'a même plus le souci de devoir apprendre quelques mots d'espagnol pour se faire comprendre de sa bonne.

Le Bumidom, au cours de manifestations et de meetings en France, s'est fait traiter de « nouveau négrier », et il est bien vrai que le pouvoir colonial, après avoir importé des hommes pendant trois siècles à La Réunion pour faire prospérer les plantations de canne à sucre, maintenant en exporte pour les besoins du marché du travail en France. La main-d'œuvre n'est jamais, aux yeux des capitalistes, qu'une marchandise comme une autre. D'ailleurs, il est significatif que, d'après l'article 2 de ses statuts, le Bumidom ait « la qualité de commerçant ».

Pourtant, nous dira-t-on, le Réunionnais n'est pas un immigré comme les autres. Il peut paraître même singulièrement privilégié par rapport aux travailleurs africains ; par exemple : il n'a pas affaire aux passeurs pour entrer en France ; bien mieux, son voyage lui est payé, il ne connaît pas la clandestinité, il n'a pas besoin de carte de travail et, même s'il se fait cracher au visage : « retourne dans ton pays », il ne peut pas être expulsé. Bien plus, il peut avoir recours au Bumidom qui se charge de lui trouver, du moins au début, logement et travail.

Situation qui peut paraître relativement enviable. Certes ! Mais il faut comprendre que l'action du Bumidom s'inscrit dans le cadre général d'une politique d'assistance. Il s'agit de considérer le Réunionnais comme un être irresponsable, infantile, et de le traiter comme tel pour qu'effectivement il le devienne. Et on y parvient, en effet, si l'on en juge par l'insistance avec laquelle Christian retourne inlassablement voir Belin au Bumidom jusqu'à ce qu'il se fasse définitivement jeter dehors, réellement seul,

livré à lui-même pour la première fois de sa vie. Cette dépendance vis-à-vis de l'institution, cette soumission vis-à-vis de l'individu qui incarne l'institution, est voulue, entretenue par le colonialisme français. Il s'agit de faire du Réunionnais un être assisté, ne sachant pas se prendre lui-même en charge, ayant toujours besoin d'un recours à l'autorité, dépossédé de sa propre existence. Il s'agit de persuader le Réunionnais de son incapacité à se débrouiller seul, de son impuissance à compter sur ses propres forces. Il est par exemple significatif que, par rapport au mot d'ordre d'« autonomie » revendiqué par le Parti communiste réunionnais, le pouvoir répond toujours par le chantage du type : « Que peut La Réunion sans la France ? Que ferez-vous sans nous ? » Et le besoin de protection est tellement intériorisé que l'argument a du poids. On remarquera dans le roman que Christian, à peine libéré de la tutelle du Bumidom, n'a pas tardé à rechercher celle de la C.G.T. La déception ne fut d'ailleurs pas moins grande avec elle qu'avec le Bumidom, et ce n'est qu'avec la révolte de la fin qu'apparaît une possibilité d'émancipation réelle.

Ainsi la jeunesse réunionnaise est expatriée en Europe pour éviter une explosion sociale à la Réunion, mais le couteau est à double tranchant, car c'est en France, au contact d'une réalité vécue, à la suite de cette douloureuse expérience, que s'effondrent les mythes de la « mère patrie », de la « solidarité nationale », de « La Réunion terre française ».

Les traducteurs

Quelques règles pour lire le kréol

Il faut souligner une chose : l'orthographe normalisée que nous employons n'a pas été découverte spontanément, ni du jour au lendemain. Il nous a fallu un long cheminement, de nombreux tâtonnements, des hésitations, des revirements parfois. Mais le résultat, c'est qu'à travers ce travail collectif qui a duré plus de deux ans nous avons établi une orthographe provisoirement satisfaisante — à nos yeux bien sûr.

Evidemment ce sont des intellectuels qui l'ont mise au point de façon peut-être un peu arbitraire parfois, mais nous ne la considérons pas comme définitive : seule la diffusion de son usage pourra la mettre à l'épreuve, la pratique étant évidemment, ici comme ailleurs, le critère décisif de la validité d'un instrument.

Sur le mince « échantillon » de notre propre pratique, nous avons pu constater que Christian écrivait au début dans un mélange assez incohérent de français-créole, mais rapidement il est arrivé à écrire dans sa langue maternelle d'une façon assez simple et rationnelle sans trop s'embarrasser des complications de l'orthographe française.

On peut donc apprendre à lire et à écrire le créole. Il suffit au début de se donner la peine d'étudier les quelques règles fondamentales du « kréol fonétik ». Une fois acquis les mécanismes de base, il ne devrait plus y avoir de problème car en fin de compte l'écriture créole « phonétique » est assez facile à apprendre.

Le principe fondamental de l'écriture créole que nous proposons est le suivant : autant que possible, chaque *Lettre* ne correspond qu'à un seul son et, inversement, chaque *SON* trouve son expression écrite dans une lettre seulement. Toutes les lettres superflues ne correspondant à aucun son particulier sont supprimées. Par contre et inversement, toutes les lettres écrites se prononcent.

Sur ces bases, notre alphabet créole comporte vingt lettres de l'alphabet français :

A.B.D.E.F.G.I.K.L.M.N.O.P.R.S.T.U.V.Y.Z. ;

et deux lettres nouvelles :

ŝ et ñ.

Les lettres françaises C.H.J.Q.W.X sont supprimées, soit qu'elles ne correspondent à aucun son créole, soit qu'elles fassent double emploi :

— la lettre H n'ayant pas de fonction, elle disparaît :

la honte — la ont

— le son français correspondant à l'écriture JE n'existe pas en créole, la lettre J n'a donc pas lieu d'être. Elle est généralement remplacée par la lettre Z :

joli — zoli
toujours — touzour

— la lettre W est remplacée par la lettre V :

Wagon — vagon

— la lettre X est remplacée selon les cas par le groupe GZ, KS ou par la lettre Z simplement :

l'examen — legzamin
taxi — taksi
Xavier — Zavié

Certaines lettres de l'alphabet créole demandent quelques précisions :

1. Le E : le son « eu » français et le son ouvert correspondant « œu » n'existent pas en créole :

un peu — inpé
bœuf — béf
voleur — volér

Puisque toutes les lettres se prononcent, le « e » muet a été supprimé à la fin des mots :

toute — tout
longue — long
tête — tét

Le « e » muet a également été supprimé à l'intérieur des mots :

gouvernement — gouvernman

une enveloppe — in lanvlop

Cependant il y a une exception ; pour dénasaliser les sons « in », « an », « on », on ajoute un « e » muet :

l'usine — lizine
boucane — boukane
cyclone — siklone

2. Le G en créole est toujours guttural :
la guerre — la gér
guitare — gitar

3. Le S en créole est toujours sifflé :
aussi — osi (par contre, rasoir — razoir)

Le son « ch » n'existe pas en créole. Par convention, nous écrirons ŝ : c'est un S légèrement chuinté :

une hache et une pioche — in aŝ ek in pioŝ
le chien et le chat — lo ŝien ek lo ŝat

4. La lettre U n'existe pas en créole, sauf en diphtongue avec le I (huit —uit). Dans les autres cas, la lettre U est remplacée par le I :

allumette — zalimét
dessus — dosi

5. La lettre Y exprime le son « Ile » :
soleil — soléy
bouteille — boutéy

Pour ne pas alourdir l'écriture, nous avons gardé les mêmes associations de voyelles qu'en français pour exprimer les sons « ou » et « oi ». A part ces deux associations, deux voyelles qui se suivent forment hiatus et doivent être prononcées indépendamment l'une de l'autre :

maïs — mai
pays — péi

Nous avons aussi gardé, pour exprimer le son « ien », la même écriture qu'en français :

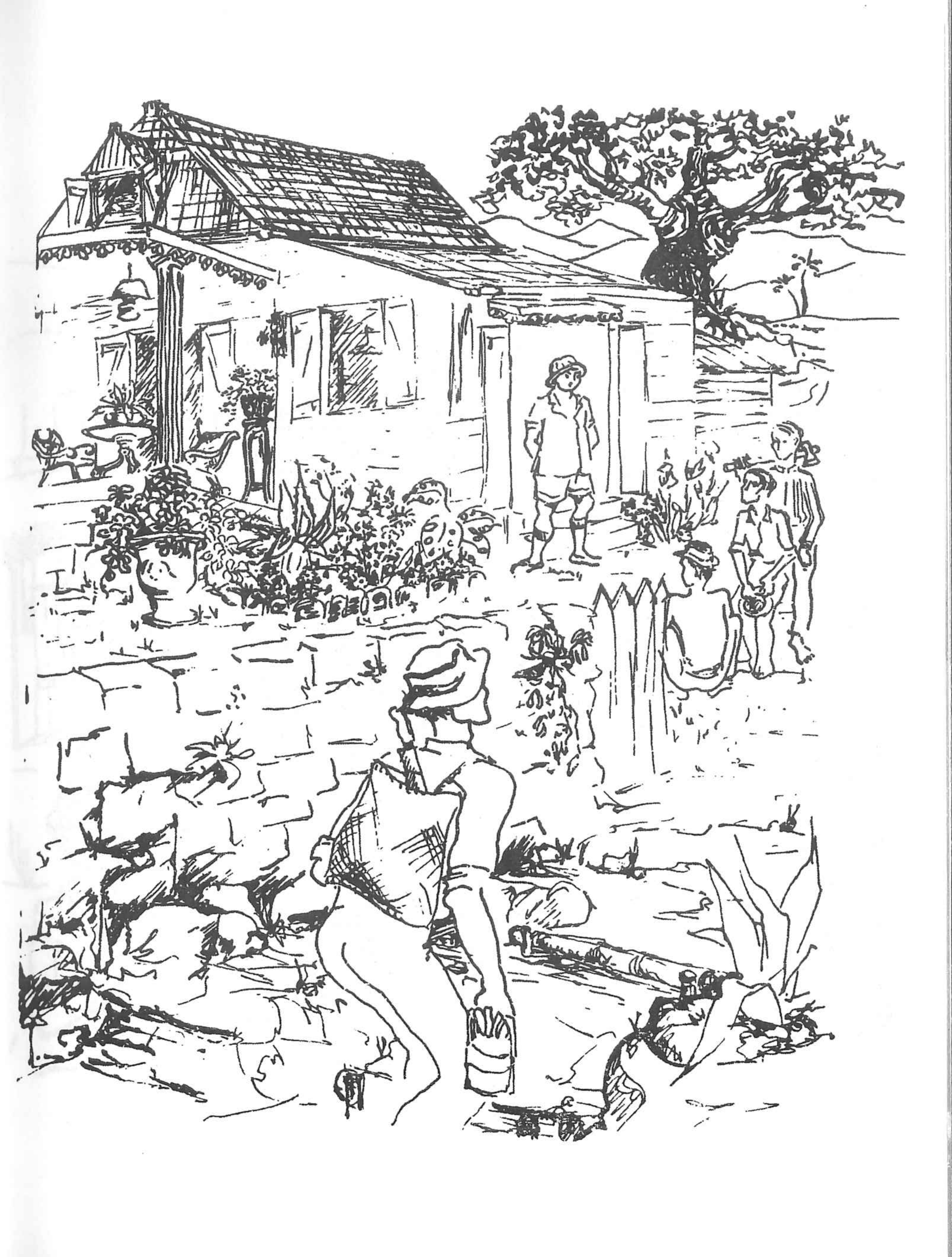
gardien — gardien

Une difficulté s'est présentée à nous pour transcrire en créole l'association GN qui existe en français dans des noms comme campagne, consigne ; nous avons utilisé la même forme qu'en espagnol : ñ. Pour les verbes comme : baigner, gagner, soigner, etc., par souci de cohérence grammaticale, on écrira l'infinitif de ces verbes sur le modèle :

mi manz — manzé

Ce qui donne :

mi biny — binyé
mi giny — ginyé
mi sony — sonyé





Promié morso

La Rénion

La kaz

Mi ansouvien kan moin té ti, nou téi arét si la tér in gro blan. Telman boug-la té gro, li navé dé-troi lizine. Dé mon konésans nou la touzour arét la. Papa ou, granpér ou, ariér-granpér ou, tout la bann la antér zonbri la minm-minm.

Nout kaz navé dé piés kouvér ek la pay vétivér é lété antouré ek kalimé trésé. Atér, bann ti sér téi mouy, téi mét gouni é téi dam pou fé lis. Mon momon téi di sa i rafréŝi la kaz. Kan ou téi rant, ou téi oi pa gran ŝoz, akoz navé arienk inn ti fénét dann sak piés. Mé si ou téi karkiy inpé out zié, lo promié zafér ou téi oi lété bann gro poto banoir ek zarboustan ké téi form la ŝarpant lo kaz.

Navé in frél séparasion an kalimé gramoun la fé a la voltiz. Li la di : « marmay, sa lé provizoir, sak lé pli inportan sé lo tour pouk do moun i oi pa nou ». Mé son provizoir-la la dir lontan : moin la touzour vi sa komsa. Dériér in poto navé in gran-kouto, é si in pano navé in aŝ ek in pioŝ té fiŝé. Sa laté zouti gramoun é li téi vé pa nou téi touŝ pangar nou téi bréŝ.

Dann lo piés ousa marmay téi dor, navé in kés do ri ek inn ti bifé. Ladan momon téi mét fig pou fé mir, son troi-kat pla-émayé, lo restan kari akoz si téi lés dann la kizine, marmay téi pas la min dodan. Dann milié navé in zoli tab-tamarin gramoun lavé fé li minm ek morso planŝ li la giny (1) lizine. Otour la tab navé dé pér d'ŝéz an pay. Si ŝéz-la ou téi arét sink minit é out ki téi grat. Dann minm piés-la, navé dé li-poto : lo li té fé ek kat bout do

(1) Giny : i fo lir gain — ye.

boi antéré. Si bout do boi-la, nou la mét kadér avann mét payas. Payas-la lété troi-kat gouni koud ansanm ranpli ek la pay-mai, ek troi trou dann milié pou grouy payas gran-matin é donn inpé lalir. Si in koté navé inn-ot payas roulé pou bann pli gran ou bann ravazér dor dési.

Lo piés bann gramoun té pli zoli : marmay téi rant pa ladan komsa minm. Navé in gayar larmoir verni momon lavé ginyé pou son mariaz ; zis akoté navé inn ti konsol momon téi ador. Dann tiroir li téi kaŝiét son bizou : in pér d'zano, in foular, son dé-katsou pou bazar la seminn, san blié son bouzi bénit.

Lo li té fé ek lo minm boi lo larmoir ek lo konsol. Li té kouvér ek in dosi-d-li fé ek ti morso la toil momon lavé ramas a droit, a goŝ. Nou téi apél ali lo tapi-d-koin, sirman akoz li té fé ek ti morso la toil navé sis koin. Anlér, si lo dosié navé in kroi ek in bouké ramo lané pasé. Si lot koté, inn ti boutéy té pandiyé ek inn ti gatir. Rod pa koué navé dédan : sa té lo-bénit pou zot fé sińe-do-kroi lo soir.

Nou lavé inn ti kizine té artiré akoté in pié zanone : inn ti barak an galé kouvér ek la pay fatak. Gramoun lavé fé in port télman ba, tout do moun té blizé bésé pou rant anndan. Dann koin si in biyo navé in ferblan-d-lo ek dédan in mok lé konsantré k nou lavé pa fine dékoup lo bouŝon pou ni abou trapé. Lo déor la mok té noir afors fé ŝof kafé, mé lo dédan lété bien blan. Dann lo fon la kizine, navé troi roŝ pou poz lo ki marmit dési : sa té lo foiyé. Kan téi komans fé kui manzé, téi giny pi arét atér-la telman la fimé téi boukane. Souvan défoi nou téi bril boi vér é kan la pli téi tonb nou téi bril boi mouyé. I fo téi boukane komsa, akoz la Rénion nou téi koné pa la ŝéminé.

Si inn ti tab navé in pilon-lo-rôs, dé kastrol, in grég ek in moulin kafé. Dési out tét lavé in farfar ek an travér dé bout do boi. Eksa nou téi pandiy mai, pistaŝ, zariko ek dot zafér. Akoté lo farfar navé osi in gran bar ek in paké ligatir-ŝoka téi sérv anou pou pandiy la viann koŝon. Koŝon-la, nou lavé tié ali pou Noél ek zour-d-lan lané pasé.

Lo kaz ek lo kizine navé in zoli lantouraz. Dann la

kour-la, flér téi pous bien, lo tonél ek lo gran pié margoz téi fé lonbraz. Mé tou sa la i fé mazine amoin in bonpé zistoir.

Moin té ankor tann lérk momon la obliz anou mét troi-kat roŝ plat rant lo kizine ek lo kaz pou fé in lalé akoz kan la pli téi tonb, déor téi giny pi marŝé telman navé la bou. Ek lo roŝ la bou téi manz pi lo pié, mé kan soléy téi tap té pi paréy. Si nou téi aroz pa, sakfoi marmay téi zoué loukouri kom sotrél dann karo kann, in ponyé (2) la pousiér téi lév. Kan nou téi oi la kour do moun akoté, nout kér anou ti marmay téi gonf. Nou téi oi kour-la té fré, té vér, té roz, téi pét an flér dédan. Nou la di momon : nou va aranz nout kour osi. La tout la famiy la done ŝakinn son lidé. Na inn la di : na plant migé (3), lot la di : non, banbou-flér lé pli zoli. Momon la mét son grin-d-sel, la di : plant liann-darzan otour la kour, komsa li va liané, va fé fré, va fé bon sou lo tonél. Ladsi tout moun la tonb dakor, marmay la pa bat la min mé té komsi.

Tout suit bann garson la parti rod ŝoka dann fon la ravine. Gramoun kan larivé lo soir la ankouraz anou. Li la donn anou in kou-d-min pou fand lo ma-d-ŝoka. Gran-kouto téi pas ladan, téi fé « koutsiak ! ». In kou minm-minm, ma-d-ŝoka téi pét an dé. An atandan nou téi mont lo lantouraz, nout ti sér téi déŝir lo féy-ŝoka pou fé la kord. Ek lanbians navé, nou la mont ali vitman. Mé lérk lariv pou plant flér, nout kouraz la tonbé : téi pran lo tan é nou lavé anvi zoué kom tout bann ti marmay. Momon téi kri minm : é marmay fini zot travay !, nou té zoréy-koŝon, nou téi répond pa li inn-tiork.

Lo zour la pasé é la kour-la la arét komsa minm-minm. Malgré sa momon la ni abou trouv inn ti boutir liann-darzan ; li la pik sa dan la tér, é télman li navé bon min pou flér, ti boutir-la la ni in gro touf. Li la plant osi lo grin margoz akoté lantouraz. Margoz-la la pousé é kan li la komans doné sa té in gran traka pou zanfan téi ém pa sa. Dan la bann navé inn té pli fité k lé zot. Li la vid do lo ŝo si lo pié margoz pou fé krévé.

(2) Ponyé : i fo lir pon - yé.
(3) Migé : i fo lir « migué ».

Margoz mir la tonb atér é la arpous plis ankor !

Kom nout kour té antouré, lo vié la dmand blan-la pou sony (4) poul. Blan-la la pous lo vié mé sak li la pa di sék dann bann volay-la, li navé son par. Kan lo poul té fine nir inpé gro, lo blan la anvoy son gardien (in makro mi di aou) trap lo pli gra é lo pli zoli pou li. Téi giny pi sony inn ti kok-léspés dovan la port. Boug-la téi prévien anou : « kol sa, anmar son dé pat, samdi soir ma nir trap ali. » La, gramoun téi férm lo poin, téi grony é la raz téi mont dan son kér. In mouŝ téi poz pas si li !

Afors, lo vié la ni pli fité : sakfoi gardien téi mont, li téi trap bann gro volay é li téi kaŝiét la kaz do moun. Sa téi fék tanzantan, nou téi giny inn ti morso volay pou manzé. Mé in zour blan-la la konpri lo konbine, oubiensa inn la fé totôs anou. Li la zir gramoun é la ménas fout anou déor. Lo vié la bés la tét é la di anou : mi vé pi oir in poul dovan la port.

La dir lontan avank lo vié la arparti oir lo gardien pou plér ek li pou giny sony inn ti koŝon, akoz nou navé in bonpé lo sal nou té blizé zété, é sa té gaspiyaz. Gardien-la la fé son larmontrans pou fé oir anou li osi li komand. Li la di « ou la vi, ou la fé lo kouyon lotro-zour, sé out fot sa. Zot lé zamé kontan, i done azot in pié, zot i pran in karo. » Mé li navé intéré osi, akoz gramoun téi donn ali andsou, li la di li va aranz lo zafér. Lo vié la anvoy amoin rod in kar tipik : « kour aou, mét out pié si out tét » li la di amoin. Momon osi la mét son grin-d-sél, li la kraŝ atér, li la krié : « si kan ti ariv la kraŝ la fine sék, ta oir lo kokman ta ginyé. »

Moin la déboul dann santié, féy-kann téi koup mon gél, mé moin téi filôs minm pou pa giny lo kou. An montan moin la rouv lo ti boutéy, moin la santi in kou é moin la anvoy inn ti gorzé. Sa téi bril mon bouŝ mé moin téi trouv sa bon. Moin la pa garson mon papa pou arien : gramoun-la, li té anval bien son ti koutsék li ! Zour-la, la viéy té tro kontan, li la oubli argardé si moin lavé pas touŝ la rak.

(4) Sony : i fo lir son - ye.

Apré sa nou la komans viv inpé mié : nou navé ti koŝon pou sonyé. Minm si té lo blan téi ŝoizi lo zour son bouŝ téi grat pou fé tié lo koŝon, minm si téi ŝoizi osi lo méyér morso, nou té kontan akoz nou lavé inpé la viann ek graton pou manzé. Lo vié téi donn pa sa komsa, mé li téi vé pi arkomans kom lontan.

Koméla, lerk mi armazine tou sa, mon kér i gonf, larm i roul dan mon zié ek la raz, é moin la anvi artourn dériér pou kouniŝ lo gardien ek lo gro-blan abizér.

Lékol

Gran-matin, papa i lév promié ek zétoil katr-ér.

Li gard-gard inpé son dé-troi zanimo dovan la port. Li fane mai atér pou poul é li bat zakasi ek in boi-fig pou fé manzé koŝon. Kan gramoun la fine fé korvé-la, li vien fé lév anou. Sé la k soméy i péz amoin pli for ankor. Mi san gramoun i bouz amoin. Li di amoin : lév atoué, talér soléy va pét si ton pans, toué ti dor minm !

Mi tir in kou la parés, mi mét in pié atér, mi argard in kou anlér, mi fé in grimas épi mi lév. Mi grat mon tét épi mi sava dovan la sann. Mi arét dé minit, pa plis, dovann fé, gramoun i band in kou apré moin. I di komsa : lav out gél, kraz ŝarbon pou bros out dan, sinonsa napoin lo-kafé pou ou. Moin té blizé fé. Dek moin la fine boir kafé i di amoin : lév atoué dann la sann ! Talér va giny tatann !

Gramoun i tir son gazon manzé, i mét sa dann son bertél pou li alé travay bitasion. Avan li sava, gramoun i di anou kosa nana pou nou fé, amoin ek mon bann frér é sér, avann alé lékol : inn fand do boi, dé, ŝaroy do lo, ranpli lo bak pou zanimo boir é pouk zot momon i giny fé son korvé la zourné.

Amoin ek mon frér, dek nou la fine boir kafé, nou pran lo férblan é ni sar ŝaroy do lo. Laba dovan kanal, nana in bonpé do moun i fé la ké. Nou poz nout ferblan atér é nou sar zoué bité ek bann ti kamarad. Mon bann ti sér, banna téi prépar inpé manzé pou nou gouté épi téi sar done manzé koŝon.

Kan téi ariv sét-ér, lo korvé té fini. Momon la fine lévé osi, li asiz koté lo fé. Momon i di anou : fil lav inpé zot min, zot pat épi zot zoréy pou ŝanzé pou alé lékol. Kan nou la fine nir inpé prop, nou sar fé inn ti tour dan la kizine pou tourn-tourn dovan momon é oir si li done pa nou arien pou manzé avann alé lékol. Tanzantan i done anou inpé ri-ŝofé oubiensa inn ti pé soso-mai, défoi osi nou lé blizé argard par lo trou.

Aprésa, la viéy i di anou : bon, bin pran zot sak, foulkan lékol astér. Nou sava. La, nou komans zoué loukouri, volér-pistaŝ, dépi la kaz ziska lékol.

Téi fé fré, téi fé ŝo, moin navé toultan mon ti ŝort-kaki ou ŝoka, mon ti kabay-zéfir é mon pat atér. Kan téi fé fré, inn min téi tienbo mon liv, mon lot min téi tienbo mon kol ŝomiz pou anbar la fré. Kan navé lo van, mon min té si mon tét pou anpéŝ mon ti ŝapo-la-kloŝ tonbé. Kan la pli téi tonb, moin té oki kapiŝon. Alor moin téi kit mon liv dann tiroir lékol, akoz mi koné andsandan moin téi sar zoué dann lo. Sa i fék lo landmin moin téi koné pa mon léson.

An klas, sakfoi téi fé moral ou sinon léktir, ou té sir moin téi dor. La pa bézoin di azot moin téi dor pa tousél !

Mi arpél in zour, lo mét-lékol téi son léson d'ŝoz si térmomét, moin téi mazine gardien béf ou sinon grat kann ek gramoun té pli gayar.

Lo onz-ér, tout marmay-lékol téi sava manz la kantine, an ran pan dé. Moin téi profér manz la kantine, akoz téi done do ri alork la kaz nou téi manz mai. Lo samdi onz-ér té kom in zour-d-fét pou nou, akoz téi done anou inn ti bout la viann, é la viann, sa la kaz nou téi oi pa sa souvan.

Souvandéfoi moin téi ariv lékol an rotar akoz ŝomin té long : navé bien kat kilomét pou fé a pié an inn domi-ér.

Kan ou ariv an rotar, lo mét i komans ral in kou si out zoréy. Kan lo mét la bien lévé, i fini komsa. Kan li la pa anvi oir out tét, li anvoy aou out kaz pou rod in biyé-déskiz. Pourtan lo mét-lékol i koné bien koman bann do moun maléré i tap zot marmay kan li ariv an

rotar lékol. La viéy té zamé étoné oir amoin artourn la kaz : « aou larivé-la ! Mi dovine pou koué toué lé la. » Mi komans par plér in kou é mi arkont ali mon zistoir. La viéy i répond amoin : « mi koné, ou la dansé, ou la roulé, ou la fé out ti zom-dafér dann ŝomin. Akoz sa minm ou lariv an rotar. Moin ma drés atoué mon ti diab. Ma kas atoué inn pat, ma fé nir atoué do moun moin ! » Pou drés amoin, li plime amoin ek in fouét-péŝ. Inn tipé d'tan apré, li dmand amoin sony ti zanfan. « Domin ma aminn aou lékol moin minm. Zordi moin napoin lo tan. »

Lo landmin momon i lév bonér. Li ariv dans la kizine, li trouv maniér oir amoin dovan li. Li komans di amoin : si moin lé débout sé zér si, sé akoz dé toué. Mi ŝerŝ pa konprann, mé mi koné la zourné sar pa bon pou moin. Dan mon kér mi pri bondié pouk zourné-la i fini vitman.

Kan i ariv sét-ér, not dé li i mont lékol ansanm. La viéy lé souflé, me li larg pa mon min pangar ma ŝapé. Kan nou ariv lékol lé ankor tro bonér é la viéy lé blizé atand in kar-d-ér pou li giny kozé ek lo mét pou moin. La, pa bézoin di azot moin napoin lo droi kozé ; épi ek la pér mi oz pa non pli. Lo mét i di moin sé in mov
 marmay-lékol, mi ariv touzour an rotar, mon kayé lé sal, mi aprann pa lir, mi ékri mal. Li fé pér la viéy an minm tan. Li di momon : si mi aprann pa plis ké sa lékol, i vo mié anvoy amoin travay dann kann.

Kan li antand tout kozman-la, andirék la viéy la vi lo diab an pizama dovan li. Li tir tout son raz dési moin. La, lo salopri d'mét, napoin pli kontan ké li. Lo mét i romérsi la viéy. La, tout marmay i fé in sérk otour d'moin é i bat la min kan lé fini, épi i kour dériér moin pou ravaz amoin. Aprésa moin lé trankil ek lo mét pou inpé d'tan.

Sak moin té pa kontan pou alé lékol, sé dir ké pou aŝét in liv ou pou aŝét in kayanm pou mét si mon do, i falé sony in koŝon.

Kan téi mank amoin in liv, moin té blizé arét inn-ér an plis lo soir lékol, pou kopié mon léson dann liv mon kamarad. Mé pou sony lo koŝon, téi fo alé rod zerb apré katr-ér, téi fo okip dé li. Sa i fek sé kou-si moin navé pi lo tan pou aprann mon léson.

Lo pli tris ankor, sé kan moin téi oi mon bann ti kamarad lékol navé ti kostim név, alork moin toultan, moin navé mon ti kilot blé-d-ŝof é mon ti ŝomiz zéfir. Mon kilot té touzour rapiésé, mon brikol té touzour kasé akoz moin téi zoué la kroŝ ek bann marmay. Sa i fék moin té touzour débrayé. Epi moin téi oi bann marmay blan-la navé kréyon-koulér, liv, kayé, sak. Moin, moin navé solman mon ti plim é mon vié lankrié. Lankrié téi ranvérs si mon kayé : lo mét téi kouniŝ amoin pou fé konprann amoin mon kayé té sal. Lo soir, mi ariv la kaz, mi arginy mon déziém bézman akoz navé inn ti taŝ-lank la gom mon linz.

Kan minm la tét té dir, moin la tienbo lo kou. Mé plis téi sava, la ont téi grandi ek laz. Bann marmay bann blan-la téi giny péy la kopérativ, téi giny péy lasirans, mé moin, moin téi oz minm pas dmand momon larzan, akoz mi koné li navé poin. Banna navé linz név é zot téi moukat amoin akoz mon kilot navé d'piés. Zot téi di moin la parti volé, moin lé volér, akoz sa minm moin la giny dé kou-d-fizi dan mon dériér.

Kan lariv lo zour pou pas mon sértifika-détid, dé-troi zour avan légzamin, lo mét la mark si tablo tout sak téi fo kom zafér pour légzamin. Kan moin la argard tablo, kan moin la vi la kantité navé, moin la mét mon min si mon bouŝ, moin la di : totoŝ, la lé moungé-la ; tou sa la-la, zamé la viéy va giny péy sa pou moin. Lanvi d'pléré la pran amoin. Mé moin la pa pléré, moin la manz mon raz. Moin la atand lo zour momon téi dsand an vil pou fé bazar é moin la arpél ali tout sak téi falé amoin. La di : «Kristian mounoir, la mori avan ! Alé fé in karé dan la kizine, ogard boutéy pétrol koman lé sék. Napi inn ti gout pou mét dan la lanp pou éklér anou a soir. Out papa la pa travay tout la sominn akoz la pli, la péy lé még-még. Na minm poin asé pou fé komision ! »

La moin la konpri tout suit moin nora zamé mon sértifika-détid. Sé lak dépi la pran amoin é moin la komans angant la viéy pouk lo vié i fé travay amoin.

Adié lékol !

Koméraz lékol-la, la dir sink-si zan. Ziska moin la giny mon douz zan. Moin téi argard-argard inpé zalantour é moin téi oi garson Zouzoun téi sar grat kann ek zéraniom. Li té pli bouŝé ké moin ankor, mé moin téi oi li marŝ prop dann ŝomin. Son ŝévé téi briy ek la pomad. Li téi marŝ dann ŝomin an karnér. Alors moin téi di dan mon kér avann di ek momon : moin la pi bézoin alé lékol. Avek sak mi koné épi mon kouraz mélanzé, ma ni abou roul mon kari.

Ayayay ! Pou kosa moin la parti di ali sa ! Sék moin té pankor fine ferm mon bouŝ, momon la sort amoin in ŝaplé armontrans. La di : « Kristian, dépi lo tan nou fé sakrifis pou anvoy aou lékol, out fon-d-kilot la izé si lo ban lékol. Mon rin la kasé dann fon la ravine pou lav out dé kayanm, épi la, lo sél rékonpans ké ou donn amoin sé grat kann ! »

Sa i fék momon téi vé pi oir mon figir ditou dovan li, ziska lo soir. Apré manzé la nuit, tout marmay i zoué inpé ek papa pouk li oubli son fatig épi pouk li arkont anou in zistoir. A soir-la, moin té kom in poul la giny la pipi. Toudinkou mi oi momon i loukat amoin, i arlouk in kou gramoun, épi i di ali komsa :

— Ou koné kosa out ti tonm la di amoin zordi ?

Gramoun i fé komsi li kronpran pa : mon ti tonm ? Kél ti tonm ankor ?

— Ou koné pa kisa ? Ou dovine pa inpé kisa i lé out ti tonm ? Ou nana inn minm isi i fé son ti zonm-dafér.

— Mi dovine apépré kisa i lé. Bin kosa li la fé ?

Amoin dann mon ti koin, moin téi moul poiv. Mon kér té pa klér. Moin téi atand mon déziém ŝaplé.

La viéy i arkont tout sak moin lavé di ali lo matin. Lo vié la pas in kou la min dériér son tét, la ral son troi-kat brin-d-ŝévé ké té arét ali si son fron. Lot son min la artrap son ŝapo téi sava tonbé. La, gramoun la bégéy in kou :

— Moin, moin, moin, kan moin la fé mon vin, té ég, mé moin la boir ali. Si li, li kroi sa son siro, di ali anvoy ali. Nou va oir ziska ousa li va alé.

Mé la viéy té pa tro fiér d'kozman-la. Li la di :

— Oué, aou touzour komsa minm ou. Ou soutir zot vis. Marmay i vien pa abou boutone zot bragét, ou vé fé travay azot. Talér va domand aou pou marié, ou va di oui minm !

La dan mon koin, moin ~~la rouzi~~ in gro kou. Moin téi kroi la viéy té fine oir amoin kour dériér bann ti fiy kan moin téi sava ŝaroy do lo. Mé la viéy téi di sa pou li giny lo dési. Mé gramoun téi larg pi. Daoir li navé son ti lidé déza. La di :

— Non, non, non, ma éd ali si i fo, ma aŝét son zouti. Si li nana lidé travay, i fo tir sa dann son tét. Somanké sar lo sél ŝoz ké li va fé d'bien dan son vi. Koméla li tourn-tourn dovan la port lo soir apré katr-ér é lo zédi dann fon la ravine pou tié son kor pou tir in ni-d-gép ou bien pas son tan pou ŝanz bek-roz pou kouti ek garson Zouzoun. Talér li va ni volér ek lo tan. Alors, si sé pou oir la loi ariv dovan mon port, mi profér oir ali travay dann bitasion.

Mon kér téi bat ek kontantman. Moin téi di ti dousman dan mon vant : la moin la réy momon la ! Mé la viéy té pankor fini ek moin. Li téi rod in fason pou moung amoin. I di amoin : « kosa ou fé la ? La i akout minm kosa gramoun i di. La, la pa out plas la ! Ou la fine done manzé lo ŝien ? I rét in gazon do ri, mét in pint do lo é done Diann. Epi lav out pat é dékrout aou inpé avann dormi. Di out priér. Domin na oir sa ». La moin la fé tout son travay. Mi di sa i fé arien. Ma fé, mé lékol mi sar pi !

Dé-troi zour apré, moin té apré aroz la port, mi oi

Diann i kour ant mon zanm. Mi oi son ké i balans dann santié. Inn ti ninstan apré, la tét gramoun i dépas lo touf kann koté la kaz. Promié ŝoz mi oi sé in zoli paké dann son min. Moin téi kroi papa lavé aŝét in morso kabri. Kan larivé li la di amoin :

— Sa pou ou sa mounoir ! Ou la vouli, ou la ginyé ! Mi éspér ou va fé kom out papa, ou va travay kom in moun. Mi vé pa blan-la in zour i vien dir amoin ké ou plok son travay.

Epi li la parti. Moin la déf lo paké. Kan moin la vi kosa lété, moin la di : ayayay, in gongon-d-soufrans ! Ma fé oir garson Zouzoun ou sa brinzél i ŝarz dan nout famiy. Moin la dépoz larozoir, moin la kouri rod in branŝ zavoka maron pour fé lo manŝ. Lo soir, moin té présé pou dormi. Dan mon somé y, moin téi oi moin trann graté.

Lo landmin matin, dépi promié kok, mi vir, mi tourn si mon payas. Mi akout gramoun i komans tousé. Dek moin la antann ali, moin la sot atér, moin la parti dan la kizine oir ali, pou mont ali ké mi giny lévé gran matin pou alé travay. Moin la éd ali ŝof kafé épi moin téi tourn-tourn inpé koté d'li pou oir si li di pa moin kekŝoz. Lér-la li fé pa in kont ek moin. Mi domand ali : « sé pa ké lér i lé la ? » Lo vié i répond amoin : « poukoué, ou lé présé ? »

Mi di ali non, mi dmand aou sa pou oir si lé pa lér pou alé travay.

— Rod pa ou ké lér i lé, nou va alé tout fason.

Inn domi-ér apré nou mont. Tout mon bann kamarad lékol i argard amoin épi i di ti dousman : « i sa travay li ! i sa travay li ! » Kom lo vié té la, moin la bés mon tét. Moin la fé komsi mi antand pa. Nou la marŝ in bon bout avann ariv la kaz lo zéran-bitasion. Navé in bann boug déor téi atand. Papa i touŝ amoin é i di :

— Boug nana gran ŝapo noir, sa gardien ; lot ek kostim kaki, sa komandér ; lot ek golét, sa mézirér : son travay sé pas dériér ou, pou mézir sak ou la fé. Nou la atand in bonn ti moman épi lo blan la sorti. La di bann boug-la adié, mé amoin la pa fé in kont ansanm moin. Li domand lo vié : « Kosa ou fé la ou ? »

Lo vié la tienbo son ŝapo dan son min, la kraz-kraz

inpé lo bor. Sé pa akoz, mé sakfoi li téi oi blan-la, li té inpé nervé-nervé. Sa daoir akoz lot té in gro blan riŝ. Blan-la la ni, la argard amoin épi la di lo vié : « Sa minm out marmay ou la di amoin la ? Mi trouv li lé inpé tann ankor. Sa la pa kapab fé travay bitasion sa ! » Lo vié la di : « li nana tréz an. Lékol i vé pi ali. Mé mi pé asir aou li lé pa gratér-d-flan. »

Lér-la, bann komandér, zoréy té apik pou akouté. Dan zot kér zot téi di :

— Alala ankor inn pou fé béf ansanm !

Lo blan la di komsa :

— Zordi, kit ali la minm ; nana korvé dann la kour ek zardin pou li fé. Kan sar fini li va mont ral son taŝ.

Lo komandér la fé oir sak navé pou fé épi li la parti. La lés amoin tou sél. Moin la komansé, moin té donn lo grin é moin la pa arété ditou-ditou ziska lo soir. Kan moin lavé soif, moin té sar boir vitman pou pa k madam-lo-blan téi oi amoin. Moin lavé minm pa manzé lo onz-ér, pangar moin té fini pa mon travay.

Lo soir lo zéran la di amoin :

— Domin ou va alé ral out taŝ ek lé zot. Astér ou pé fil out kaz.

Lér-la, boug-la navé poin la pinn di dé foi. Moin la trap mon gongon-d-soufrans moin la kony dé kou atér pou fé tonb la bou, épi moin la trap mon ti tant é moin la déboul andsandan ek inn ti paké zerb sou mon bra. Kan moin la ariv dovan la port, moin la larg lo ti paké zerb atér. San dékrout amoin arien ditou, moin la parti droit dan la kizine pou rod in gazon manzé. Inpé d'tan apré, momon i di amoin : « alé, ou va oir dann fon la grég moin la kit inpé lo-kafé pou ou ». Lo vié i dmand amoin : « koman ou la trouv sa ? Kosa ou profér : lékol ou travay ? » Moin minm, moin navé poin kouraz pou répond ali télman moin té kui. Lo soir, moin la larg lo kor si mon payas ziska landmin matin.

Travay bitasion

Kan moin la lévé, mon kor té kraz-krazé. Mi di : la i fo monté ankor la ? Moin la di sa dousman mé momon la antand, li la di : « toué la rodé sa ! Bin, siport astér ! » Moin la bés mon tét, mé dann mon kér moin la di : « arét aou, ferm inpé out gél ! Gran matin komsa, li komans fatig mon tété ! Sa pa la ŝias sa, avann alé travay komsa ! »

Kan moin lariv la-o dann bitasion, moin la vi tout bann boug téi pandiy zot bértél si in pié-zat. Moin la fé paréy épi moin la trap mon pioŝ, moin la mét lo manŝ atér é moin la asiz si lo gongon. Moin la gard-gard in kou koté d'moin, pou oir si moin téi oi pa in boug mi koné dann la bann. Mé in kou-d-ŝias, navé inn ponyé la komans gonard amoin. La di :

— In, in zordi béf kari larivé. I san lodér la viann fréŝ.

Kom mi oi moin lé pli ti, pli féb, mi pliŝ mon gouyav. Mé moin la armarké la fason zot téi koz, sa té do moun dan-lé-o.

Inn ti ninstan apré, lo komandér larivé. Li la amont amoin mon méné ; li la mét amoin zis koté bann boug dan-lé-o. Kan moin té pou bien travay, banna téi arét pa gaspiy amoin minm. Téi di :

— Otoué, pikan i pous pi dan-lé-ba, don ? An-ba napi béf pou véyé ? Zot lé modi, la séŝrés i manz azot. Inn sé zour la mér va monté. La na oir inpé zot séga bann moun dan-lé-ba !

Mi répond :

— Alé ŝié azot ! Zot sé inn bann kouyon. An-ba na lizine, na légliz, na la méri. Zot lé oblizé pas par santié béf, soulié dans la min pou ni la més. Lo zour la fét Sin-lé, zot i vien fé zot dézord an-ba paréy bébét la nuit. Isi an-o, dann fon la ravine nana in bonpé kondané, nana granmér-kal, lo diab, tousa. Anou an-ba, nou kas pa la tét !

Dek moin la fini mon dé kozman, lo komandér si in gro kap lo roŝ la kri amoin :

— Oté garson in tél, promié zour ou ariv ou komans défand lo moun travay. Mi oi, ou in marmay malér minm ! Out papa la di amoin gét-gét aou inpé. Mé ta oir, ma mont atoué ousa brinzél i ŝarz, épi si ti koné pa moin, ti koné pa tomat. Toué la ni isi pou travay mé pa pou arkont zistoir. Aspér, mi vien oir in kou out méné !

Boug-la, la sort si son roŝ, la sot atér é la ni dériér moin. La trap son golét pou méziré. La farfouy dann zerb moin té vien d'graté, pou oir si moin lavé pa kas-kas an pay. La ogard amoin, la grat son tét pou rod in ŝarét kozman pou moin. La di : « oté, ki sa la mont aou travay komsa ? » Mi répond ali dousman : « bin akoz don komandér ? » La di amoin : « akoz ? Akoz out travay la pa bon pou lo ŝien pis dési ! Gét isi, gét par la, gét lot koté, sa la pa prop, sa la pa travay sa. Artoun dériér, arkomans sa kom i fo. »

Inn-ér apré, boug-la la arpas koté d'moin pou oir si mon travay té bon pou li. Kom moin té an rotar dan mon méné, li la aŝév mont si moin :

— Si ou lé pa kapab, ardsand out kaz ; alé gardien béf ek koŝon. Isi ou la ni la pou fé out zourné kom tout do moun. Si ou kontini kas-kas an pay komsa, domin arét out kaz.

La moin té ont, anrazé épi pér an minm tan. Moin la ferm mon bek. A sakfoi moin téi oi boug-la, moin téi bés mon tét pouk li koz pa ek moin.

Lo soir, ariv lér pou point mon zourné, blan-la i dmand ali :

— Marmay-la i koné inpé travay sa ?

Lo makro d'komandér i di komsa :

— Moin la fine di ali son travay i arsanm ali minm. Si li vien pas la merd, si koŝon i manz pa li, ma fé in moun ek li.

Lo blan i di :

— Koué ou vé ! Moin la fine di son papa, marmay-la lé tann. Mé li vé travay. Dousman dousman na oir ali. Kom son papa lé in bon boug, na lontan li travay pou moin, ma point son zourné. Mé aou fé péy ali sa ek lo tan.

Kan blan-la la di sa, lo komandér la brand son tét, la gét amoin in kou, la di amoin : « domin na oir ! »

Pou fé péyé, li la fé péy amoin.

Pandan lo troi-kat promié moi, kan moin téi ariv la kaz lo soir, moin té fatigé kom in ŝien i sort la ŝas. Lér-la, mon bra, mon zoréy, mon figir, mon pat téi bril ek la pay-kann. Mon do téi grat ek divé, épi mon tét-la, moin téi kroi navé lo pou dodan. Mé té pa lo pou, lété solman transpirasion sek mélanzé ek divé-kann. Moin te paréy in moun navé la gal dan la tét.

Mé moin téi anfou pas mal ! Moin téi pans : samdi ma prann mon rovanŝ. Lo samdi onz-ér, kan mi ariv la kaz, la viéy lé fine prépar in gran basine do lo tiéd pou moin binyé. Episa, li tir mon ti kostim kaki dann larmoir. Mi di aou, sa lété bien ropasé mon fra ! Lo pli téi koup la zél mouŝ ! Lér-la, momon té ankor pli kontan ké moin akoz zordi té in bon zour, larzan i sar rantré !

Moin la fé la ké kom tout do moun pou giny mon dé-katsou. Kan mon dé frér, papa ek moin, la fine mét la péy dan la min la viéy, i komans par tir larzan pou péy krédi nou la fé la sominn ek la boutik-ŝinoi. Apré momon i done anou ŝakinn inn ti moné. Li téi di anou : « ramas sa bien, kan nora asé va aŝét ŝakinn inn ti kayanm ». Mé ou koz ou ! Kisa kayanm ! Na inn la parti aŝét in bek-roz, lot la aŝét in paké sigarét pou li fimé an kaŝiét. Amoin lé miénn lété pou aŝét la mas lo dimanŝ dovan légliz.

Mé avan mi kalkil koman moin téi sar dépans mon larzan, navé korvé pou fé. Pandan lo tan moin téi sar fand do boi, la viéy, gramoun ek mon pli gran sér téi sar fé bazar.

Dek lo korvé té fini, moin téi prépar mon fouine pou bat in karé bor-d-mer ek mon frér. Nou téi sar la péŝ-flanbo pou rod in bouyon malang. La viéy la touzour di sa lé bon pou aranz la bouŝ lo dimanŝ onz-ér : kom la manz la viann la véy, sa va fé anou in bon lavman lestoma.

Sa i fék souvan lo samdi soir, mi rant tar la kaz. Epi landmin dimanŝ mi lév tar, mi dsand fé in tour la més pou lo non, plito pou moin fé mon zéne-zan karnér. Kan la més la fini, an montan, mi kour dériér dé troi ŝipék-pardon i koné amoin bien, i arét koté la kaz. Sa té pou ŝanz inpé mon lidé, parské si zour d'sominn ek gongon lé pa touzour bon pou la bouŝ. Epi laprémidi mi sar zoué inpé dann ŝomin dovan la boutik kom mon kamarad i fé. Lérk mi oi lé apépré sink-ér, mi sava dovan sitérn oir mon bann ti marmay pou anmérd azot lo tan zot i ranpli zot férblan-d-lo. Apré si lo tar, mi rant la kaz prépar mon zo pou lo landmin.

Pandan troi-kat promié moi, té dir, dir, dir, domand pi koman ; eksa komandér téi pran in pié. Li téi vol amoin déza kan li téi mézir, akoz son golét téi glis, é sakfoi si sink golét anba d'ŝomin. Alor ou domand si mon kér téi gonf ek la raz. Mé kosa ou vé téi fé ! Si ou akout pa li, i rouv inpé nout gildiv li téi di anou : sa mon dividand pou zour-d-lan ! Kank li téi di pa nou : arkomans aral ankor sink golét anba d'ŝomin. Alor ou doman si mon kér téi gonf ek la raz. Mé kosa ou vé téi fé ! Si ou akout pa li, i mark aou solman inn domi zourné.

Kom moin té lo pli fay dan la bann, moin téi fini mon tâs touzour lo dernié. Kan lo zéran i fé lapel pou pointé i di amoin : « oté mounoir, travay inpé pli vit ; nana o moin inn-ér tout do moun la fini ; lé blizé atand out komodité ». Mé lérk li koz ek moin, mi oi lo komandér i bat in kou-d-zié ek li, épi tout bann travayér i moukat amoin kan nou dsand. I di amoin lotér si zot lé an rotar. Sa i fék zot téi ém pa moin ditou. Preské tou lé zour, kan mi pran in ran kann pou graté, lo boug lé akoté d'moin i sali mon méné ok la pay, la tér, galé. Apré moin lé anmerdé pou ramas son salté pouk mi giny grat la miénn apépré kom i fo.

Lo tan la pasé dousman, dousman. Moin téi oi koman bann pli for téi anprofit si moin, é akoz zot téi fé sa. La, moin la abitié amoin ek zot. Moin la komans aprann fimé pouk mi giny donn mon sigarét. Parfoi kan moin téi trouv inn ou dé boug téi travay ek moin, lo dimanŝ dovan la boutik, moin téi péy di fran lo rom pou anbét zot gél é pou fé ém amoin. Komsa zot i anprofit pa tro dsi moin, akoz minm ké moin téi komans giny inn tipé labitid, moin lavé ankor pér azot.

Lo promié tan, sink-si bon moi, banna téi fé béf kari ek moin. In moman doné moin té preské sové ; banna téi eskint pi amoin tro. Lo komandér osi téi rouv-rouv pi tro son gél ek moin kom avan. Mé sa téi anpés pa li kontinié vol amoin minm. Amoin, moin téi véy kan navé inn pli féb koté d'moin. La moin téi fé pis ali lo san, kom lézot lavé fé ek moin. Kan komandér i oi sa, i di amoin : « oté béz-out-momon, kosa ou pou fé komsa ! Ou sar kontan si inn-ot téi fé sa ek ou. » Mi di ali moin napoin ti frér isi, épi prété-randi, sakinn son tour. Parfoi li téi obliz amoin grat inn tipé pou sak moin la fé la malis. Parfoi i lés amoin, sa i fék sa lé pli féb, moin téi donn ali paké.

Ziskatank moin la giny mon di-sét-an, moin la ŝié ek bitasion, moin la atand kan la koup la rouvér, moin la parti rod travay lizine : téi prann moun pou travay dann moulin.

Lizine

Lindi matin, moin lariv dovan grapin. Moin la poz mon ki si in koin d'mir. Moin la véy bann boug-la : la fason téi marŝ té kom do moun té kraz-kraz pa d'zéf telmank zot lété vantar.

Kan la kloŝ sét-ér la soné, tout bann travayér la rant lizine. Amoin ek dé-troi boug, nou la aspér oir in blan i vien oir anou. Inpé d'tan apré, missié Lanklim (in vié ti yab téi sort dan lé-o, lariv la par makrotaz son papa, épi akoz li té koulér blan) la pas koté d'nou, la di : « oté, kosa zot i fé la ? » Nou tout la lévé, la tir nout ŝapo. Na inn dan la bann la di : « bonzour misié Lanklim, nou la ni oir aou pou giny dé-troi zourné d'travay siouplé. »

Lanklim la gét anou in kou, la di : « nana travay, mé gét azot-la ! Moin la bezoin troi-kat, mé zot lé o moin inn dizinn ! La pa moiyen pran tout. Epi moin la bézoin boug kosto, pa sak la boir lé-kabri. Sak la zanm lé paréy pié mai sek la, zot i pé dégazé ! »

Amoin, la pa ogard mon pié, la ogard mon tét : daoir mon rosor-briké téi plé ali parské mon pat té pa pli gro bann li la anvoyé. La di amoin : « aou, alé oir Zagat dann bagas. »

Moin la mét mon min si mon tét. Dann mon kér mi di : gran mersi bondié telman moin té kontan. Mi mazine : lo vié i pé di amoin sak li vé astér, mi mont pa koup kann, minm si lo pri mil kilo larmonté, mi sava pa.

Mi arét la minm, la lé trankil, la pay kann i koup pa moin, napoin divé kann pou grat-grat mon do. Travay i kas pa tro mon zo épi onz-ér mi sa giny manzé ŝo pou anpli mon vant, tandik bitasion lé blizé aminn inn ti gazon manzé fré, épi kan moin téi ariv lo soir apré travay, troi-kar d'tan moin téi oi marmit té prop.

Epi lizine, la péy na inpé plis : mi sar travay la nuit épi lo dimans mi bek-bek in klé pou giny in moné. Tangaz i pé pété, ariv sak pou arivé, mé moin lavé lidé arét la minm pou toultan. Moin téi mazine : ma fé sak mi pé pouk mi tonb bien ek komandér Zagat. Minm si dé-troi kouyon i ravaz amoin i fé arien. Mé ma fé oir azot. Kan ma giny larzan, ma donn momon in zél papang é sak i arét ma sér ali. Kan nora in bonpé, ma aŝté amoin in kilot-korné-safran kom garson Zouzoun, dé triko d'po épi in zoli kabay-karo ; in bokal briyantine osi pou mét dan mon tét, komsa mon ŝévé i kot kan mi sar in kou bal. Lo trant-é-in désanm i fo mi fé do fé. Koz pi kan mi tap ek ti sér Zouzoun, la moin té sir mon ri té dan lo vane.

Dé-troi promié zour travay-lizine, moin té pa dan mon zasiét. Bann boug i travay-la dépi lontan, téi fé ŝié azot oir in koupér d'kann travay koté d'zot. Inpé i di : « oté mounoir, kann ou la planté, ou la graté-la, kisa ou kroi va alé koup ali ? » Mi di : « kas pa la tét, si la pa moin sar inn-ot, la pa do moun i mank. » I ardi amoin : « bé koué, ou té kapab planté mé ou vé pi koupé. »

Sa i fék dann promié tan, moin té inpé dékourazé ; mé moin téi anfou : minm si zot téi koz an sibémol ek moin. Dann mon kér mi di : yal azot, na in lér zot va arété.

Komandér bagas i di amoin : « ou koné, isi maŝine i marŝ pa tousél. I fo mét lamangom, i fo grésé. » Mi di « oué ». I di amoin : « oué, oué, mé moin lé sék minm ! » Mi fé komsi mi konpran pa, mé mi koné bien kosa li vé dir amoin. Dan mon kér mi di : « toué lé a sék, toué naka krévé vié makro. » Inn tipé d'tan apré li arvien, i di amoin : « bé, bé la koué ! » Amoin mi fé zoréy koŝon dann marmit poi. I fou amoin inn ti tap si mon zépol, mi lév la tét, mi di : koué ou vé komandér Zagat ? Li fé in léspés

grimas dovan moin. Moin téi koné minm pi kosa i fo di ali. Li di amoin : « aou Tanbi, vien ek moin, na inn ti klé pou ou. » Kan lé zot i oi pa nou, li koz ti dousman : « ou napoin vinn-sin fran ? » Mi di : moin nana. I di amoin : « kosa ou atand pou péy indomi-kar lo rom. » Mi di oué, mé mi boir pa, épi si misié Lanklim i trouv amoin, li lé kapab fout amoin déor. I di : « mi di aou alé, mét out pié si out tét. Si inn i domand aou in zafér, di ou travay ek komandér Zagat. Mi koné out momon, out gro-pér, out gro-mér. Tout lé né dovan moin. Pou kosa ou la pér ? Alé dégaz aou ! Kan ou va artourné ek lo koutsek, sér ali bien dan out kabay épi bour ali dann koin mon port-gouni. » (Port-gouni la, lété in vié ti four téi marŝ pi, é li la rouv in gouni, li la pandiyé pou fé in port, komsa son bann ŝef téi oi pa li.)

Moin la pa di ali oui, moin la pa di ali non, moin la parti rod son koutsék. Moin téi mazine : ali komandér Zagat, li anmerd pa moin tro, apark son rom. Pou fé ŝié lé zot kouyon, ma mét amoin bien ek li.

Moin la pri in kar olié in domi-kar. Dek mi ariv mi oi li atand amoin. Li dmand amoin : « alor Tanbi, ou la ginyé ? Mon bouŝ i fé d'lo. » Mi di : la ginyé minm-minm, moin la pran in kar olié in domi. La li té kontan, i di amoin : « ou in bon marmay, ou garson out papa, zanfan mon dalon. Ma gét-gét aou, ma amont aou travay dann mon moulin. » Li boir in kou épi li kraŝ atér : raaktou ! Astér alé nétoiy inpé tiyo. Epi pas-pas inpé ŝifon si lo robiné. Arét pa la ! »

Kan mi ariv, mi pran mon tan, mi asiz inpé, mi véy si napoin persone i vien, mi vir, mi tourn. Kan moin lé fatigé arét tousél mi sava fé in rond dann bagas ek lézot. Dék mi ariv banna i di : « i san in lodér la pay kann la ! » Mi di azot : grat zot ki, bouŝ inpé zot gél ! Dan mon kér mi di : ma répond azot astér, mi anfou, moin nana « ton-Zagat » kom bra-for. Moin téi oi zot fay-fay pou fane mon ri dann sab.

Dann tout périod la koup, moin téi travay inn sominn la nuit, lot sominn lo zour. Tout lo dimanŝ moin té volontér pou nétoiy bak-siro, pou kas la krout la sann té

dépozé dann fon lo four-bagas. Komsa moin téi giny inn ti zourné név-ér an plis.

Par dégré moin té vréman fatigé, mé mi kalkil osi kan la koup sar fini, moulin i marŝ arpi ; bien sir misié Lanklim va dir amoin : napi travay. Koué ma fé ! I fo mi arpran mon gongon d'soufrans pou armont bitasion. Dan mon kér mi di : in, in ! Sar ak pou la bouŝ ankor sa ! Mé mi kalkil in kou : Ton-Zagat lé la pou éd amoin. Sakfoi mi donn ali son koutsek, li di li va amont amoin travay ; sé fek mi kroi bien moin nana in gro zatou dan mon min. Moin sar pa bét pou larg ali. Mi anfou pa mal, ma péy-péy dé-troi kou d'rom pou li. Somanké ek inpé la ŝans, gramoun-la i lés arpa moin tonbé.

Andirék bondié la antann amoin, la béni mon kozman ! Lo trant désanm la koup kann i fini. Lo trant-é-in o soir, moulin i férm son port pou troi sominn. Tout do moun i sar pran zot konzé, amoin osi dann ta. Mi kit moulin-la, moin lé trakasé domand pi koman. Mi di : la lé fouti, i fo mi arsa graté. Moin la ont. Epi mi di : blan-la i sar mord amoin akoz moin la pa koup son kann. Mi mazine pi Ton-Zagat moin.

Mé li okontrér, lo promié d'lan, mi trouv ali la kaz, pou souét momon ek papa bonn-éréz-ané. Mi fé pa in kont ek li, mé li touzour gayar, i vien koté d'moin, i di : « kosa sa Tanbi ! Aou marmay gayar toultan, zordi zourdlan kosa ou lé anta-anta komsa-la ! Provik ou lé pa malad. » Mi di : non Ton-Zagat, moin lé bien. I di amoin : « amiz aou bien dé zour d'fét la ! Lo troi moin nana travay pou ou, i fo pa mi oi ou asiz anta kom poul la giny la pipi ! » Mi di ali : kas pa la tét !. Lindi sét-ér moin sar la pou komans travay.

Lér-la lo traka la fané, mon lidé la ŝanzé, toudinkou la pér pou armont travay bitasion lavé pi. Okontrér, moin la di momon : « prépar inpé do lo ŝo pou moin prann in bin épi tir mon linz név dann larmoir, mi sar fé in karé la més. » La moin lé parti an granstér, kontan. Anba, la fét i donn di gaz. Moin la kour-kour inpé dériér bann zanfan do moun. Lapré-midi moin la tonb ek dé-troi kamarad, garson Zouzoun dann ta, trann fé son dantél. Dan mon

kér mi di : si toué lé bon, moin osi moin na mon gou d'sel é mi komans solman !

Lo soir kan moin la rant la kaz moin té bien kontan. Apré tousa, moin la komans par ropoz inpé mon kor krazé, pouk lo troi zanvié moin lé an-form pou arkomans travay.

Lariv lo zour nou larmét sa, troi sominn travay ek Ton-Zagat. Nou té trankil. Lavé poin d'ŝien blan pou anmerd anou. Episa in zour, misié Lanklim la tir amoin dan lékip Zagat pou mét amoin travay ek in mason téi apel Gigis. La, moin té manév mason. Té opoil travay atitré. Solman té paréy, téi falé mi grés mon mason souvan. An plis Ton-Zagat téi gét-gét amoin, téi fo pa moin téi oubli ali non pli.

Mé moin téi anfou pa mal. Mi di : la moin lé plis bann boug lé blizé lév gran-matin pou alé ral zot taŝ. Nout dé Ton-Gigis nou travay trankil, nou tir-tir inpé o flan, sé fék nou lé bien. Kan la koup va rouvér, ma artourn dan mon moulin ek Ton-Zagat. La pa moin-la boug i sar fé lo kouyon pou alé arbéz amoin dann kann.

La roul komsa ziskatank in bo zour moin la giny mon papié pou alé pas konséy Sindni. Epi moin té bon pou manz béf gouvernman. Kom mi antann tout do moun i di La Frans lé gayar, mi di : somanké si bondié na pitié, moin osi ma alé gét ali in kou. Epi minm moin téi vé resté, moin noré bat mon ki troi-kat kou atér, moin noré pa resté, parské pou gét Kap-Bernar téi fo ou té in bon foutbalér ou in garson in gro blan. Kom moin té garson in malbar maléré, té pa moin téi ŝoizi.

Dézièm morso

La Frans

Servis militér

La osi, kan moin la rant an Frans, moin téi kroi moin o paradi. Mi di : na lontan mi rév sa, somanké ma aminn la bel vi, ma giny akos koté bann zoli fiy zoréy. Mi koné inpé lir, ékrir, moin la aprann koz fransé mé la fini oblié. Ma aŝté dé-troi roman, ma lir-lir ali inpé pandan troi-kat moi. Kan ma giny permision ma alé in kou bal. Kom mi koné La Rénion militér lé émé, isi osi mi kroi lé paréy. Ma grinn do fé, sirtou moin lé inn tipé bronzé. Eksa kan nana in fémél pa tro vilin dan mon bra, mon lang mi mét pa dan mon poŝ. Kom moin na labitid dépi avan, kom moin lé dann péi blan, ma tié mon vint-an. Ma fé oir bann fiy blan mon gou d'sel amoin kaf-fantézi.

Mé tousa la tronp amoin.

Pou komansé, dek nou lariv Marséy, la fé dsand anou atér an ran kom béf malgaŝ i débark o Por. Dé vié zofisié téi amont anou ŝomin komsi nou té do moun zésklav ou ŝovaz. Nou la minm pa giny lo tan pou pran in paké sigarét. Lavé in kamarad dan nout bann, lavé anvi d'fimé, mé nou navé poin zalimét. Alors li la dmand inn tipé d'fé ek in zofisié. Boug-la té pou bien fimé, la di ali : « Mais ça va pas non, et puis quoi encore ? » Inn instan apré, li la zét son mégo dovan lo marmay, la di ali : « Tiens, ramasse ! » La, tout sak téi fime la prann do fé ek li, épi nou la kontinié marŝé. Nou la giny lo tan fimé apépré la moitié nout sigarét, zofisié-la la di : « Ecrasez tous ces mégots ! » Nou té pa kontan, mé nou la fé. Epi la anbark anou dan in kamion kom do moun la zol.

La aminn anou dan in kazérn. Dek nou larivé la fout anou dan in gran ŝanm. Nou la minm pa giny lo tan ropoz inpé, la obliz anou brosé, balié épi siré pou pa pérd lo tan zofisié-la. La fé dsand anou tout suit pou prann nout kouvertir, nout dra ek nout zorié. Kan nou la rant dan la ŝanm nou té fatigé kom in béf la aral ŝarét tout la zourné.

Inn ti kaporal i ariv, i bit si nou tout pou asiz. Nou té fout fatigé, boug-la i di anou : « allez, allez, ne restez pas collés, il faut faire vos lits, vous n'êtes pas là pour vous asseoir ! »

Dan la bann navé inn ti kamarad té pli fronté, li di : « nou lé fatigé kaporal. » Poukoué li la rouv son bek ! Lo kaporal la obliz anou fé nout li, épi la di ladzidan nou sé inn bann tir-o-flan. Ladzidan la fé dsand anou épi la fé anou in ta d'romontrans. La minm di : « Ne croyez pas que vous êtes en pays sous-développé. Ici il n'y a pas de canne à sucre et d'arbres pour dormir dessous comme des cochons. Si vous n'écoutez pas ce que le caporal vous dit, vous aurez mon quarante-deux dans le cul ! » La mi kalkil in kou, mi di : i komans komsa, koman sar i lé pli tar.

E té vré. Dépi lo landmin ziska troiziém moi, lo kaporal, ladzidan, an plis in sérzan la pa arét fé ŝié anou tou lé zour : manév tou lé kinzour, korvé ek la gard toultan, sirtou livér téi kounis anou, troi boug-la té pli an ŝalér pou fé soufér anou.

Obout katriém moi, nou la giny pérmision. Moin la parti bal samdi soir : tout fémél mi invit pou dansé i di non. Mi di : bé sa la pa la ŝias sa ! Koman i fo fé pou akos koté fiy zoréy. Moin larkomans may-mayé inpé dann bar : ou parl, la béz mon ti poinié larzan moin lavé, mé moin té touzour paréy, fiy zoréy-là té pas loin d'mon gél. Moin té koné pa ankor koulér kaf lé zis bon pou fé servis militér, la pa bon pou game fiy zoréy. Dé-troi foi moin la éséy fé inn ti fionk, téi répond minm pa, téi anvoy amoin ŝié. Si la fin moin la konpri, mi di : la lé o ki. Kan moin sar an sivil, ma travay, ma giny larzan, ma éséy trap mon tan perdi.

Komsa, banna la tié mon vint-an tris, maléré an minm tan. La mi mazine toultan mon famiy é mi argrét moin la kit La Rénion. Mi vé bien artourné, mé mi kalkil osi : artourn laba o ki kom mi lé, dek mi ariv, si blan-la i di amoin la pi travay, moin sar ankor bézé pou aral mon piôŝ dann fourmi rouz ousobien i fo mi sa rod travay kom manév mason Sindni, é si napoin manév mason, blizé fé manév-ninportkoué.

Lér-la lo tan téi pas minm. Moin téi sar pi bal akoz moin té o ki. Epi moin té in zansien solda : moin lavé preské ui moi d'sérvis.

In zour lofisié-konséy i di tout nout seksion vien dan son biro. Nou la parti, la arkont anou in ta d'la blag si nout lavnir. Moin la bien ékouté ; in moman doné, la di si nou vé alé fé in staz dann in sant F.P.A., li va donn anou papié pou ranpli, li va fé tou lo nésésér pou nou aprann in métié.

Moin la tant lo tou pou lo tou : la fé kom téi fo. Troi sominn apré ladzidan la aminn anou oir lofisié. Larpas ankor inn domi zourné pou ékrir si in ta d'papié. Moin la pa konpri gran ŝoz. Rienk kan la komans parl lo staz pou aprann in métié é pou arét an Frans, sé lak moin la konpri lété lér pou moin kit mon gongon d'soufrans ek mon dé-troi pié kann.

Si la fin la di anou, nou va alé o sant F.P.A. la sominn proŝinn. Na inpé la parti fé mékanisien, dé-troi soudér, inpé mason. Amoin té dann seksion mason. Moin té pa tro kontan, moin la dmandé pou fé mékanisien, la di moin lé pa asé intélizan, moin lé zis bon pou fé mason. Epi mi di olié pa ditou, mi kontant kan minm.

Dann sant F.P.A.

Lo vandrédi midi, bann ladzidan la di dann rapor téi fo nou sa rod in blé pou travay komsa lindi i mank arpi anou arien.

Lindi sét-ér, in sérzan i aminn anou oir nout monitér épi li foulkan. Sink minit apré, monitér-la la rouv son biro épi latélié. La toiz anou in kou mé la minm pa di bonzour. Kan li lavé asé gét anou, la dmandé si té nou lo nouvel seksion i vien komans lo staz. Nou di oui. La brand in kou son tét ; li dmand si nana inpé dan nout tout i koné déza travay. Nou di non, nou koné pa.

La li la di anou rant, nou va kozé dan latélié. Nou rant, li fé nout konésans ; la dmand nout non, nout laz épi nout nasionalité, komsik li koné pa nou lé fransé si papié. La klas anou par niméro, moin téi kroi li té sa tir la lotri. Alé oir, té pou li plas anou ŝakinn dan in karé latélié pou nou travay dési. Moin sa la fé rapel amoin bann blan La Rénion kan i partaz la tér ek maléré pou plant mai ek zariko.

Dek li té fini di anou dan lord ŝakinn son niméro, la pran lékér, kréyon épi kordo-blé, la tras ŝakinn son karé, san dépas in santimét dann karé lot. Lo pli zoli té avann trasé, la done dé marmay ŝakinn in balié, in larozoir d'lo pou arozé avann balié. Dé zot marmay téi marŝ deriér ek kordo-blé ek in kréyon. Amoin in gro lékér an boi, mi fou ali si mon zépol. Alala, boug-la la pa mét lo gan pou mord amoin. Li di amoin : « Une équerre c'est pas une pioche

pour mettre sur l'épaule. » Mi di oui msié. Tout banna i rir ; mé zot téi atand pa sak téi sa ariv azot. Boug-la la vi azot pou balié. La fason zot téi tienbo lo manŝ-balié téi plé pa lo monitér. Boug-la la pri balié dan zot min pou amont azot koman téi fo tienbo lo manŝ épi koman téi fo fé pou bien balié. Lot ek larozoir té paréy : kom li té aroz té pa bon pou lo monitér. I di ali « Un stagiaire ne tient pas un arrosoir comme un peigneur de cochons. » Pou tout moun té paréy : navé touzour in zafér téi plé pa li. Rienk kan nou té antand ali rouv son gél nou téi di vivman a soir i ariv.

Lo midi la di anou vien inn domi-ér pli to : nana zouti pou partazé. Kan té fini la done ŝakinn in bourét épi in pél : lavé in gro ta la tér pou tamizé épi pou ŝaroyé akout bourét pou aminn dan latelié. La osi boug-la té pa dakor ek nou. Nout fason ténir lo manŝ la pél té pa kom li téi vé épi bann roulér bourét osi té pa dan son gou. Li pran, li fé oir anou : ou parl, kom li téi fé, nou téi fé paréy, mé téi falé li trouv kekŝoz pou fé ŝié anou tout la zourné. Sé fek lo promié zour la pa tro-tro bien komansé.

Lo déziém zour, la aminn anou sal-dé-kour pou aprann fé désin épi pou aprann téknolozi. La i falé nou té an kolone par dé, sinon nou fé angél anou lo matin avann komansé. Té vréman paréy lékol matérnel.

Dek nou rant dan la sal-dé-kour, tout moun i rod ŝakinn in plas pou asiz. Amoin mi mét amoin zis akoté inn ti poil-ŝofaz. Boug-la i di pou la pinn moin sar korvé pou alé rod ŝarbon épi pou alim do fé. Moin té pa kontan, mé moin la fé : mi di komsa li va fout amoin la pé dan la zourné.

Avann komans lo kour, in gro zozo la ni oir anou. La di adié nout tout. I dmand si « ça va », si nou lé kontan. Nou di oui minm. La li souét anou « bonne chance et bon courage » épi li di li lé nout ladzoin téknik : li lé la pou rosovoir anou dann son biro. Si nou nana zannui ek nout monitér dan nout travay, vien oir ali : li lé la pou éd anou é pou done anou bon konséy épi in ta d'ŝarabia, patati é patata. Apré nout staz, si nou lé rosi é si nou vé arét an Frans, li va éd anou, li va rod travay pou sak i vé. Mi

ékout ali, dann mon kér mi di : dann si moi, si moin lé bon, ma vni gét in kou koman i lé out biro.

La, lo staz la kontinié dousman-dousman. Monitér té touzour an grinn. Lo troi promié moi té dir, té dékourazan. Nou navé poin léspoir. Amoin, toultan moin téi di mi oi moin még pou légzamin ; épi mi di osi mi anfou : moin lé larmé, mi arét pa. Apré lo si moi ma oir : si lé bon, tan mié, si la pa bon i fé arien. Dé tout fason, komsa kan ma artourn La Rénion, si mi giny in plas kom manév-mason ma giny done in kou d'min mon mason.

Kan lo troi moi té fini, nou téi komans débrouy anou inpé. Nou téi koné tap triél, manié nout fil-a-plon, mét nout piér-nivo. Nout bourét, nout pél, nout balié, téi fé pi giny anou mové kozman. Mé kan pou fé désin, boug-la téi gél ankor pli for. Lavé in foi, mon désin té sal. Li dmand si mi kroi li va done amoin inn bone not pou legzamin. Moin mi répond oui minm. Boug-la la bandé an 36. I di : « Mais non, je ne donne pas un C.A.P. à n'importe qui, et puis le C.A.P. ne sert pas pour manger de la canne à sucre ou pour grimper après les cocotiers ». La, tout kamarad téi gét amoin an kouyon akoz moin la di oui. Zot i di : la té pa mié si moin téi bés mon tét. Moin osi mi di la proŝinn foi ma férm mon gél.

Sé fek boug-la téi pran son pié. Tou lé matin, li téi gél pou désin. Dann latelié li téi done anou lo plan pou travay dési. Persone i konpran pa koman i fo fér. La téi mét nout poi o fé. Kan la fine bien moukat anou, li pran son plan, li sif anou kom lo ŝien épi li komans. Li esplik anou, minm sa nou konpran pa bien. Li lé blizé tras kom i fo atér pou nou konprann. Somanké nout tét té dir, mé monitér-la, li té pa marmay non pli. Sak i apel la pasians la, li té koné pa sa ditou.

Lo troi dérnié moi, lé matin apré désin téi fé fér anou in nouvo légzérsis ek in nouvo plan. La té nout martir : désin té défisil, lo plan té dir pou konprann. Rienk laprémidi nou té bien akoz nou téi travay déor.

Nou la andui in batiman navé néf sal-dé-kour épi apré nou la fé in gran réféktoir pou la kazérn. La nou té kontan

la ! Nou di : lé pa vré ; nou lé préské in mason. Nou té fier d'nou. Monitér i fé mét anou par lékip dé persone pou nou travay. Kan li la fine di anou sak nou téi doi fé, li té foulkan. Tanzantan li té vien oir anou, mé sinon nou té trankil tout laprémidi.

Lavé in foi, moin té dési in ŝafodaz. Li di amoin : « Christian, c'est bien ! Comme ça, quand tu rentreras chez toi, tu vas pouvoir commander les gens. » Mi di ali : « Ne vous cassez pas la tête, chez moi il y a beaucoup de bons maçons. »

— Oui bien sûr, mais ils n'ont pas beaucoup de travail et puis pour construire une paillotte on n'a pas besoin d'être maçon.

— Vous vous trompez, Msieur le moniteur. A la Réunion, on construit la S.I.D.R. des routes. Il y a beaucoup de travail et de bons maçons (la mi kalkil moin la bouŝ ali).

— C'est bien, travaille et fais attention à l'échafaudage.

Té komsa ziska légzamin. Apark désin ek lo plan moin téi oi moin déza kom in mason gro doi. Epi légzamin téi aproŝ. Monitér i fé anou la moral. Dan mon kér mi di : atoué légzamin, si moin la trap atoué ek tou lo kozman an grinn moin la fine ginyé-la, mi larg pi atoué.

Lo zour larivé. La komans lindi sét-ér é domi ziska név-ér avek désin. Kan nou la sort dan la sal, tout té blinm ek la pér. Amoin mi di : mi kont pa dési, mi kontinié arienk pou oir, mé vréman moin navé poin lespoir. Zédi soir, tout té fini. Vandrédi nout tout la parti nétoiyé, balié é mét lord dan latelié. Apépré név-ér é domi, tout té fini. Monitér i di arienk a diz-ér li va di anou rézilta désin é légzamin sar arienk a soir katr-ér. Kan li la di anou sa, andirék li la koup nout pat. Nou la arét la minm ziska diz-ér é domi kom in bann stati.

Lontan apré monitér i ariv avek in vié sourir. Li di nout tout lé bon, nou nana la moiyéne. Li lé kontan, li di anou mersi. Mi dmand ali : Msieur moniteur, vous croyez qu'on est reçu ? Li di amoin li koné pa ankor, mé dapré li, lé sir. La moin té kontan.

Lo soir siz-ér, ladzidan i di dann rapor nout tout lé rosi é nou lé konvoké dan latélié pou boir lo kou ek monitér. Boug-la, telman li té kontan, son larm téi koul. Dan mon kér mi di : plér atoué, moin lé bien kontan ; nora inn an moin pou ou fé ŝié domin.

Dousman-dousman, la kiy téi ariv. Moin téi travay si ŝantié pou larmé. Mi di mi tonb bien, komsa mi perd arpa tro la min. Epi mi mazine : la mi sa arét an Frans, dann travay mi vé pa giny la ont ek bann zoréy. Mé la moin téi rév inpé.

La kiy la arivé, moin té o ki : mon famiy la pa anvoy manda pou moin. Sirman zot navé poin ou sinon zot téi kroi moin té riŝ akoz sa minm moin téi arét an Frans pou fé mon gro zom-dafér.

La véy la kiy, lofisié-konséy la done anou troi san fran, in kes zouti, in blé d'travay ek in kostime dra té arsanm kouvert la kazern, épi osi in plan pou alé Paris oir la Bumidom. Dann tou sa, sek la kontant amoin, té lo troi san fran. Moin té antrinn kas mon tét akoz moin té o ki : ek tou sa larzan-la, moin té sové.

Nou té a douz Rénioné. Tout la mét di fran pou aroz inpé la kiy. Apré sa nou la pri lo trin pou alé Paris.

Lo Bumidom

Mi rapel bien la gar Montparnasse. Té lo moi d'mars : ek nout ti kostime zéfal i sort la Rénion, nou dsand lo trin ek in gran sourir. Nou oi tout do moun i sava ŝakinn dan in diréksion. Téi fé inpé fré. Toudinkou in lidé i pas dan mon tét, mi di : bé, ou sa i lé ankor la Bumidom. Moin la pankor fine aŝév mon fraz, mi oi tou lé onz kouyon i arét la minm, an plon.

La komans dékouraz amoin : i fé fré, mon malét ek mon kés zouti i komans nir lour afors porté é lo pli gran bézman té mi koné pa ou sa i fo alé. Mon onz kamarad té dan lo minm gouni lo pis ké moin. Mi di in kamarad : lé sinp, nou va dmand lo moun ou sa i lé la Bumidom. Nou kit nout bagaz ek lézot épi nou komans :

— Bonzour msié-dame, vous pouvez pas me dire où se trouve la Bumidom siouplé.

— Quoi ?

— La Bumidom siouplé.

— Non, jeune homme.

Inn la di amoin : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Mi di : la Bumidom, landroi i akéy bann militér i arét an Frans. Li di : « Ecoute, je ne vois pas du tout, va demander à quelqu'un d'autre. » Inpé téi répond minm pa. Moin tou sél moin la dmand o moin kinz moun. Lot kamarad paréy.

La, lo vant téi komans krié. Nou la rant dan in kafé pou boir in kou pou soulaz inpé lo kér ek léstoma. Moin

pou boir mon vér la biér, mi kalkil : midi la pa loin, mon vant i kri, moin lé bézé dann ŝomin ankor.

Epi mi oi in bonpé do moun i fé la ké pou giny taksi. Lo moun i rant dann taksi ek sak, valiz, tou sa. Mi touŝ mon kamarad, mi di ali : alon dmand ankor in kou. Nou la parti oir lo ŝofér. I di La Bumidom li koné pa, mé si nou koné ladrés, li aminn anou. Moin la di ali : mi koné pa ladrés, mé la done anou in papié. Boug-la i di amoin : bé, fé oir lo papié. Moin la sot ŝomin pou alé rod mon valiz. Si trotoir, dovan tout moun, moin la rouv mon valiz, moin la trap lo papié, moin la done boug-la. Li ogard in kou : « La rue de Crillon, montez, je vous emmène. » Rienk lér-la nou la konpri nou té douz kouyon.

La, té o moin midi édmi, mi kalkil dek va ariv laba nou va manzé. Ou parl. Nou ariv laba, nou oi lé plin d'moun, in yab dovan inn tab ek in polisié kaf. Mi pas dovan, mi di ali nou sort larmé. Nou la giny la kiy, lofisié-konséy la anvoy anou isi. Mi kalkil li lé in zoréy, mi bégéy pou koz fransé ek li. Li dmand amoin mon papié épi li koz kréol ek moin, i dmand si nout tout i sort larmé. Li pran nout papié, li ardone anou inn ot gran papié zone pou ranpli. Navé in ta d'zafér nou téi koné pa.

Kan nou té fine ranpli, li la ramas lo papié épi li la done anou ŝakinn in niméro. I di anou : lo Diréktér la parti manzé, atand ali dan la sal d'atant, talér li va koz ek nou.

Mi di ali : bé, anou osi dépi so matin nou la pankor manzé, épi mi esplik ali koman nou té anmerdé pou nir la Bumidom. Oté, boug-la téi anfou pa mal, i di amoin zot i pé alé manzé, zot nana lo tan. Mi dmand ali ou sa i lé lo réféktoir. Boug-la i di amoin : ou lé fou ? Napoin réféktoir isi, la pa kom la kazérn. Mi di : bé ou sa i manz alor ? I di : alé restoran, sinon ou sava dan in kafé, ou pran in sandwich. Moin mi di : mi vé pa sandwich, nou sava restoran, nou la tro fin.

Boug-la i esplik anou bien ou sa i fo alé. Nou sava, nana inn ot kréol i suiv anou. Nou koz inpé, li di anou nana in moi édmi li la kit La Rénion. La Bumidom la pankor trouv travay pou li. Li dor dan lotel Primavéra, in

soi-dizan lotel : zot lé a sis dann inn ŝanm. Zot i giny soisant fran tou lé kinzour, manzé la pa bon épi i done pain bonpé. Li di pétét nou sar paréy. Mi di ali non, ou lé fou, nou sort larmé, nout lofisié-konséy la di nou sar o bon soin de la Bumidom.

Nou ariv restoran. Nou manz in bon kou. Dek nou la fini lo patron restoran i dmand anou si nou vé kafé. Nou di oui minm. Kafé larivé ek ladision. Téi fé 9 F 50 ŝakinn, servis non konpri 12 %. Mi di : « Pardon msié, on vient de la part de la Bumidom. » Li di : « Est-ce que vous avez un ticket ? » Nou di non, nou koné pa, nou vienn arivé, épi sé laba ké la di anou alé manz restoran. Pou fini boug-la i di péy épi li va done anou la faktir.

La moin té pa tro kontan, moin la pri la faktir kan minm pouk la Bumidom i ranbours anou. Dek nou ariv la Bumidom, mi di lo Rénioné la di anou alé manz restoran kosa lariv anou épi mi done ali lo papié. Boug-la la di lé normal nou la péyé pou manzé, épi la Bumidom i ranbours pa nou. Moin té an ŝalér ek li, mi di : ou koné pa nou sort larmé nou lé o ki. I di li lé pou rien, talér nou minm nou na ka di sa ek lo diréktér.

La, dépi dé-zér ziska sink-ér, nou atand dan la sal. Mi komans ét fatigé, mi ronf-ronf inpé. Mon kamarad i di amoin : arét aou trankil, atand, somanké nou sa giny in plas travay isi Paris. Nou sar éré kom in roi. Mi ékout ali bien, mi di : oué, ou na rézon. Nou sort larmé, nou lé sir pas avan tout moun, épi nou sort travay pandan séz moi pou gouvernman : astér nou lé bien vi.

In moman doné la apél anou dann biro lo Diréktér. Lo zanploiyé-ŝef (li apel Bélin) i fé rant nout douz ansanm dann biro. Li apel lo gro zozo pou li oir inpé nout gél. Lo gro zozo i di : « Bien, vous sortez de l'armée ? Vous avez suivi un stage dans un centre de F.P.A. » Mi répond ali : oui, nou nana minm nout C.A.P. provizoir. Boug-la la ogard amoin inpé an travér épi la di anou : « C'est bien, mais pour aujourd'hui il est trop tard. »

La li esplik anou li nana in bonpé d'fiŝ pou ranpli, pou fé nout dosié. Pou fini, li di : « Allez, revenez demain à huit heures. » Moin la pansé : tout la nuit moin la voyazé,

moin sar bien kontan ropoz inpé. La, lété o moin siz-ér édmi.

Belin i di anou : bon, alé, li atand anou domin. Vien bonér, komsa nou va pas an promié. Nou di oui minm, mé nout douz la anvi dmand ali in zafér, solman sa, persone i vé pa kozé. Moin téi giny pi tienbo mon lang, moin la larg ali : bé msié, ou sek nou doi alé siouplé ? I di bin chez vous pardi ! Lot kamarad i di : nou koné pa ou sa i fo alé. La, Bélin i fé létoné :

— Comment, vous n'avez pas de famille à Paris ?

Mi répond ali : non, nou koné persone isi. Gran matin nou té anmerdé osi pou trouv la Bumidom, nou té oblizé prann in taksi. Bélin i di :

— Vous n'avez pas besoin de prendre le taksi, il y a le métro, ça ne coûte pas cher.

Ladsi mi di ali lo pri la kout anou, épi mi anprofit pou moin done ali mon papié restoran. Boug-la i di anou li la pa bézoin papié-la. La Bumidom, sa in birodakéy i tien pa kont sak nou manz. Débrouy anou pou nout manzé. Nou pé alé manzé ninportou, li ranbours pa nou li. La moin la rét ankor kom in kouyon, la gél ouvér.

Bélin la done anou in papié pou alé dan in léspés foiyé a Créteil. Nou dmand ali koman nou va fé pou alé, nou koné pa arien dann Paris. Boug-la i grat son tét, i di : « Il faut y aller en métro. » Nou di nou koné pa métro, nou la zamé rant dodan. Boug-la la giny trouv in kréol téi arét laba pou aminn anou.

Nou ariv Créteil, té o moin sét-ér édmi. Nou tonb si inn fanm lé pou lav la vésél. Mi di bonzour madame, nou vien de la par de la Bumidom. I di anou attendez. Inpé d'tan apré, in boug larivé. Nou done ali lo papié, i di anou :

— C'est à cette heure-ci que vous arrivez ?

Nou di oui, la Bumidom i vienn anvoy anou.

Li aminn anou dan la ŝanm, nou dépoz nout bagaz. Li fé ardsand anou ankor pou trap kouvertir, dra ek zorié. Navé pi manzé, zot té fine lav la vésél. Nou lavé fin, mé té blizé dor san manzé.

Lo landmin lavé pa bézoin di amoin dé foi pou dsand rod kafé. Dek té fini, nou la fout dé troi kou d'piny dan la tét, épi nou la parti rod lotobis. Rézman navé in kréol té la pou esplik anou koman i fo pran transpor pou alé la Bumidom, sansa nou té bien bézé pou trouv ŝomin.

Nou lariv la Bumidom tro bonér. Pandan inn-ér d'tan nou la arét dovan la port kom do moun modi lé antrinn fé pénitans.

Kan la konvok anou dann biro, la rakont anou patati é patata, napoin travay tout suit, artourn dann foiyé, arvien solman dann ui zour.

Nou la artourn Créteil. Nou trouv moiyen ariv laba apré lér manzé. In ropa téi fil ankor sou nout né. Moin la dmand bann kréol lété avan nou, kosa i vé dir zistoir si ou ariv an rotar napoin manzé pou ou.

Na in boug la di amoin komsa :

— Lo diréktér foiyé-la, sa in boug an grinn ! I pran d'moun krévér d'fin. La Bumidom i péy ali pou nouri anou, mé li fé sak li vé. Si ou koz anfoutan, li lé kapab téléfone Bélin pou fé béz aou. Ou oi, i fo ou mét aou bien dan out tét ké isi lé pir ké larmé, foiyé-la lé inpé kom inn prizon. Kan a soir ou va alé manzé, ogard bien si la port, ou va oir in lékrito, dési lé marké : « avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure ».

Moin té pa tro kontan, mi di lé pa inn rézon pou li fé krév do moun la fin. Son lékrito, son foiyé, nou anfou. Déza la Bumidom i komans roul anou. Si li arfé krév anou, é bin sa va ŝié.

I di amoin : « Oté malbar, nerv pa ou komsa ! Ou la pankor vi arien. La ou ariv, ou sort larmé, ou na ankor zafér pou oir. » La li komans esplik anou bézman pou travay, koman son lansien patron ek son ŝef-ŝantié la fé lo ŝien ek li. In zour li la pi giny siporté, li la kit travay, li la parti oir la Bumidom. La Bumidom la pri ali pou in fénéan, la minm pa okipé pou rod inn ot plas travay pou li. La anvoy ali dann foiyé Créteil. Li giny solman soisant fran par sominn é i fok li ferm son gél sinonsa i anvoy ali karéman ŝié. Li lé kom nou minm, li napoin arien, li koné pa kosa i fo fé. Li lé blizé arét komsa.

Sé fék moin la konpri ké la Frans la tronp amoin, é nana in bonpé d'moun la pas avan moin, é apré sar paréy. Tousa akoz la Rénion nou lé pa kapab giny inn ti plas travay pou sony nout kor pou viv apépré normalman. Dan mon tan navé poin travay atitré pou grat kann. Pou di par égzanp ou kit larmé, ou artourn la Rénion pou grat kann, in zour pétét ou nora inn ti moné pou aŝté dé-troi féy tol ek dé bout boi pou fé inn ti kaz. La pa posib. Sé fék rienk kan mi pans tousa, mi di boug-la na inpé rézon : i vo mié tienbo ké kouri.

Nou la arét di zour dann modi foiyé-la. Dodan té vréman kom inn prizon. Obout ui zour, nou la parti oir Bélin. Lo promié zafér moin la di ali lété koman nou téi lé dann foiyé. Moin la di ali ké si zamé nous sa marŝé pou rod travay, é si nou ariv apré an rotar, nou giny pi manzé.

Bélin la di amoin boug-la lé bien zanti pou li akéy anou dann son foiyé. Selman li lé inpé sévér akoz avan navé dot kréol la fé in gran batay. Dépi sé tan la, lo boug i fé réspék son foiyé ; otréman nou lé bien.

Pandank Bélin téi koz, mon po téi pik, in gout lo san navé pi dan mon kor telmank moin té an kolér. Aprésa la done anou ŝakinn soisant fran. La fé in gran kour d'moral. La di dann foiyé, i fo pa nou sort, i fo nou ékout tout sak lo kouyon i di anou, épi li la gél apré moin akoz zistoir napi manzé kan nou ariv an rotar. La di lé normal lo diréktér foiyé i atand pa lé boug lé an rotar pou manzé. Déziémman, moin napoin lo droi sorti pou alé rod travay, vi ké li lé antrinn kas son tét pou rod travay pou nou.

Moin la ogard ali in kou : moin té telman an kolér ké si in mouŝ inosan téi poz si moin, moin téi manz ali. Moin la dmand ali kan minm : bé msié Bélin, kansa nou va komans travay. La di kas pa la tét, li lé antrinn okipé, dan dé troi zour li va téléfone lo diréktér pou di anou dsand.

Té vré : dé troi zour apré, lo diréktér i di anou dsand, la Bumidom i atand anou pou név-ér lo landmin. Gran matin nou la parti, nou lariv laba, Bélin i fé nir anou dann son biro. Li té dan in bon zour. Téi ri, i di anou li la téléfoné pou di anou li la trouv in patron pou nou. Li

esplik anou transpor pou alé, i péy nout transpor, li done anou inn ti plan pou pa pérd anou.

Amoin, kom konfians, i done amoin in gro lanvlop pou done lo patron, épi li di anou alé vitman, i atand anou.

La nou té bien kontan, nou la artourn foiyé, nou la aranz nout malét an vités. Nou la di lo diréktér : nou sava travay, dek nou la fini manzé, nou lév lank.

Fécamp

Nou la ariv Fécamp, té preské sink-ér. Nou la dmand lo ŝef-dé-gar si li pé amont anou landroi pou nou alé. Li la pran son tan pou répond anou, épi li la di si nou konpran pa, nou na ka prann in taxi. Nou la fini par trouvé kan minm.

Nou la vi inn grann mézon é in gayar mamzél. Nou kony si la port, mi rant dovan, mi di : bonjour mademoiselle, épi mi komans kozé ek mon lanvlop dan mon min. Mi esplik ali nou sort Paris, lo Bumidom la anvoy anou pou travay.

El i répond amoin : « Vous êtes nord-africain ? »

Moin té sar di ali : férm out gél, mé sé moin la férm la miénn.

La, lot kamarad la esplik ali nou vien d'larmé, nou sort Paris, lo Bumidom la anvoy anou pou travayé, mé nou lé fransé, nou vien d'la Rénion. La sékrétér la di anou atand, lo patron i ariv, va okip dé nou. Pou travay, i fo dabor ranpli papié, inskri nout non, ek in ta d'zafér. Moin mi lés pa perd arien, mi fou in kou d'roŝ, mi di : msié Bélin la di anou il y a beaucoup d'travail, on peut commencer demain matin si nou veut.

Fémél-la la gét amoin, la fé in léspés sourir épi la fé in kou son gél kom lo ki koŝon, la di amoin : « Oui, oui, en principe il y en a. » Moin té bon pou bat in zié épi moin la pa fé. Moin té inpé goŝ-goŝ dovan in gayar zanfan d'moun komsa.

Inpé d'tan apré lo boug larivé. La sékrétér la esplik ali kosa nou la ni fé. Li di : « Ouais, ouais, c'est des Arabes », épi i di anou : « Venez. » Nou sava, li asiz, mi done ali lanvlop la done amoin pou doné. Li lir inn tipé li di : « Vous voulez travailler ? »

Mi di oui. Li di : « Carte de sécurité sociale, carte d'identité. » Nou navé poin. Mi di nou napoin, si li vé livré militér. I di oui. Mi done ali la miénn, li pran mon non, sak mon papa, mon momon, mon sér, mon frér, épi i di : « Quelle nationalité ? » Bé mi di : fransé ! Boug-la té kroi pa tro, li té pa sir. Dovan mon gél épi mon bann kamarad, li la téléfone sépakisa ekspréséman pou dmandé si lé vré La Rénion lé fransé où bien lé zarab épi li la konpri. Dépi sé kou-la, moin lé dégouté d'moin akoz moin lé nasionalité fransé.

Lo boug la koz inpé ek nou. I dmand si nou nana in métié, ou sa nou arét, si nou lé marié, konbien zanfan nou nana. Boug-la té vréman in zéf mol : komsik li la pa vi si nout livré ké nou lé pa marié, nou napoin zanfan. Nou la répond ali non, épi nou la di ké nou sort larmé, la Bumidom la anvoy anou oir ali pou travay, la di anou nou sar lozé par lantrépriz.

Boug-la i ékout anou i fé komsik li konpran pa poukoué lantrépriz i doi loz anou. I di anou : « Bien, venez demain en tenue de travail, avec vos outils. » Li va aminn anou travay a sét-ér. Nou di oui, mersi, mé nou bouz pa, nou arét an plas. I ardi anou nou pé alé. Inn i di : bé alé ousa ? Sa la fé ŝié lo boug, li la di : « Où ça ? Pas chez moi en tout cas ! » Moin la répond ali : pardon msié, bien sir on va pa alé ché vou, mé nou vé konét ousa ou di anou alé. Nou vien de la Bumidom, la di lantrépriz va loz anou.

Boug-la la nervé : « Vous commencez à bien faire ! Qu'est-ce que vous voulez ? Le patron n'est pas là, demain il verra çà. Est-ce que vous comprenez le français ? » Mi di ali oui mi konpran le fransé mé sek mi konpran pa sé koman i fo nou démerd anou pou a soir. Li di ankor : « Ecoutez-moi ! Ici c'est une entreprise de bâtiment, c'est pas une maison de repos pour ramasser des mecs qui ne savent même pas distinguer la droite de la gauche. Foutez

le camp ! Et venez demain à sept heures pour travailler. »

Kan li la di sa, la tout moun té pi kontan. Nout tout la friz la mine. Boug-la i ogard anou, i di si nou koné pa ousa i fo alé pou a soir, li va done anou ladrés in lotel lé pa tro ŝér épi domin nou va aranz sa ek lo patron. Nou té pa dakor, nou di ali nou napoin tro larzan, nou pé pa péy lotel. Nou arét la minm tout la nuit, nou manz inn ti bout pin, mé nou sar pa lotél. Epi nou vienn arivé, nou koné pa ditou landroi, nou lé kapab perd ankor.

Mal-la la ni rouz kom la krét kok kan i vienn batay telmank li té an kolér. Li la pran téléfone li la téléfone sépakisa. I sort, i di anou : « Je vais faire des heures en plus pour vous faire plaisir ! »

Nou répond pa. Moin la rien konpri. Mi férm mon gél. Li pran inn fourgonét, i di anou : « Allez, montez ! »

Nou koné pa ditou ousa li aminn anou, mé napoin inn i oz dmandé. Koté d'moin navé in kamarad inpé komik-komik, mi koz ti dousman dann son zoréy. Mi di ali : bé la koué-la ! Li di amoin : koué rien ! Mi di : bé ousa nou sava komsa ? I di amoin : fé pa dézord, koz pa, pétét zafér i marŝ.

Inn ti linstan apré, nou ariv dovan in ta d'ti barak. Navé dé-troi zarab pou lav zot pié, inpé pou fé kui manzé. Té apépré sét-ér d'soir. In boug an konbinézon blé i atand anou dépi sink-ér. Té in magazinié. I di anou : « Il vous en a fallu du temps ! » Lot zozo i répond pa, i di anou dsand, nou lé arivé.

Nou té a sis kouyon. Lo magazinié i di : kat arét la, dann in barak, é dé dann inn ot akoté. Nou rant nout kat dan la barak, nou gét in kou, nou di lé ti, nou sar inpé séré mé nou péy arpa lotel.

Lo magazinié i ariv, i di anou instal anou, sali pa tro lo barak, épi li mont anou kouvertir, réŝo, boutéy lo gaz, kastrol. I di tou sa lé pou fé kui nout manzé dodan. Ali, li lé responsab bann matériel-la. La di anou : sirtou i fo bien nétoiy lo barak, épi bann kastrol i fo tou lé zour lé prop. Li di anou ankor la nou sar bien, nou lé pa tro loin d'la vil, nana in gran Prisunic pou fé nout komision, lé a sink-san mét. Li amont anou travay ŝantié, lé a dé-san mét

nout barak. Avann di anou rovoir, li di li va prézant anou lo ŝef-ŝantié domin sét-ér.

La nou té kontan, dmand pi koman. Tout suit nou sa oir bann zarab, nou la dmand azot ousa i lé lo Prisunic pou nou alé fé komision. Dek nou ariv laba, lo mérd i férm. Rézman akoté navé inn ti boutik. Nou la pran dé-troi komision : dé kilo d'ri, inpé pom-dé-tér, dé troi ti boit lo grin, in kilo d'sel. Mi gard in kou dann vitrine, kosa mi oi ? La viann koŝon fré, salé, boudin. Gro-gro grap sosis té pandiyé. Mon bouŝ téi fé d'lo. Moin la maziné : zordi mi giny pa gout atoué, mé dek moin nora inn ti moné, ma nir dégot atoué !

Mé navé inn ti bézman téi atand anou ankor : romark, lé normal avek bann boug kom moin lé paréy ŝoval nana arienk la mérd dan la tét. Oila kosa k'la s'pasé : lo sis kouyon, sakinn la fé sonn tipé komision. Kan nou la artourn dan lo barak, inn i di : amoin mi vé dé kastrol, inn pou mon ri, lot pou mon boit lo grin. Kom navé arienk kat kastrol nou té bézé pou fé kui ŝakinn son manzé. Talér nou té sa batay pou dé kastrol ! Rézman nou la konpri vitman i vo mié mélanz tout komision ansanm épi fé kui manzé pou tout moun. Komsa nou téi viv an frér, nou téi manz lo minm manzé dan lo minm kastrol, ŝakinn son tour pou fé kui manzé. Nou té éré. Apré nou la fé in bon somέy.

Landmin matin nou té an form. Kan té pa loin sét-ér moin l'kar, nou la parti rod boug magazinié. Nou sa oir ali, nou rant, nou di bonzour tout moun. La, lo magazinié i amont anou in boug, i di ali nout ŝef. Lo boug i dmand nout non ek nout métié. Nou di nout tout lé mason, nou sort la F.P.A. Nou tir nout C.A.P., i di anou pa bézoin, li la bézoin manév solman. I esplik anou nana térasman pou fé, apré solman nou va fé masoneri. Nana in bonpé travay mé tout lé ankor pa komansé.

Nou di pa arien, nou ékout. Nou la télman anvi d'travay, nout port-féy lé flak-flak, alors nou lé bon, minm pou fé térasman. Moin téi anfou pa mal. Kan té fine mark nout non, la koz inpé ek nou épi la aminn anou si lo

ŝantié. La fé rant anou dann in vié ti kabane té plin pik-a-rok, la pel, gro-gro marto-pikér. Nou ogard sa, dan mon kér mi di : nout poi lé o fé !

La pa manké. Pandan troi moi, la béz anou komsa diz-ér par zour dan la mérd : ŝakinn son tour ek lo gro marto-pikér karann-sink kilo, lézot kout pioŝ dan la tér, kout pel pou étal gro béton té fé ek touvnan. Nout ki téi rouv lo soir : dek téi ariv, inn téi lav marmit, lot téi fé kui manzé. Té fé in roulman dé par dé pou fé kui manzé. Dek té fini lo gazon manzé, nou dor pou ardone lo grin lo landmin matin.

Nou téi giny lakont tout lé sominn épi lo restan la fin di moi. Lo promié sominn moin la béz mon momon : navé pi labitid travay dir. Marto-pikér ek pik-a-rok, té lo promié foi mi trap sa. Le soir nou lavé mal partou.

Mi rapel lo promié dimanŝ, nou la lév uit-ér pou boir kafé. Kom té pa mon tour pou fé kui manzé, moin lardomi ziska midi-édmi. La lévé ekspréséman pou manzé. Apré moin la armont si mon li-a-létaz, moin la pran in plime pou ékrir mon famiy, pou di azot moin lé bien, mi travay, moin lé kontan. La pa giny fini lo lét, somév larmont si moin. Ziska sink-ér moin la dor asiz ek féy papié pou fé lét dan mon min.

Tanzantan, lo dimanŝ apré-midi nou té fé in karé an vil, nou té sar bal ou sinéma.

Pandan troi moi nou la travay kom zésklav rienk pou giny inn ti moné ek in bouŝé manzé.

Na in kou moin la nérv amoin. Té lo soir, moin ek inn ot kamarad, lo ŝef ŝantié i di anou pou fini, koul béton. Nou la fé apépré troi kar d'ér an plis nout zourné, épi moin téi vé pi kontinié.

Lo ti ŝef-dékip i di amoin rouspét pa akoz bann zarab i arét ansanm nou, i fé dé-zér an plis préské tou lé soir. Moin la di fé pa ŝié amoin, moin la pa zarab épi mi rouspét akoz moin na komision pou fé, épi moin lé fatigé.

Lo boug la fé konprann amoin, lo patron i done anou in barak, nou péy pa arien, nou lé bien kontan : mé kan i komand anou pou fé in travay, nou doi ékouté é férm nout gél. Minm lo dimanŝ, minm la nuit, nou doi nir si i apel

anou. Si nou lé pa kontan, pa d'barak, pa d'travay. Rienk antand sa, moin la konpri i vo mié mi férm mon bek, sar pétét pli méyér pou moin.

Mé kan minm sa, in zour mon ki té plin ek travay manév-la. Lo soir nou lavé labitid koz inpé avann dormi. Mi di banna : kan nou nora si moi d'travay, i fok nou pans anvoy nout papié o sant F.P.A. pou giny nout vré C.A.P. Banna i di : kel C.A.P. ? Ou lé ralér la pioŝ, ou fé pa masoneri. Mi di : bin oué, la béz sék na pré d'troi moi nou fouy la tér olié d'fé mason. In zour si bondié na pitié, nou artourn La Rénion é olié d'travay kom mason nou nora pik alé rod travay kom manév. Na inn i di : bé, vo mié domin nou koz ek lo ŝef, nou ésplik ali nout ka. Mi di oué, mé mi préfér karéman dsand biro dmand lo patron li minm sak nou vé. Banna la kalkilé, la di amoin non, i vo mié nou koz ek lo ŝef dabor ; si i marŝ pa nou va alé oir lo patron.

Lo landmin nou sa oir lo ti ŝef-dékip dann son barak. I oi nou, i di : « Qu'est-ce que vous voulez ? Allez, au boulot ! » In kamarad i di non, nou vé oir lo ŝef. Lo boug i di anou li lé okipé. Nou atand ; inn instan apré i di anou vien, nou di bonzour, i dmand anou kosa nou vé. Nou di ali dépi lo tan nou lé la, nou fé térasman minm. Kom nou lé mason nou vé konét akoz nou fé pa masoneri. I di anou dé tou fason i mank manév, épi nou la zamé travay mason si in ŝantié. Si nou lé pa kontan, nou dsand biro, nou va trouv lo patron.

Mi di ali nou vé pa oir lo patron, nou vé dmand ali pou travay dan la masoneri, akoz o bout si moi nou giny lo vré C.A.P. Boug-la la nervé : « T'es pas content ? Tu vas travailler au terrassement ou je te fous à la porte ! »

La fini komsa. Lo soir dann barak, moin la di mon bann kamarad : mon ki lé plin, mi vé li fout amoin a la port ! La Rénion mon famiy lé maléré, amoin isi mi touŝ pa mon biy. Alors astér, mi ferm mon gél minm ké mi béz mon momon dépi lo matin zisko soir. Mi anfou, mi vé artourn La Rénion tout suit kom in gran kouyon. Kan zot sar désidé nou va dsand biro oir lo gro zozo.

Banna la kalkil inpé, la di amoin : dakor, nou va

dsand biro domin matin. Si i fou anou déor, nalé Paris oir Belin, la Bumidom.

Landmin matin, nou la parti biro. Nou té laba dépi sét-ér, rienk uit-ér lo sou-ŝef i ariv. La di anou bonzour, la fé rant anou dann son biro, la dmand anou kosa nou vé. La nou la ésplik ali. Li la bien ékouté, apré la di anou li na preské poin ditou d'manév, akoz sa minm li la mét anou travay térasman. Mé kom nou lé mason, li va alé oir lo ŝef-ŝantié. Li asir anou ké domin nou va ŝanz ŝantié, nou va travay kom mason. La di armont prann nout travay kom dabitid, li va aranz sa ek lo ŝef.

Nou armont la-o, lo ŝef-ŝantié i gél apré nou akoz nou la pa prévni ali ké nou té dsand biro.

Laprémidi, nou té sa arbis nout zourné, i di anou atand la minm, travay pa. Mon dié séniér, mon kér téi bat dan mon do. Mi di koué i sa ariv anou ? Ankor inn ti ninstan, i di anou rést pa komsa, alé rod nout zouti, nana la masoneri pou fé. Nou la parti an katriém vités rod nout zouti. Troi la parti fé ŝéminé. Anou, nou la parti si inn ot ŝantié pou fé landui. Lo magazinié la aminn anou dan in kamionét dé-ŝévo. An arivan laba, in ŝef-dékip i di anou mét nout zafér dan son barak, pran nout triél ek nout taloŝ, nana krépisaz pou fé.

La nou té bien. Lo ŝef té anmerd pa nou. Nou té fine pérd labitid travay mason é boug-la té éd anou. Si nout travay té plé pa li, téi amont anou koman té falé fér. An kinz zour, nou la fini landui. Boug-la la aminn anou mont la piér. Nou téi koné pi travay, nout mir té tor. Boug-la i kas épi i armont lo mir ek nou ziska nou konpran, apré li lés anou fér, li ogard anou.

Nou la rést la, in moi édmi solman : lo batiman té fini, la anvoy anou an lizine.

La té bien : nou té andan, téi fé ŝo, solman nou téi fé lér an plis. Travay té moin fatigan. Lo patron dikou, la fé nir in vagon Portugais pou travay térasman. Anou, nou té bien o ŝo. Nou téi fé toultan lo minm travay, é afors, nou téi koné parkér. Nou téi fé plak béton armé an préfabriké.

La nout zafér téi marŝ bien, nou té komans oir klér. Nou téi fé lékonomi. nou téi anvoy inn ti manda préské

tou lé moi pou nout famiy par la post. Nou lavé nout ti manzé kréol tou lé zour : rougay sosis ek kari pom-dé-tér ansanm poitrine fréŝ. Lo dimanŝ aprémidi nou sar bat karé an vil pou éséy bek in fiy blan : mé banna té ogard anou komsi nou té lo diab ek inn ké é dé korn. Téi pran anou pou bébét.

Nout zafér-la téi marŝ tro bien. Lo ŝef dan lizine, in zour i vien oir anou, i di nout travay lé bien, li lé kontan d'nou. Mi di ali : bé vréman lé bon ? Fé ogmant anou inn tipé alors. Li di anou pa tout suit, mé si nou vé, nout troi nou na ka fé dé plak an plis par zour. Li va kont nout zér an plis tou lé zour épi la fin di moi nou va giny di mil fran la prime an plis nout péy. Nou di oui, a soir minm nou komans, nou fé dé plak an plis. I di anou dakor.

Kan tout moun i sava zot kaz, nou, nou arét la minm, nou kontinié pou giny nout prime.

La fin di moi i ariv, nou touŝ la péy, napoin la prime, lo zér an plis nou la fé i mank la moitié. Nou pran nout biltin d'péy, nou sa oir lo boug. I mont anou in karné, i di li napoin tout nout zér, biro la tronpé, nou va touŝ an plis lo moi proŝin. Pou la prime, la di li la dmandé, mé té tro tar, nou va touŝ dé foi lot fin di moi, kontinié travay, ali ek lo patron lé kontan d'nou.

Lo moi proŝin i ariv, minm bézman, moin la parti oir lo boug ankor, i di li konpran pa, li la mark tout lé zér épi li la dmand lo kontab anba biro. Oté, moin la pléré ! Kan moin téi pans tout zér nou la fé ék dé prime nou oi pa la koulér !

Lo landmin, nout troi la parti oir kontab. I pran nout biltin d'péy, i rouv in gran liv, i di anou li la péy anou sek li doi anou, lé zér an plis, tout lé konpri. Mi di ali : bé lo prime ? I di : kel prime ? Mi esplik ali koman dépi lot moi nou travay pou giny di mil fran an plis. Kontab i di débrouy anou ek nout ŝef ou bien alé oir lo patron. Li koné pa arien, li la péy tout sak lo ŝef la pointé.

La moin la di : zot tout sé inn bann volér, amoin mi travay pi isi.

Boug-la i di : « Mais non, va voir le chef pour arranger ça. »

Mi di non, mi vé mon kont, zot la fine tro vol amoin.

I di : « Réfléchis un peu ! »

Mi di non, moin la asé ek zot, mi vé mon kont pou moin alé.

La di dakor, vien aprémidi rod mon kont ek mon papié.

Nou la parti lizine, lo ŝef i dmand anou koué la ariv anou. Amoin mi répond pa telmank moin té an kolér : lo mouŝ téi poz pa si moin ! Moin la ramas mon zouti. Mi ferm mon kés, mi sort, lé dé-zot kouyon téi koz minm ek lo ŝef.

Boug-la i di : « Mais où est-ce que tu vas ? »

Mi fé komsik mi oi pa. Mi répond pa, mi sava. Lo boug i di : « Tu t'en vas ? » Mi di oui. I di amoin fé pa lo kouyon, li va aranz sa, vien travay. Mi di non, tro tar.

Mi ariv dann barak, mi fé in kafé épi mi kalkil inpé. Mi di : moin la mal fé, ousa mi sa trouv travay astér, épi in plas pou dormi sirtou. La, dann ti barak-la, nout kat lé bien, nou viv an frér. La mi kit azot komsa ; é moin kosa mi sa dovnir, pi d'kamarad, rien.

Lo midi, banna i vien oir amoin, i di amoin fé pa lo kouyon, artourn travay, tanpi si nou giny pa la prime. In kér i di amoin banna na rézon, in kér i di amoin anvoy ŝié, lizine-la lé tro volér. Bann kamarad i dmand amoin ousa mi sava. Mi koné pa, moin lé anmerdé, mi kalkil, mi trouv pa.

Laprémidi, mi sa rod mon kont épi mi fé in karé la gar. Mi oi lé marké lo trin pou alé Paris. Mi mazine in kou lo Bumidom, Paris, mi di : a-a, mi koné ousa i fo alé. Astér mi trouv in ŝef-dé-gar, mi dmand ali lo pri pou alé Paris. Li amont amoin landroi pou tir biyé. Moin la pri in biyé pou Paris.

Paris... Nice... Florac... Tarascon... Paris

Landmin matin, mi pran lo trin, mi ariv Paris, mi sa oir Belin, la Bumidom. Dek mi ariv, in flik i fé gardien d'biro i dmand amoin koué mi vé. Mi di : msié Belin pou giny travay épi lozman. Li done amoin in papié pou ranpli, kan moin la fini, li pran lo papié épi i di amoin atand, li va apel mon niméro.

Lontan apré la apel mon niméro. Belin i dmand amoin kosa mi vé. Mi esplik ali kosa la ariv amoin. Boug-la la bat kou d'poin si la tab. I dmand si mi kroi travay i « court la rue à Paris ». I di amoin i falé rést kom tou lézot.

La, mi répond pa, mi koné pi kosa i fo di pou li kroi moin ; mi kit ali manz son raz. I trap mon dosié, i ogard in kou, i di amoin li napoin rien pou linstan, vien dan troi zour. Si nana kekŝoz li va oir. Mi di oui, mersi, bon, bé rovoir ! Mi dmand ali ousa i fo mi sava. I di amoin kan moin la pran mon kont moin la giny la péy. Mi di oui. Bé i di amoin li pé rien fér pou moin, alé lotel, débrouy amoin, vien dan troi zour, li va oir.

Moin la parti rod in lotel, moin la rant dann sinkant o moin : tout lé konplé. Moin la pran métro, moin la dépoz mon valiz ek mon kés zouti té fout lour kom sépakoué, la konsiñe.

Moin la marŝé, marŝé pou rod in lotel pou dormi. Mi trouv pa minm, mi di alé ŝié, moin lé fatigé, moin la rant dan in kafé, moin la boir inn biér é moin la manz in kaskrout.

Moin la asiz in kou. Té tar. Moin la trouv in stasion-métro. Moin la rant dodan, moin la parti asiz inpé si lo ban. Somèy la péz amoin an plas. Té minuit komsa, in lazan i bouz amoin, i di : « Dehors ! » Mi di la lé bézé la. Mi sort, mi trouv dé-troi vié kloŝar i asiz si léskalié. Dann mon kér mi di : alala mon bann ! Mi fé pa oir azot rien, mi ronrone inpé. Inn instan apré mi vien dousman, mi asiz dan in koin koté d'zot. Mi kraz mon somèy an plas. Mi di pou a soir moin lé bon, domin ma kontinié rod lotel.

Landmin sink-ér d'matin, mi antand loto i komans fé dézord, mi ogard mon mont, mi di : oté, lév la, talér in kréol i koné amoin i trouv amoin ek kloŝar !

La moin la parti marŝ inpé, mi koné minm pa ousa, moin pou perd dann Paris. Epi moin la trouv in kafé té rouvér, moin la rant dodan. Mi dmand in kafé épi mi fé komsik mi sa kabiné. Mi rant dann toilét, mi lav mon gél, mi piny mon tét. Mi boi mon kafé trankilman.

Lontan apré mi sort, mi kontinié marŝé dousman, mi vizit Paris. In moman doné, mi oi in bikok-zournal, mi pran inn pou ŝanz inpé mon lidé. Mi lir « offres d'emploi », mi oi i rod mason, manév, tousa, mé mi koné pa koman i fo fér pou alé.

Mi komans dékourazé, té o moin diz-ér komsa. Mi ariv koté d'Pigalle. Moin la rod-rod lotél ziskatank moin la bit si inn la pran mon non, mon ladrés ek mon kart-d'idantité. La di arvien inn-ér, lo pri sé dé mil fran par zour. Dan mon kér mi di lé ŝér, mé bondié i zét pa son zanfan !

La, moin la bien romark lo non ek lo miméro d'la ri, épi mi kontinié marŝé kom in ŝien san famiy. Lo midi moin la pa manzé, mi atand inn-ér si mi giny la ŝanm. Moin la vi boulanzé akoté lépisri zis an fas lotel. Mi di : talér ma prann in pin ek in bout sosison, ma aminn dan mon ŝanm, ma manzé épi ma dormir inpé.

Kan lér la arivé moin la parti oir lotel, la done amoin inn ŝanm. Moin la gét in kou la ŝanm, moin la ardsand rod mon kaskrout. Moin la arét dé zour ladan, moin la viv ek mon konblaz do pin sosison.

Moin la arparti oir la Bumidom. Flik-la i ogard amoin

gro-zié. Paréy : ranpli papié, atand dé zér ziskatank ou giny out tour. Belin i di amoin li nana in plas pou travay kom mason a Nice, si mi vé alé. Mi di oui msié Belin, mi vé bien. I di dakor, fé atansion, travay bien, arvien pa tro vit. Mi di oui dakor.

I esplik amoin ousa i fo alé : i fo pran lo trin. I di amoin lér, tousa, épi i di amoin li péy mon voiyaz ziska Avignon. Kan moin va ariv la gar Avignon sar domin matin, dsand, alé asiz dan la sal d'atant. Lo diréktér la Bumidom dé Nice va aminn amoin an loto.

Moin té kontan, mi di mi sava a Nice si la Côte d'Azur. Kroi ou ! Mi ariv Avignon, mi dsand kom la di amoin. In boug i vien droit si moin. Mi fé pa in kont ek li. Li ariv, i di amoin : « Bonjour, vous êtes réunionnais ? » Kosa mi pé dir, mi di oui. I dmand amoin si mi sort Paris épi li fé son prézantasion. Li di amoin li apel msié Bros, li okip la Bumidom dé Nice, msié Belin la di pran amoin. Mi di oui, msié Belin la di ou va aminn a Nice. Li di amoin oui, mé li aminn pa moin Nice, nou va alé Florac. Laba ma giny travay épi nana in Rénioné lé ŝéf-dékip, moin sar ek li. Mi di mi anfou, provik mi travay.

Nou ariv laba Florac, té midi édmi. Boug-la la péy in ropa dann restoran pou nout dé li. Apré nou la parti oir lo kréol ŝéf-dékip épi lo patron.

Té inn bann pié-noir i sort Lalzéri, i arkomans fé travay do moun pou zot viv. La pran mon non pou fé papié lanboŝ. I dmand amoin konbien moin téi giny. Mi di troi fran soisant d'lér. I vé oir mon biltin d'péy. Mi amont ali, i di amoin ali, li anboŝ a troi fran d'lér. Mi di ali non, lé pa bon.

I komans rakont amoin zistoir labatman d'zone, sépakoué ankor. Mi di msié Bros, moin la kit mon plas travay akoz la promét amoin la prime épi la pa doné. Si lo boug i péy pa moin paréy, mi travay pa la, mi sar a Nice ek li kom Belin la di amoin. Li répond amoin : Nice napoin in bonpé travay, i vo mié mi rést isi épi laba i fo péy inn ŝanm pou moin arét dodan sé fék moin sar pérdan ankor. Arét isi é travay bien, si kekŝoz i tourn pa ron, téléfone ali, li lés son ladrés ek son niméro d'téléfone.

An fin d'kont moin la arét travay la minm ek lot Rénioné. Nou téi antand bien, travay téi marŝ apépré, boug-la té kontan. Nou la roul sink moi kom i fo.

Moin la komans aprann konduir ek in monitér dan son loto-lékol. Moin té fine prann sis léson. Mé té an livér, té plin la néz si ŝomin. Lo monitér la di amoin lo soir la pa bon pou konduir, ŝomin i glis, i vo mié mi vien konduir la zourné. Mi di ali oui, lézot léson, ma nir la zourné, ma mank inn domi zourné par sominn.

Mi prévien lo ŝef, i di amoin alé inn ot zour. Mi ardmand ali, li di amoin non, i fo nir tou lé matin répond lapel akoz nou té si in ŝantié téi apel « o zintanpéri ». Souvan lo patron nana plin d'brikol pou fé son kaz. Mi di ali moin domin matin, mi vien pa, mét amoin absan. I di oui, mé sé pa si lo patron sar dakor. Mi di ali ma pasé domin aprémidi.

Landmin matin, moin la parti aprann kondui. Laprémidi mi pas, mi trouv kontab, i di amoin lo patron la pa kontan ek moin akoz gran matin li té bézoin d'moin pou fé inn ti brikol pou li, épi moin té pa la. Mi di ali bé moin lé la, ousa i lé lo patron. I di amoin lé pa la, li sar la a soir. Mi di apré tou, béz son momon, i fout i fé fré, mi rant dann mon ŝanm, mi sa nétoiy inpé.

Lo landmin mi sa oir dovan biro kom dabitid. Lo patron i di amoin : « Toi, c'est pas la peine ! Hier t'étais pas là, aujourd'hui je te fous à pied. Reviens demain si tu veux ! »

Mi répond pas, mi arét la minm. Inpé i anvoy « o zintanpéri », dé troi i di alé dann kamionét pou brikol son kaz. Mi aspér tout moun la fini pouk li di amoin in zafér. Epi mon raz i mont in kou dan mon tét, mi artourn dan mon ŝanm, mi rouv mon valiz, mi pran niméro téléfone Bros, mi sa la post, mi di ma esplik ali koman boug-la i fé ŝié amoin.

Dann téléfone, in fanm i répond, i dmand amoin mon non. Mi di ali épi mi di osi mi vé parl ek misié Bros inn instan. I di amoin atand, boug-la la pa la. Mi artéléfone laprémidi, i di amoin : « C'est pas la peine, il est en voyage, il rentre dans quinze jours. »

Moin la konpri li té in bézér d'zef. La, moin la parti biro oir lo kontab. Mi di ali fé mon kont pou lo soir, i di amoin i giny pa, arvien oir domin. Landmin matin moin la parti rod mon kont.

Moin la artrouv inn ot plas travay pou alé Tarascon. Mi di lé bon. Laba Tarascon, moin téi bouŝ boulon dann lo mir.

Lavé in zour, travay té présé, la dmand anou pou travay in dimanŝ. Amoin, moin la di non. Lindi matin mi ariv, mi komans travay, lo ŝef ŝantié i di amoin : lo trou i bouŝ pa vit. Mi esplik ali sak mi fé, i di amoin li anfou, lézot la travay dimanŝ, mi doi fé paréy, komsa mon travay noré avansé. Bé mi di ali mi travay pa lo dimanŝ, si lo trou i bouŝ tro dousman é bin done inn ot pou fé, moin, moin la fini, mi sa dmand mon kont. Dann mon kér mi di : zot i komanŝ fé ŝié amoin, i vo mié mi sa oir in kou « tonton Belin ».

Lo soir minm moin té paré. Moin la parti la gar prann mon biyé pou Paris. Mi ariv lo landmin, mi sava la Bumidom. Touzour paréy, mi ranpli mon papié épi mi dmand lo flik pou moin koz ek Belin. I di atand mon tour.

Laprémidi mon tour larivé. Mi rant dann biro Belin, mi di ali bonzour, mi ésplik ali dann kel merd mi sort dodan. Li di amoin férm mon gél, si li kontinié soutir mon vis, ma giny fér in tour d'Frans : promié foi Fécamp, déziém Florac, troiziém Strasbourg dans l'Est épi sar son karant-dé dann mon dériér épi li va anvoy amoin krévé La Rénion.

La, moin téi tranb. Moin la éséy ésplik ali ké moin té tro anmerdé, akoz sa minm moin la ni oir ali. I di amoin li kroi pa in mo sak mi di, moin lé mantér kom tout kréol, tout bann ti kréol-voyou i koné pa kan zot vant lé plin é kan lé vid. Moin té blizé pi di arien. I di amoin foulkan, vien dann ui zour, si nana kekŝoz, va di amoin.

La mi sava, mi koné pa ousa, mi marŝ dann Paris. Moin lavé inpé larzan. Moin té tro fatigé, moin la rod in ŝanm lotel. Moin la trouv inn, moin larét ui zour dodan, apré moin la parti oir Belin. Kom dabitid moin la atand

son komodité. Lo soir li la di amoin li nana in plas travay pou moin. Mi di oui mersi. Mé la prévni amoin osi, la di pi la pinn arnir, si mi fé lo kouyon, démerd amoin.

Mai 68 Nantes laba

Moin lariv Nantes, moin la giny in plas travay dan in lantrépriz batiman. Té pa péyé tro ŝer, mé lo ŝef té pa anmerdan kom lézot landroi moin la pasé. Dan lantrépriz navé in bonpé Zarab, Portigé, Zespaniol. Dann batiman napoin in bonpé d'zoréy i travay. La plipar, banna lé ŝef-dékip, zot lé la zis pou vérifié lo travay nou téi fé. Epi navé dé-troi kréol ansanm moin : navé kat kréol é in Martiniké. Nou téi arét dan lo minm barak.

Bann Zarab épi bann Portigé téi ém bien koz ek nou akoz nou travay ansanm zot, nou fé lo minm travay. Sirtou banna, na inpé i vienn ariv an Frans, lé kom nou minm, ankor pir k'nou, i koné pa di tou l'fransé. Nou ankor, nou koz pa fransé, mé nou konpran kan i di anou in zafér. Banna-la, na inpé téi fé pitié. Kan nou téi fé lo mir avek zafér métalik, zot téi vien, téi may-may ek nou pou sér boulon. Défoi zot i koné bien travay minm, mé solman zot napoin lo zouti i fo. Lo zouti nana, mé zot i koné pa ousa i lé. Si zot i sar rod sak in moun laba, banna i di azot touŝ pa sa. Kan zot i vien koté d'nou, nou di azot « Pran marto la, sér boulon la » é zot lé kontan ek nou.

In matin mi sava travay. Mi ariv dovan biro d'pointaz, mi trouv lé bizar, mi oi tout moun i point pa rien, i asiz an plas. Mi rant dann ta, i parl zafér la grév. La grév, mi di kosa sa ankor. I di i fé troi zour bann zétidian i grév, nou doi souténir akoz sé inn grév zénéral, tou sa. Bann délégé-sindika la di anou i fo pa travay, i fo grévé kom

tout moun, akoz la grév na lér d'ténir. An fin d'kont, moin la pa rodé a konprann, moin la konpri sé la grév.

Bann Portigé i vien oir anou, i dmand anou : alor kamarad, kosa i fé, i travay pa ? Nou di nou koné pa, nou la antandi parl la grév. Lo matin nou la antann la radio téi koz zafér la grév zénéral, mé nou la pa fé in kont ek sa. Nou téi koné minm pa koué téi voulé dir la grév. Nou la boir nout kafé kom dabitid é nou té paré pou alé travay. Epi kan la siréne la siflé, nou di sirman nou travay minm.

Bann Zarab i ardmand anou kosa i fé. Nou di sé la grév, i travay pa. Kan bann délégé té fine kozé, tout moun la rant zot kaz. Nou ékout radio midi, i parl la grév i kontini minm.

Laprémidi nou la parti promné Nantes laba. Nana in bonpé d'travay laba, nana ŝantié naval, gran lantrépriz batiman « Batignolles », Sud-Aviation, tousa. Epi na in bonpé d'moun i okip zafér sindika. Bann zouvrié batiman, métalirzi, tousa, la réini ansanm, la fé in défilé. Nou, nou lavé parti koté ŝantié naval pou oir bato, é nou la bit si défilé-la. Nou la ogard banna défilé : tout fason nou navé l'tan. Epi nou la vi in boug dann défilé nou téi koné. Té in zoréy téi travay si ŝantié ek nou. Li dmand anou si nou vien défilé. Nou di non, nou sar promné. I di anou vien, komsa nou va fér la troup. Troi moun kom nou, kel troup nou sar fé la ? I larg pa nou : si, si, vien, nana in bonpé d'moun i sava. An fin d'kont nou la marŝ-marŝ inpé ansanm li épi nou la ŝié ek li.

Landmin matin nou révéy kom dabitid. Nou sort dann ŝomin nou oi na preské poin d'moun épi lé dé-troi boug lé la i travay pa non pli. Kisa té la ? Bann Portigé. Zot i vien oir anou, i dmand si nou sar travay. Nou di nou koné pa, nou atand inpé. Na in ŝef i ariv, i di li vé bien nou travay mé i vo mié pa, akoz nou va giny lo kou, nana piké d'grév tousa. E té vré : navé piké d'grév partou, banna téi fé d'rond dann batiman. Ou navé poin intéré téi trouv aou travay la, banna téi tap. Akoté nout ŝantié navé d'Portigé téi travay si léŝafodaz. Banna la parti rod azot laba, la di azot désand atér. Portigé-la la dsand vitman !

Anou, nou té sar prann nout bin sou bétoniér. Navé in

gro tiyo pou mét lo dann béton. Nou téi lav anou ladsou. Dan nout barak navé d'lo, solman navé inn ti lévié. Té minm pa in lavabo. Nou téi biny déor, dériér ti barak la. Nou pran inn ti kivét é dek napi d'lo, nou di inn ranpli lo dann kivét-la pou nou. I fo o moin sink kivét sakfoi. Ant zom ni anfou, si nou lé tou ni lé pa grav.

Laba, lo téi koul mié, nou giny aroz anou. Na inn foi banna la trap anou laba. Téi voulé tabas anou akoz zot téi kroi nou téi sort travay, nou la ni la pou prann nout bin pou alé nout kaz. I di anou « Qu'est-ce que vous foutez-là ? Vous savez pas que c'est la grève ? » Nou di nou koné bien sé la grév, nana sink zour nou grév minm, koué ou dmand anou ankor. Bann piké d'grév-la, navé in lésprés brasar si zot bra té ékri CGT. Zot téi kroi pa nou tro-tro. La di « Faites attention ! On ne veut pas vous voir traîner sur le chantier. C'est la grève en ce moment ». Mank inpé banna téi kok anou la.

In zour nou antand i kony si la port. Nou rouv la port pou oir ki i lé. Nou oi in boug nou la zamé vi. I di anou « Bonjour Messieurs ». Nou di ali bonzour épi nou di pi arien. Nou atand li di anou kekšoz. Apré i dmand si nou lé zarab. Nou di ali non. Epi Blandi la sort in kou. Blandi té in vré kaf minm, alor la li konpri tout suit ké nou té pa zarab. La li esplik anou li lé kiré légliz Sin-Nikola, li vien oir avek la grév kosa i s'pas tousa. Li vien oir bann zouvrié pou oir si i mank pa nou rien. Nou di ali rant. Nou té kontan trouv in boug pou koz inpé avek. Toultan nou koz tou lé troi minm. Ala fin i fatig sa, koz toultan minm zafér.

Nou la done ali in zafér pou boir épi li la esplik anou li ém diskité avek bann zétranzé kom Portigé, Zarab. Nou, nou sé lé promié Noir li koz avek. Li dmand anou kosa nou pans si la grév épi si nou napoin d'zanmerdman. Zanmerdman nou di lé plin minm. Dan s'tan la, moin té maléré. Moin téi vienn ariv a Nantes, ver lo moi d'mars komsa. Moin téi anvoy inn ti moné pou mon famiy La Rénion. La grév moin té pa tro kontan pou grévé. Moin té inpé dakor ek bann Portigé téi vé travay. Mi di la fin di moi, moin sar oki. La grév lé bon, mé si lo boug son vant

lé vid, la pa posib. Alor pou ét anmerdé, nou lé anmerdé minm. Li di anou larzan li giny pa done anou. Li giny éd anou si par egzanp i mank anou in morso d'pin, inpé d'sik, dé ti d'koneri komsa. Apré la dmand anou si nou lé krétien. Nou di oui. La di i fo nou vien la més in zour, épi li la invit anou osi pou nir son kaz.

Dimanŝ ansuit nou la parti fé in karé la més. Té lo déziém foi moin té sar la més isi an Frans. Promié foi té kan moin té dann larmé. Moin lavé parti ek dé-troi kamarad. Mé dan légliz na in kamarad son gorz la graté, li la tousé. Do moun la ogard ali. Kan nou la vi do moun téi ogard ali, nou la rir-rir in kou. I fék bann zoréy la ogard anou gro zié. Apré sa nou la pi parti ditou la més. Nou di banna i ogard do moun tro gro zié. La, dan légliz Sin-Nikola, tou lé kat nou té folklorik ladan. Nou la parti la més pa pou alé la més, mé pou alé la kaz prét-la apré, pou koz-koz inpé. Boug-la té vréman kontan oir anou.

Aprésa prét-la téi vien oir anou souvan si ŝantié. Nou estimé ali, pourtan nou lavé okin poin komin avek li. Li téi rakont anou in bonpé d'zafér si la grév, si lézot zouvrié. Nou téi ékout ali. Epi inn foi, li la invit anou pou nir la rénion la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne). Nou la parti, nou té kontan. Sé komsa k'moin la konpri kosa i vé dir sindika, la grév, tousa. Gras prét-la.

An fin d'kont in délégé-sindika la ni oir anou in zour. La, avek sak lo kiré la di anou, avek lo dé-troi blag lo délégé la armét anou ankor, nou la pran nout kart sindika. Epi mi koné Belin la di amoin vien pi oir ali. Alor moin la anprofité osi pou pran kart sindika-la. Mi di si inn i fé ŝié amoin kom zot nana labitid fé ŝié bann do moun lé noir, é bin mi vé pi pas pou in kouyon. Si zot in anmerd amoin inn tipé, mi koz ek lo délégé, mi di ali aminn amoin oir lo sindika.

La grév la dir in moi édmi apépré. Tout la zourné nou téi rest la. Nou asiz, nou koz, nou ékout lo dé-troi diks nou lavé. Lo pov ti diks, afors-afors té réyé. Nou la minm poin lidé pran in zournal pou lir. Tanzantan nou té sar promné. Koman travay la arpri, mi rapel pi. Nou lavé giny logmantasion, épi la di nou va giny blé d'travay ek soulié.

Zistoir in kamarad moin la perd

Moin la viv troi zan a Nantes apépré bien. Moin téi komans artrouv amoin inpé. Moin la koz-koz inpé ek in femél zoréy. Moin té kontan, moin la rod in ŝanm. Mi di si zafér lé bon, amoin osi moin la pankor pouri. La moné lavé inpé, moin la aŝté dé kastrol, inn ti réŝo pou alime do fé, mi instal amoin pou fé mon ti ménaz an kréol. Mé zafér té pa bon. Moin la arét tousél ziskatank in zour moin la trouv in kamarad kréol.

Li téi sort dann sant F.P.A. Li té kom moin, li la ni an Frans akoz La Rénion navé poin d'travay. Bann la Bumidom la anvoy ali aprann travay a Nantes. La di ali kan son si moi sar fini, va plas ali dann in travay pou li giny son vi.

Mank dé po, li la fini fé son si moi, li té rosi pou légzamin (moin lé sir, moin la vi son C.A.P. provizoir) bann lo sant F.P.A. i trouv moiyen di marmay la foulkan ek son valiz, nana dot zéne i vien pou pran son li. Sé fek lo mal té kom in ŝien pri dan larozoir : li koné pa persone a Nantes, tout son famiy lé La Rénion.

Rézman ankor in gran matin li bit si moin, li koné pa si moin lé kréol, moin non pli mi fé pa in kont ek li, mi koné pa boug-la. Li vien zis pou dmand amoin inpé d'fé épi li dmand amoin si mi sava travay, an fransé. Mi di ali oui, mé dek li la kozé mi di sa sirman in kamarad, épi mi dmand ali si li lé kréol.

La, nou la koz-koz inpé, li la arkont amoin son lanmerdman. Moin té an form, la fason li la arkont amoin sa, la fé rapél amoin kan té mon tour moin té bézé kom li.

Moin la di ali mi sa travay, atand amoin la minm, a soir nou va artrouvé, nou va kozé inpé plis. Tout la zourné moin téi pans marmay-la. Lo soir larivé, nou la parti la kaz, nou la kozé, moin la konpri ali. Moin la di ali « Bé, arét inpé ek moin ». Nou la viv pré d'kat moin ansanm.

Gran matin pou alé travay, moin téi pran lo bis. Préské tout do moun dan lo bis i lir zournal. Mi di alé ŝié don, moin osi mi giny lir. Moin la komans aŝté osi mon ti zournal tou lé matin. Mi lir rienk lo spor dési. In zour mi lir zournal-la, mi oi Simca-Chrysler i rod do moun pou travay. La péy lé pa tro mové épi na in ta d'la blag si savantaz sosial, kantine épi in ta d'zafer ankor. Mi lir ankor in kou, mi di somanké lé in bon zafér : dann lizine i travay anndan, i giny pa la pli ek lo van. Mi amont mon kamarad, mi di ali alon ékrir, nou va oir koué i di anou.

Troi séminn apré nou rosoi la répons, i di i fo nou prézant anou Poissy laba dann zot biro. Nou rod pa kisa i giny, kisa i perd, nou pran nout kont.

Lo landmin nou dsand Paris, dékontrakté, nou kas pa la tét. Nou ariv Montparnasse, nou konsiñe nout valiz, nou sar manz in bon kou, épi nou rod in ŝanm lotel pou nou dormi. Moin lavé déza vi Paris kan moin té libéré d'larmé, mé moin lavé pa giny promné kom i fo. Mi di la i fo mi profit lokazion. Nou la ni in samdi. Foiyé Rénioné laba nou la trouv dé fiy kréol. Banna la aminn anou restoran, bal, l'Olympia. La fé prominn anou partou. Nou la dépansé-dépansé, nout zafér té bon minm.

Lindi matin nou sa rod nout valiz la konsiñe. Marmay-la i di amoin :

— Oté, ma di aou in zafér, moin la pi larzan inn merd.

— Ou la pi larzan mé ou va péy out konsiñe kan minm.

Larzan pou péy la konsiñe, boug-la navé pi. Amoin, rézman téi arét amoin vin mil fran komsa. An fin d'kont nou la kit nout valiz la minm.

Nou la pri lo trin pou alé Poïssy. Nou ariv laba, nou rant dann biro ek nout lét, plis nout papié. In boug i résoi anou, i pran nout papié, nout non, épi i di anou i fo alé

oir in médsin. Nou di oui, mé la komans dégout mon salad. Si lo lét lé marké vien Poissy, lot makro ou ariv, i di aou alé médsin, alé oir Mantes, mi koné minm pa ousa i lé lo Mantes.

Nou la parti la gar Poissy, nou la dmandé koman i fo fé pou alé Mantes. Lo šef dé gar la amont anou. Nou ariv Mantes, nou dmand do moun, i di lé a sink kilomét. La, nou la arpran in taksi pou aminn anou laba. Lo boug i okip lo foiyé i di li fé vizit anou mé li pran anou selman kan nou sar anbošé. Mi di ali sé biro Poissy la anvoy anou. Li pran lo papié épi li ardi anou sé in bon pou vizité lo foiyé, li giny pa prann anou. Dek nou va komans travay nou pé nir, li va gard la šanm pou nou.

La pou komansé nou lé san travay é nou napoin la kaz. Lo trin, lo taksi, nou péy par nou minm. Lo pov ti vin mil fran i fil vit. Rienk kan moin la mazine tousa, moin té fou d'kolér. Moin la di lo kamarad alé médsin, alé ar-oir lizine si li vé, amoin mi sar pi. La téi komans fé noir. Nou la dormi la gar Poissy ousak lo trin i arét, dann inn ti sal d'atant. Tout fason nou arét la ou nou artourn Paris té paréy minm. Nou lavé poin la kaz Paris non pli. Nout dé li, nou la kraz la nuit la minm.

Landmin nou la pri lo trin pou Paris. Nou la trouv inn ti lotel téi kout dé mil fran par zour. Lo matin nou lév si-zér, sét-ér. Promié zafér nou fé, alé rod zournal. I boir minm pa kafé lo matin la. Tanzantan moin téi boir, ali li boir pa. Li té in zéne marmay : si mi done ali in fran, li lé kapab alé zoué biyar éléktrik avek. La, nou lir lanons si zournal, nou rélév landroi i fo alé épi mi done ali dé-troi tiké d'métro. Avan d'sort lotel i fo péyé davans pou la zourné. Mi di ali « Bon nou va artrouv a soir ». Li di amoin « Kel métro ou pran ou ? » Mi di « Mi sar pran métro anba-laba. Démerd aou, ou la suiv amoin dériér, astér kraz mounoir ». Mi sava mon koté, li sava son koté.

Si zournal mi oi o moin sinkant plas travay. Kan mi ariv laba i di amoin lé tro tar, i vé pi. Moin lé sir kan banna i ogard mon gél, téi pran amoin pou in voiyou ou sinon in bounioul. I fo osi : moin lavé ni Paris avek mon ti kostim, mé si ou oi koman sa lété ! Ou téi pas a sinkant

mét, ou téi san lodér d'moun ! Tanka ŝomiz-la parl pi : lo kol té noir sépakoman !

La, lo midi lavé minm poin lo tan manzé. I fo rod travay. Lo soir mi pas la boutik, mi pran in boudin, in sosison, in zafér komsa avek in bagét do pin. Navé plin d'restoran partou, mé la té blizé anmar lo vant.

Lo dimans i ariv, nou la pankor giny travay minm. Mon vin mil fran i fil minm. Mi komans fé inpé la gél. Moin té dakor pou dépane ali, li napi arien. Mé i fo li fé kekŝoz osi. Marmay-la li grat son ki, li atand tout si moin minm astér. Li pran amoin pou son papa !

Epi moin té pa kontan ek li osi akoz moin téi vé alé fé in karé foiyé Rénioné. Mi kalkil moin nana in bonpé d'kamarad laba, mi esplik banna koman moin lé anmerdé, banna i dépane amoin tout suit. Mé mi giny pa alé : boug-la lé la. Mi koné la zordi dimanŝ, i giny pa rod travay, marmay-la i laŝ pa moin la. Moin la arét la minm, moin la dormi-dormi.

In zour sépakoman li la fé son kont, li vien oir amoin, li di li la giny travay. Mi di « A bon ! ». La li esplik amoin li la parti oir son kouzin i travay Bumidom, la done ali travay kom plonbié Nanterre laba. An plis, son kouzin la péy restoran pou li lo midi. Amoin an boul kan li di amoin sa. Pou batay minm ! La li téi di amoin in zafér, moin téi sot si li. Kan ou lé bét la ! Epi li dans-dans inpé kan li di amoin sa. Li rakont amoin li la manz in léspés manzé kréol restoran laba. Mi di ali : « Kel manzé kréol ou la manzé la ? » La, minm moin téi kroi ali, moin téi kroi pa. Sa méŝansté minm sa ! Li la fine rand amoin zalou, Li la fine giny travay, amoin moin la pankor ginyé.

Mi di ali : « Bon, bin ou pé alé astér ! »

— Oui, mé alé ousa, moin lé oki minm.

— Bin akoz ou la pa dmand in moné out kouzin ?

— Banna noré pa done amoin.

— Si, noré done aou. I falé dir ou té dan la merd.

Mé li téi voulé pa dir son kouzin koman li té anmerdé. Li lavé ont pétét.

Sa la parti, ziska-lér nou la pankor trouvé. Dé gran kamarad kom nou lété, moin sink téi batay dann Paris.

Oila koman kréol i viv an Frans

La, moin la arét tousél dann lotel. Dé zour apré Bondié la pri pitié. In matin moin té ékout mon ti radio, mi antand i dmand moun pou travay, i fo prézanté l'A.N.P.E. (l'Agence nationale pour l'emploi). Moin la parti. La anvoy amoin oir in boug. Navé travay pou fé dan in gran téat lé a Paris minm. Lo boug i di amoin li nana travay pou in moi ou dé, pa plis. Epi i péy pa ŝér, kat fran vin d'lér. Moin téi giny kat fran katré vin a Nantes. Mi kalkil Paris mi sa giny o moin sink ou si fran.

— 4,20 F, c'est pas terrible, hein !

— Ça fait rien, je prends.

— Vraiment ? C'est 4,20 F, pas plus ; ça fait pas beaucoup par mois.

— Tout m'intéresse en ce moment.

Koué ma fé, mi giny pa arét san travay, mon port-féy i komans kri o sékour. La pri amoin kom éd-montér an ŝofaz-santral. Travay té dir. Té dann in kav anba ousak nana tout bann tiyo lo ŝo. Navé in léspés gouni avek platre téi antour bann tiyo. Téi falé kas zafér la, épi ranplas tout bann tiyo té tro vié ou té fine pérsé.

La, astér, moin téi giny pi arét dann lotél. Té tro ŝér pou moin.

Moin la dmand lo ŝef inn zourné pou alé oir la Bumidom pou giny in lozman. Laba inn domi zourné, rienk pou atand zot komodité. La anvoy amoin dann in biro in fanm. I rosoi amoin, i dmand amoin kosa mi vé. Mi di ali : eskiz amoin Madame, moin la ni pou dmand la

Bumidom in plas pou moin dormi. Moin lé dann in lotel, mé mi giny pa péy tro ŝer. Fanm-la téi vé béz amoin akoz moin té a Nantes, moin la ni rod travay Paris. La gélé, kan son vant té plin, la di amoin li nana « rien à faire » ek moin, nou lé tout paréy, domand alé foiyé si mi vé.

Moin la parti Foiyé. Mi rant, navé dé fanm kréol ek in zoréy. Mi di azot bonzour, mi vien de la par de la Bumidom pou giny in plas pou dormi. Banna i brand zot tét, i dmand amoin si nana lontan moin lé an Frans, si mi abit Paris, kosa mi fé kom travay. Mi esplik tou lo malér moin lé antrinn pasé. Banna i pran mon pitié, i done amoin sink ladrés, mé napoin inn pou Paris, tout lé an banlié. Mi di azot esplik amoin koman i fo mi fé pou alé. I di amoin i fo mi pran lo trin, tousa.

Moin la parti an dé plas lo minm zour. Inn té in foiyé pou zéne fiy, lot té plin déza. Tar, mi arpran lo trin, mi arvien si Paris, mi pran métro, mi sava mon lotel. Kan moin larivé, mi di aou, kouraz ek la fors pou pisé moin lavé pi. Moin la tonb si lo li ek mon linpér, soulié, tout. Somév la péz amoin an plas.

Rienk lo landmin matin si-zér moin la lévé, mi oi moin lé abiyé. Mi arkomans kas mon tét pou giny foiyé. Moin larparti oi mon ŝef ek lo papié. Mi ardmand ali mon zourné. La di amoin alé épi an minm tan li la done amoin inn ot ladrés, la di si moin nana lo tan, pas oir laba osi.

Mi sava oir lé troi zot ladrés Foiyé lavé done amoin. Mi ariv, dé té plin é lot li la trouv moin té tro vié. Mi di : la moin lé bien pri dan la merd la. Mi rant dan in kafé, mi boir in kou épi mi réfléŝi. Mi di bann Foiyé-la bézér sa. Epi mi di ma kontinié promné, ma alé oir ladrés mon ŝef la done amoin.

Mi ariv laba, navé dé-troi zéne marmay avan moin i atand. Mi fé paréy, mi asiz in kou épi mi atand mon tour. Kan larivé, boug-la i dmand mon kart d'idantité. I dmand amoin pou kan mi vé la ŝanm. Mi di tout suit. I di oui, mé lannui sé ké pou rant o foiyé i fo pa plis vinn-sink an épi moin nana vinn-sis. Epi i fo in sertifika d'lanploiyér ek in moi d'loiyé i fé 38 000 F. Mi esplik lo boug mon ka. Li di amoin dakor, vien dann troi zour ek trant-uit mil fran

épi lo papié. Sirtou aminn larzan, lo sertifika i pé atand. Tout sek moin téi giny fér té ferm mon bek, ékouté koué i di amoin. Dann lo 38 000 F lavé in ropa selman lo soir, pa d'ropa lo dimanŝ ek zour férié. Moin la kraz si moi ladan.

Travay téi marŝ bien. Moin la fé kamarad ek bann boug-la. Moin té éd-montér solman, mé moin la aprand fé soudir, épi si la fin moin téi fé minm travay banna. Zot la pous amoin pou aprand la soudir. Moin la suiv dé-troi kour-di-soir dan in léspés lékol.

Tou lé matin moin té sa rod zafér pou boir. Banna téi fé in fason pou anvoy amoin toultan, akoz zot i koné tout la zourné mi respir gro la pousiér lo platre é an plis i fé ŝo dann kav-la. Banna té inpékab ek moin.

Travay provizoir-la la dir sink-si moi. Si la fin navé pi travay mé bann boug-la téi fé diré plis posib minm : i pran sa si lo kont lo patron ! Tou lé moi navé in boug téi vien fé linspéksion ŝantié. Na in kou, linspéktér i ariv, i di : « Le travail est bientôt fini, il faut le renvoyer le petit, on n'a plus besoin de lui. » Lo ŝef-ŝantié la di : « Non, on va pas le renvoyer, c'est un bon gars, il est courageux, il faut le garder. »

La pri amoin pou in moi ankor épi la propoz amoin pou alé Limoges ansanm zot.

In zour, sépakoman la fé, lo Diréktéer-téat, son radiatér téi koul. Téi falé pirzé radiatér-la épi navé dé-troi zéléman anndan pou ŝanzé. Lindi matin mi ariv pou travay, banna lé pa la. Kom zot i arét Limoges, zot i prolonz inpé zot « week-end ». Epi tout fason navé pi tro d'travay. Amoin mi anmérdé amoin domand pi koman, mi di ma ogard radiatér-la. Té pa mon travay, moin lé manév apré tou laba. Té zis pou moin pa rien fér. Diréktér-la té kontan ek moin. Apré li di amoin li nana inn mézon d'kanpañe, inn sé zour li va aminn amoin, nana radiatér pou ŝanze laba osi. La, nou té apré koz zafér travay, i fo mi sar Limoges tousa, i anbét amoin inn tipé. Li di amoin i anboŝ dann téat an sé moman. Si moin lé dakor pou arét travay la minm, i fo mi sava la « Bourse travail ». Moin la parti laba. La dmand amoin si moin nana

mon kart C.G.T. Mi di oui, mé na lontan moin la pankor péyé, nana si moi o moin. Boug-la i di i anboŝ selman bann boug nana zot kart sindika C.G.T. Koué ou vé mi fé, moin la pri.

Afors travay moin la giny ramas inn tipé larzan. Mon vant té plin ek foiyé-la. Moin la komans rod inn ŝanm pou moin tousél. Moin la parti oir in lazans (une agence immobilière). Navé in ŝanm pou loué Belleville (Paris). Pou giny lo ti ŝanm i falé moin téi done in paké larzan ankor. Sé fék moin té touzour oki.

Téi fo alé oir l'E.D.F. pou giny la limir ek lo gaz. Moin la rest inn séminn san limir, é navé minm poin lo gaz pou di ou va ŝof in mok do lo pou lav inpé out gél. Lo patron la ŝanm i di amoin lé oblizé d'prann inn asirans. Mi di oui, sé fék tout la ŝias i trap ansanm. Lo poinié larzan ou lé antrinn béz out manman dopi lo matin zisko soir pou ramas ali, i glis dann out min.

Livér moin lavé in ŝofaz a gaz : in boutéy téi fé pa ui zour. Si lo gaz téi fini samdi soir ou dimanŝ dann la zourné, té bézé pou atand dan la fré pandan troi zour akoz lo magazin in rouv selman mardi matin. Lo mardi , kom mi sa travay bonér, lo soir mi rant si-zér. La, dék mi ariv, promié travay pran boutéy vid si zépol, alé apépré ui-san mét aŝté inn plin, armét si zépol, aminn ali la kaz. Kom lavé in vié lasansér, sa i arét an pane souvan, la lé blizé mont sét létaz a pié. Epi i fé fré, kan ou ariv la-o, out linz lé mouyé ek transpirasion épi ou lé souflé kom in ŝien la parti la ŝas tang dann trou tout la zourné.

Ti dousman, dousman, moin la trouv in tantine kréol. Nou la pran ménaz épi inpé apré nou la marié dann ti kaz la minm. La giny inn ti zanfan. Moin la fé inn domand la méri pou giny in lozman. Ziska zordi mi atand minm.

Kan Tantine la giny ti marmay-la, moin té blizé alé inform lasistant sosial. Moin la arkont ali koman moin lé dan la merd. Troi moi apré la di amoin si mi vé alé dann banlié, nana in kaz si mi vé. I kout karant-sink mil fran par moi, i fo mi péy troi moi d'loiyé pou rantré.

Kosa ou va fé ? Ou la bézoin, ou pran. Moin la débrouy amoin a droit, a goŝ pou giny inpé larzan pou rant

dan la kaz. Moin ek tantine té kontan. Lété oblizé fé krédi pou mét inpé zafér dan lo kaz.

La, kan la rant dann lo kaz, kat moi apré, in gran kamarad amoin la fé giny mon tantine inn plas travay. La téi falé lév katr-ér édmi lo matin, fé lév ti marmay pou binyé, pou done bibron épi port ali ek nou dann lo trin pou alé travay. Rézman ankor, ousa Tantine i travay, nana inn kréŝ i véy ti zanfan.

Ti marmay téi tonb toultan malad. Pou alé travay i fo nou marŝ vin minit pou ariv la gar, épi in kar d'ér pou voiyaz dan lo trin, épi inn domi-ér an métro. Tantine i pran travay sét-ér, i fo li ariv inn domi-ér an avans pou li dépoz lo ti marmay la kréŝ é lo soir minm topo. Oi zot minm si lé gayar ek in zanfan dann bra. Lo dimanŝ nana lo trin rienk tout lé domi-ér é métro apépré tou lé kar d'ér. La ou lé blizé atand pou giny transpor pou alé travay épi pou ar-rant out kaz lo soir, san konté lanmerdman i ariv aou dann travay.

Sirtou, amoin ousa mi lé, nana rienk zoréy. Banna téi ésèy fé béf ek moin promié tan, téi apel amoin ti négro, ti noir. Nana dé zan édmi mi travay ek bann makro-la. Troi kar d'tan moin la anvi béz inn in kouto dann lo vant olié d'fé mon travay. Mé mi kalkil moin lé pi zéne-zéne, moin nana in marmay ek in fanm pou sonyé. Si zamé mi loup mon kou, banna i fé arpa moin kado épi nora in gran tralala ek la zistis, tou sa. Sé fék koméla, kan zot i koz ek moin an kouyon, mi anvoy tout ŝié. Zot zirman, zot movè kozman, zot i gard pou zot astér. Zot i lés amoin inpé trankil.

Kan zot i koz dann rénion si zot sindika C.G.T., mi oi zoréy-la, sa inn ras i port pa sink bouton bragét. Lo délégé-sindika, zordi i di aou in zafér a droit, domin li ariv i ardi aou lo minm zafér a goŝ. Ousa mi travay, lo sindika lé bon arienk pou ramas larzan tou lé moi ek zot tinb.

Lavé inn foi moin la parti « la Bourse du Travail » pou dmand in ranséñeman. Pou komnasé la pri amoin pou in kouyon. Promié zafér la dmand amoin : si moin nana mon kart. Moin lavé mé téi mank in tinb, eksa lo moi té minm pankor fini. La fé in kou la moral ek zot politik koŝon-la

épi la di amoin si tout boug i fé kom moin, tout bann zanploiyé i giny arpa la péy. Sak moin la konpri sek tout bann gro zozo lé pou grat zot ki si inn ŝéz dériér zot biro i viv si nout kouraz. Si nou lé pa la pou péy azot, sa bann i vo pa in santime. Pou komansé, dann zot min nana la plime é dann zot gél nana rienk zafér mantér. Sa bann pli gran volér i egzist si la tér. Kan moin la sort dann zot biro, moin té fou : transpirasion téi koul dan mon do telmank moin té an kolér. Mi di aou moin nana lo Bumidom épi la Bourse : kan ou rant ladan ou artrouv aou a pik ek out bouro.

Lo Bumidom li fou aou in plas travay, mé lé pa bon. Li anvoy pa bann Rénioné dann bon boit travay. Moin la zamé trouv in kréol, Bumidom la plas ali dan in landroi li la arété. Tout sak moin la koni, banna la ŝanzé. Nana landroi isi kom Renault par égzanp, si ou giny débrouy aou inn tipé, ou mont an vités. Selman i fo bouklé, i fo oir tout mé i fo pa kozé. Akoz laba nana sirvéyan, tousa. Ou koné laba ou koz-koz avek in boug-la, ou véy bien koué ou di. Akoz kom di banna, lo mir nana zoréy dan in lizine komsa.

Komsa zouvrié i viv an Frans. Selman bann zoréy kan zot i sa La Rénion sirtou pou travay, zot i vé pi artourn an Frans telmank zot lé bien. Larzan, tout zafér i tonb kom la pli pou zot. Epi Debré i arkont bann do moun La Rénion, isi nou lé bien, mé li di pa koman zot lé rasist, i ri dan blan, mé lo kér lé noir, lé bon dovan, mé lé movė dériér. Kan ou di azot ou lé anmerdé, zot lé kontan telman zot lé zalou. Lo troi kar, moin lé a dmandé ousa zot la aprann viv. Zot i ém pa zarab, zot i ém pa noir. Anou-la, zot i pé pa santi akoz nou lé fransé épi nou lé pa blan kom zot. Partou ou pas, ou antand rienk sa minm : la Frans lé bien, lé bon pou travay. Mé bonpé Fransé lé salo é inn bann i koné pa kan sa zot vant lé plin é kan lé vid. Zordi zot la bézoin aou, zot i fé gran maniér ek ou. Demin zot i pas koté'd'ou, tou zis si zot i kraŝ pa si ou.

Zistoir Kristian

Texte français

I

A La Réunion

La maison de mes parents

Je me souviens, quand j'étais petit, on habitait sur la terre d'un gros Blanc (1). C'était vraiment un type riche celui-là, il avait bien deux ou trois usines (2). Aussi loin que je me souvienne, on a toujours habité là. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père, tous ont vécu à cet endroit et ceux qui sont morts ont été enterrés là.

Notre maison comprenait deux pièces. Le toit était en paille de vétiver (3) et les murs en bambous tressés (4). Le sol était de terre battue et, pour le rendre bien lisse, mes petites sœurs aspergeaient la terre d'eau, elles étendaient ensuite des sacs de jute et elles piétinaient. Maman disait que ça rafraîchissait la maison.

Quand on entrait, on ne voyait pas grand-chose parce qu'il y avait juste une petite fenêtre dans chaque pièce. Mais quand on écarquillait un peu les yeux, la première chose que l'on apercevait, c'était les grosses poutres de bois noir et les madriers qui formaient la charpente de la maison.

Il y avait une frêle cloison en bambou que mon père avait faite à la va-vite. Il disait : « Les enfants, ça c'est

(1) Gros Blanc : l'homme riche est assimilé au « Blanc ». Un « gros blanc » est un homme très riche. La richesse allant de pair avec la possession de terres ou des emplois d'encadrement et de direction où l'on trouve en général des Blancs, le terme « Blanc » sert à désigner successivement le gros propriétaire (dont le père de Christian est « colon »), le gérant de l'habitation (voir note 22), le chef d'embauche à l'usine sucrière.

(2) Il s'agit d'usines sucrières.

(3) Vétiver : plante à parfum. Des racines, on extrait une huile essentielle qui est utilisée en parfumerie. Les chaumes sont utilisés pour couvrir les maisons.

(4) Bambous tressés : le bambou est fendu et débité ; on le tresse ensuite pour obtenir des espèces de panneaux.

provisoire, le plus important c'est les murs de dehors pour pas que les gens nous voient. »

Mais son provisoire-là, il a duré longtemps, car je l'ai toujours vu comme ça. Derrière un poteau de la maison était accrochée une machette, et de l'autre côté une hache et une pioche. C'étaient les outils de mon père et il ne voulait pas qu'on y touche de peur qu'on les abîme.

Dans la pièce où dormaient les enfants, il y avait une caisse de riz et un petit buffet. Là-dedans Maman mettait des bananes pour les faire sécher, ses trois ou quatre plats émaillés et les restes du repas, car si elle les laissait dans la cuisine, les enfants passaient la main dedans.

Au milieu, il y avait une jolie table en tamarin que mon père avait faite lui-même avec des morceaux de planche qu'il avait trouvés à l'usine. Autour de la table, il y avait quelques chaises empaillées. Elles étaient infestées de petites bestioles. Tu ne pouvais pas rester assis dessus plus de cinq minutes tellement tu avais le derrière qui grattait.

Dans cette même pièce se trouvaient deux « lits-poteaux » : ils étaient formés par quatre pieux plantés dans la terre, sur lesquels on avait posé un assemblage de planches avant de mettre une paillasse. La paillasse, c'était trois ou quatres sacs de jute cousus ensemble, remplis avec de la paille de maïs, avec trois trous dans le milieu pour pouvoir la remuer le matin et la remettre en forme. Sur un côté, il y avait encore une autre paillasse roulée pour les plus grands ou ceux qui bougent trop.

Dans la pièce de mes parents, c'était plus joli et les enfants n'y entraient pas comme ça. Il y avait une belle armoire vernie que ma mère avait reçue pour son mariage. Juste à côté se trouvait une petite console que Maman adorait. Dans le tiroir, elle cachait ses trésors : une paire d'anneaux, un foulard, ses quelques sous pour le marché de la semaine et puis, bien sûr, une bougie bénite.

Le lit était fabriqué avec le même bois que celui de la console. Il était recouvert d'un dessus de lit que nous appelions « le tapis à coins », sûrement parce qu'il était fait avec des petits morceaux de toile à six coins que Maman avait récupérés à droite et à gauche. Sur le mur au-dessus du lit, il y avait une croix avec un bouquet de

rameaux bénits de l'année passée. De l'autre côté, une petite bouteille était accrochée avec une ficelle. Ne cherche pas à deviner ce qu'elle contenait : c'était de l'eau bénite pour faire le signe de croix le soir.

Nous avions une petite cuisine, à part, tout près d'un anone (5). C'était une petite baraque en pierre, couverte avec de la paille de fataque. Le vieux avait fait une porte tellement basse que tout le monde était obligé de se baisser pour entrer.

Dans un coin, sur un billot, il y avait un grand bidon en fer-blanc (6) avec dedans une boîte de lait concentré dont on n'avait pas découpé entièrement le couvercle pour qu'on puisse l'attraper. En dehors la boîte était toute noire à force de faire chauffer sur le feu, mais en dedans c'était bien propre.

Dans le fond de la cuisine, trois grosses pierres sur lesquelles on posait le cul des marmites formaient le foyer. Quand on préparait les repas, il était impossible de rester là-dedans tellement il y avait de fumée. La plupart du temps, on brûlait du bois vert, et quand la pluie tombait, on faisait brûler du bois mouillé. Alors ça faisait une de ces fumées là-dedans, mais c'est forcé, il faut te dire qu'à La Réunion on ne connaît pas encore le principe de la cheminée.

Sur une table, il y avait un mortier en pierre, deux casseroles, une cafetière et un moulin à café. Au-dessus de la tête se trouvait une étagère où l'on mettait à faire sécher le maïs, les arachides, les haricots et d'autres choses encore. Il y avait une grande barre avec un paquet de ficelles de choka (7) qui servaient pour pendre la viande du cochon que l'on avait tué l'année précédente à l'occasion de Noël ou du Jour de l'an.

La maison et la cuisine étaient entourées d'une jolie palissade, et dans la cour, qui n'était ni trop grande ni

(5) Anone : arbre fruitier.

(6) Bidon en fer-blanc : appelé plus simplement « fer-blanc ». C'est une boîte qui contenait en général du saindoux, d'une capacité variant de cinq à vingt litres et qu'on récupère pour en faire des bidons à eau.

(7) Choka : variété d'agave très répandue à La Réunion. On découpe les feuilles en lanières pour en faire des ficelles.

trop petite, les fleurs poussaient bien, la tonnelle et le margosier (8) faisaient de l'ombrage.

J'étais encore tout petit quand Maman nous avait obligés à disposer quelques pierres plates entre la maison et la cuisine pour faire une allée, parce que, quand il pleuvait, il y avait tellement de boue qu'on ne pouvait plus passer. Avec les pierres, les pieds n'enfonçaient plus dans la boue, mais quand le soleil tapait, c'était encore une autre histoire, car on se brûlait la plante des pieds. Chaque fois que les enfants jouaient à « cours-le-loup » comme des sauterelles dans un champ de canne, si on n'arrosait pas, ça soulevait des nuages de poussière.

Comme parfois notre cœur se gonflait en voyant la cour des voisins, toute fraîche, verte, rose, pleine de fleurs, on avait dit à Maman : « Nous aussi, on va arranger notre cour. » Alors là, tout le monde s'en est mêlé, chacun donnant son avis. Il y en avait un qui disait : « On va planter du muguet », et l'autre : « Non, le bambou-fleur c'est plus joli. » Maman a mis son grain de sel : « Autour de la cour, on va planter des lianes d'argent ; comme ça, quand elles vont grimper, il va faire frais, il va faire bon sous la tonnelle. » Tout le monde est tombé d'accord là-dessus, et c'est tout juste si les enfants n'ont pas applaudi.

Aussitôt, les garçons sont partis chercher du choka dans le fond de la ravine. Quand le vieux est arrivé le soir, il nous a encouragés. Il nous a aidés pour fendre la hampe du choka. Il a flanqué un grand coup de machette et la hampe a volé en deux morceaux. Les petites sœurs effilochaient les feuilles pour faire des cordes. Avec l'ambiance qu'il y avait, la palissade a été vite montée. Mais, quand il s'est agi de planter les fleurs, notre courage était retombé : ça prenait trop de temps et on avait envie d'aller jouer avec les autres enfants. Maman avait beau crier : « Eh ! marmaille, finissez votre travail », on ne voulait plus rien entendre. Les jours ont passé et ça en est resté là.

Maman s'est quand même débrouillée pour trouver une petite bouture de liane d'argent. Elle l'a plantée en terre.

(8) Margosier : plante grimpante dont le fruit (margose) a un goût très amer et qui est consommé comme un légume.

Elle avait une main si bonne que cette petite bouture-là est devenue une grosse touffe.

Les graines de margose qu'elle avait plantées contre la palissade commençaient à pousser. Quelque temps plus tard, le margosier a donné des fruits et c'était un grand tracas pour les enfants qui n'aimaient pas ça. Dans la bande, il y en a un, plus futé que les autres, qui a versé de l'eau chaude sur le margosier pour le faire crever. Les margoses mûres sont tombées par terre et ça a repris de plus belle.

Comme notre cour était entourée, le vieux a demandé au proprio si on pouvait élever des poules. Le proprio a encouragé mon père, mais ce qu'il ne lui a pas dit, c'est que sur cette volaille-là il allait prélever sa part. Quand les poulets commençaient à grossir, il envoyait son gardien (une ordure, soit dit en passant) afin qu'il choisisse le plus gros et le plus joli. Il n'y avait pas moyen de garder un petit coq devant la maison. Le type nous prévenait : « Attrapez celui-là, attachez-lui les pattes, je viendrai le chercher samedi soir. » Mon père serrait les poings et il ruminait sa rage dans son coin. Il aurait pas fallu qu'une mouche se pose sur lui !

Mais, par la suite, le vieux était plus malin. Chaque fois que le gardien montait, il prenait les volailles les plus grosses et il allait les cacher chez les voisins. Si bien que, de temps en temps, on avait un bon petit morceau de poulet à manger.

Mais un jour le propriétaire a compris la combine, ou alors quelqu'un nous a dénoncés. Il a engueulé mon père et a menacé de nous foutre dehors. Le vieux a baissé la tête et il nous a dit : « Je ne veux plus voir une seule poule devant la maison. Compris ? »

Il a fallu attendre un bon bout de temps avant que le vieux retourne voir le gardien et pleurer devant lui pour obtenir le droit d'élever un cochon, parce qu'on avait pas mal d'eau de vaisselle qu'on était obligé de jeter et c'était du gaspillage.

Le gardien a fait un sermon pour faire voir qu'il commandait lui aussi. Il a dit : « Tu vois, tu as fait le con la dernière fois, c'est de ta faute. Vous n'êtes jamais contents vous autres, on vous donne un pied de canne et

vous voulez tout un champ. » Mais comme il y trouvait son intérêt lui aussi, parce que mon père lui refilait des bricoles en douce, il a déclaré qu'il allait arranger l'affaire. Le vieux m'a envoyé chercher un quart de rhum : « Dépêche-toi, mets tes pieds par-dessus ta tête. » Maman aussi s'en est mêlée. Elle a craché par terre et elle m'a crié : « Si c'est sec avant que tu reviennes, tu vas voir la raclée que tu vas recevoir. »

J'ai déboulé le sentier, les feuilles de canne m'égratignaient la figure, mais moi je filais pour ne pas recevoir de coups. En remontant, j'ai ouvert la bouteille, j'ai flairé un coup, puis je m'en suis envoyé une petite gorgée. Ça m'a brûlé la bouche, mais j'ai trouvé ça bon. Je ne suis pas le fils de mon père pour rien, parce que Granmoune, il descend bien son petit coup de sec. Ce jour-là, la vieille était trop contente, elle a oublié de vérifier si je n'avais pas goûté à l'alcool.

A partir de ce jour-là, on a commencé à vivre un peu mieux parce qu'on avait le petit cochon. Pourtant, c'était le proprio qui choisissait le jour où son gosier le chatouillait pour faire tuer le cochon et il se gardait les meilleurs morceaux pour lui. Cependant, on était contents parce qu'on avait à manger un peu de viande et du graton (9).

Le vieux ne cédait pas la viande de gaieté de cœur, mais il ne voulait pas recommencer le coup des poules.

Aujourd'hui, quand je repense à tout ça, mon cœur se gonfle, les larmes de rage me montent aux yeux et j'aimerais pouvoir revenir en arrière pour foutre une volée à ce gros Blanc et à son gardien.

(9) Graton : couenne de porc cuite dans une grande friture.

L'école

Le matin, mon père se levait le premier avec « l'étoile de quatre heures du matin » (10). Il s'occupait de ses quelques animaux devant la porte. Il répandait du maïs pour les poules et il hachait un tronc de bananier avec des acacis (11) pour le cochon. Quand il avait fini cette corvée, il venait nous réveiller.

C'est là que le sommeil se faisait le plus lourd. Je sentais mon père qui me secouait : « Lève-toi, le soleil va bientôt te brûler le ventre et toi tu dors encore. » Je luttais contre ma paresse, je mettais un pied par terre, je regardais un coup en l'air, je faisais une grimace puis je me levais. Je restais à peine deux minutes devant le feu que déjà Granmoune m'engueulait : « Lave-toi la figure, écrase du charbon pour te laver les dents, sinon tu n'auras pas de café ! » Dès que j'avais fini de boire mon café, il me disait : « Allez, tire-toi du feu, sinon tu vas dormir à nouveau. »

Mon père prenait sa part de manger qu'il mettait dans son bertél (12) pour aller travailler aux champs. Avant de partir, il nous rappelait, à moi ainsi qu'à mes frères et sœurs, ce qu'on devait faire avant d'aller à l'école : « Il y en a un pour fendre le bois, deux pour aller chercher l'eau pour donner à boire aux animaux et pour que votre mère ait de quoi faire ses corvées de la journée. »

(10) Etoile de quatre heures : il s'agit de Vénus.

(11) Acacis : plante fourragère de la famille des acacias.

(12) Bertél : sac de vannerie locale, muni de deux bretelles que les paysans portent dans le dos.

Mon frère et moi, dès qu'on avait bu notre café, on prenait le fer-blanc et on allait chercher de l'eau à la fontaine. Là-bas, il y avait déjà plein de monde en train de faire la queue. On posait notre fer-blanc et on allait jouer avec nos petits camarades. Pendant ce temps, mes petites sœurs préparaient notre goûter et donnaient à manger au cochon.

Quand il était 7 heures, les corvées étaient finies. Maman était levée, elle aussi, et elle était assise auprès du feu. Elle nous disait : « Allez vous laver les mains, les pieds et les oreilles et préparez-vous pour aller à l'école. »

Quand on était à peu près propres, on allait faire un petit tour dans la cuisine. On tournait un peu autour de Maman pour voir s'il n'y avait rien à manger avant de partir. Des fois elle nous donnait un peu de riz réchauffé (13), des fois de la bouillie de maïs, mais des fois aussi on restait sur notre faim et on était obligé de « regarder par le trou de la serrure ». Après ça, la vieille nous disait : « Bon, prenez votre sac maintenant et fichez le camp à l'école. »

On s'en allait et en chemin on jouait à « cours-le-loup », au « voleur de cacahuètes », depuis la maison jusqu'à l'école.

En été comme en hiver, j'avais toujours un petit short en toile kaki, une chemisette en zéphyr et les pieds nus. Quand il faisait froid, d'une main je tenais bon mes livres, et de l'autre je tenais mon col de chemise pour me protéger. Quand il y avait du vent, je mettais la main sur la tête pour empêcher mon « chapeau-la-roue-l'auto » (14) de s'envoler. Quand il pleuvait, je n'avais pas d'imperméable. Alors je laissais mon livre dans le tiroir de mon pupitre, parce que je savais qu'en rentrant chez moi j'allais jouer dans l'eau ; si bien que le lendemain je ne savais pas mes leçons, évidemment.

En classe, chaque fois qu'on faisait morale ou bien lecture, tu peux être sûr que je m'endormais et inutile de te dire que je n'étais pas le seul. Je me souviens d'un jour

(13) Riz réchauffé : riz froid de la veille que l'on réchauffe avec du saindoux et du piment.

(14) Chapeau-la-roue-l'auto : chapeau noir à larges bords qui fait penser aux roues d'une voiture.

où le maître d'école faisait sa leçon sur le thermomètre, et moi je pensais que ce serait bien mieux pour moi de garder les bœufs ou de cultiver la canne avec mon père.

A 11 heures, tous les enfants allaient manger à la cantine, en colonne par deux. Moi j'aimais mieux manger à la cantine parce qu'on nous donnait du riz, alors qu'à la maison on mangeait plus souvent du maïs. Le samedi, c'était un repas de fête pour nous parce qu'on nous donnait un bout de viande, et de la viande on n'en voyait pas souvent la couleur à la maison.

Souvent, j'arrivais en retard à l'école parce que le chemin était long : il y avait bien quatre kilomètres à faire en une demi-heure. Quand tu arrivais en retard, le maître commençait par te tirer les oreilles. S'il était de bonne humeur, ça s'arrêtait là. Mais quand ta tête ne lui revenait pas, il te renvoyait chez toi chercher un mot d'excuse. Pourtant le maître, il savait bien que chez les gens pauvres on bat les enfants s'ils arrivent à l'école en retard.

La vieille n'était jamais étonnée de me voir revenir : « Ah, te voilà ! Je devine bien pourquoi. » Je me mettais à pleurer et à lui raconter toutes mes histoires. Elle me répondait : « Oui, je sais bien, tu as dansé, tu as roulé en chemin, tu as joué au petit homme d'affaires. C'est pour ça que tu es arrivé en retard. Tu vas voir, je vais te dresser, espèce de petit diable. Je vais te casser une patte, tu vas voir, je vais faire de toi un homme. » Et, pour me dresser, elle me fouettait avec des branches de pêcher. Un moment plus tard, elle me demandait de garder le bébé : « Demain je t'emmènerai à l'école moi-même, aujourd'hui je n'ai pas le temps. »

Le lendemain, elle se levait de bonne heure. En entrant dans la cuisine, elle trouvait moyen de se trouver nez à nez avec moi. Alors elle me disait : « Si je suis debout à cette heure-ci, c'est à cause de toi. » Je ne cherchais pas à comprendre, mais je savais que j'allais passer une journée mauvaise, et dans mon cœur je priais le bon Dieu pour qu'elle se termine vite.

Quand il était 7 heures, on montait à l'école tous les deux ensemble. La vieille était essoufflée, mais elle ne me lâchait pas de peur que je ne m'échappe. Quand on arrivait à l'école, il était encore de trop bonne heure et la

vieille était obligée d'attendre pour pouvoir parler au maître.

Là, inutile de te dire que je n'avais qu'à la boucler. D'ailleurs, avec la frousse que j'avais, je n'osais pas trop parler non plus.

Le maître disait que j'étais un mauvais élève, que j'arrivais toujours en retard, que mes cahiers étaient sales, que je n'apprenais pas à lire, que j'écrivais mal. En même temps, il faisait peur à ma mère : que si j'apprenais pas mieux que ça, j'aurais encore meilleur temps d'aller travailler dans les champs de canne.

Quand ma mère entendait tout ça, on aurait dit qu'elle voyait devant elle le diable en pyjama. Alors elle passait toute sa rage sur mon dos, et cette saloperie de maître, il n'y avait pas plus content que lui.

Le maître remerciait la vieille et, pendant ce temps-là, tous les élèves se réunissaient en cercle autour de moi et ils applaudissaient quand c'était fini, et puis ils me couraient après pour se moquer de moi.

Après quoi, j'étais tranquille avec le maître pour un petit moment.

Ce qui me faisait suer dans le fait d'aller à l'école, c'est que pour pouvoir acheter un livre ou une chemisette à me mettre sur le dos, on était obligé d'élever un cochon. Quand il me manquait un livre, il fallait que je reste une heure de plus à l'école pour copier ma leçon sur le livre d'un copain. Mais pour nourrir le cochon, il fallait que le soir à 4 heures, en rentrant de l'école, j'aille ramasser des herbes. Si bien que, cette fois-ci, je n'avais plus du tout le temps d'apprendre ma leçon.

Le plus triste encore, c'est quand je voyais mes camarades qui avaient des habits neufs, alors que moi j'avais toujours le même petit short en bleu de chauffe, la même chemisette en zéphyr. Et puis mon linge était tout déchiré parce que je me battais souvent avec mes copains. Bref, j'étais tout débraillé.

Je voyais aussi les « enfants des Blancs » (15) qui venaient avec des crayons de couleur, des livres, des

(15) Enfants des Blancs : gosses de riches.

cahiers, un cartable. Moi, tout ce que j'avais, c'était une plume et un encrier tout moche. Il arrivait que l'encrier se renverse sur mon cahier : le maître me foutait une raclée pour me faire comprendre que mon cahier était sale. Le soir à la maison, je recevais une seconde raclée parce que j'avais taché mon linge avec de l'encre.

J'avais la tête dure, mais j'essayais quand même de tenir le coup. Mais, avec l'âge, j'avais de plus en plus honte. Les enfants des Blancs pouvaient payer la coopérative, ils pouvaient payer l'assurance, mais moi je n'osais même pas demander l'argent à Maman parce que je savais qu'elle n'en avait pas. Et puis ils se moquaient de moi et de mes culottes rapiécées : ils me disaient que j'étais allé voler et que c'était pour ça que j'avais reçu deux coups de fusil au derrière.

Quand est venu le temps du certificat d'études, deux ou trois jours avant, le maître a inscrit au tableau toutes les affaires qu'il fallait pour passer l'examen. Quand j'ai vu tout ce qu'il fallait, j'ai mis la main sur la bouche et je me suis dit : « Totoche ! Je suis foutu, jamais la vieille elle va pouvoir me payer tout ça. » J'ai eu envie de pleurer, mais je n'ai pas pleuré, j'ai avalé ma rage.

J'ai attendu le samedi, le jour où Maman descend en ville pour faire ses commissions, et je lui ai épelé toute la liste de fournitures pour l'examen. Elle m'a dit : « Christian mon enfant, il faut d'abord qu'on achète la morue (16). Et puis va faire un tour dans la cuisine, la bouteille de pétrole (17) est vide : il ne reste plus une seule goutte pour mettre dans la lampe et nous éclairer ce soir. Ton père n'a pas travaillé de la semaine à cause du mauvais temps et la paie est vraiment mince. Y'a même pas assez pour faire les commissions. »

J'ai pas insisté, j'ai compris que je n'aurais jamais mon certificat d'études. J'étais dépité de l'école et j'ai commencé à entortiller ma mère pour que le vieux me trouve un boulot.

(16) Il s'agit de la morue séchée et salée qui est le plat populaire.

(17) Le pétrole est indispensable tant pour l'éclairage (il n'y a pas d'électricité) que pour allumer le feu dans la cuisine.

Adieu l'école !

L'école et tout son tralala, ça a duré cinq, six ans. Jusqu'à ce que j'ai eu douze ans. Je regardais tout autour de moi et je voyais le fils Zouzoune qui allait travailler dans les champs de canne ou de géraniums (18). Il était bien plus bouché que moi, mais je le voyais toujours bien sapé. Il mettait de la brillantine dans ses cheveux et il faisait le crâneur sur le chemin. Alors en moi-même, avant que j'en parle à Maman, je me suis dit : « Je n'ai plus besoin d'aller à l'école. Avec ce que je connais, et puis, avec un peu de courage, je devrais arriver à me débrouiller. » Aïe ! aïe ! aïe ! Pourquoi j'ai été lui dire ça ? Je n'avais même pas fini de parler que déjà elle me débitait tout un chapelet de remontrances : « Christian, depuis le temps qu'on fait des sacrifices pour t'envoyer à l'école ! Ton fond de culotte s'est usé sur les bancs de l'école. Je me suis brisé les reins dans le fond de la ravine pour laver tes chemises, et voilà ! La seule récompense que tu me donnes, c'est d'aller cultiver la canne ! » Là, elle ne voulait plus me voir devant elle.

Après le repas du soir, tous les enfants jouaient avec Papa pour lui faire oublier sa fatigue et aussi pour qu'il nous raconte des histoires. Ce soir-là, j'étais comme une

(18) Géranium : il ne s'agit pas de la plante ornementale, mais d'une variété (géranium rosat) qu'on cultive ici pour obtenir, par distillation des tiges et des feuilles, une huile essentielle utilisée comme fixateur en parfumerie. La Réunion est l'un des plus gros producteurs sur le marché mondial d'essence de géranium (50 à 100 tonnes selon les années).

poule malade. A un moment, je vois Maman qui me regarde, puis elle se tourne vers Granmoune et lui dit :

— Tu ne sais pas ce que ton petit homme a déclaré ce matin ?

Mon père faisait comme s'il ne comprenait pas :

— Mon petit homme ? Quel petit homme ?

—Tu ne sais pas ? Tu ne devines pas de qui il s'agit ? Il n'y en a qu'un ici pourtant qui se prend pour un homme d'affaires.

— Oui, je vois à peu près qui c'est. Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait ?

Dans mon coin, je « moulais du poivre », j'étais pas clair, j'attendais mon deuxième chapelet d'engueulades.

La vieille lui a raconté tout ce que je lui avais dit le matin. Le vieux s'est passé la main derrière la tête, il a rabattu sur son front les quelques cheveux qui lui restaient. De l'autre main il a rattrapé son chapeau qui allait tomber, il a bégayé :

— Moi, moi quand j'ai fait mon vin, il était aigre, mais je l'ai bu. Si lui il croit qu'il peut faire son sirop, il faut le laisser. On verra bien jusqu'où il ira.

Mais la vieille n'était pas du tout satisfaite de ces propos. Elle a dit :

— Ouais, toi tu es toujours comme ça. Tu soutiens leurs vices. Les gamins ils arrivent même pas à boutonner leur braguette, et toi tu veux les envoyer travailler. Un de ces jours, ils vont venir te voir pour se marier et toi tu serais capable de dire oui.

Là dans mon coin, je me suis mis à rougir. Je croyais que la vieille avait remarqué que je courais après les filles quand j'allais chercher de l'eau. En fait, elle ne disait cela que pour avoir le dernier mot. Mais Granmoune n'en démordait pas. Il avait sûrement déjà sa petite idée :

— Non, non, je l'aiderai s'il le faut, je lui achèterai ses outils. S'il a dans l'idée de travailler, il ne faut pas lui enlever ça de la tête. C'est peut-être la seule chose de bien qu'il fera dans sa vie. Au lieu de le voir traîner devant la porte le soir après 4 heures, ou le jeudi dans le fond de la ravine pour attraper un nid de guêpes (19), ou bien passer son temps à échanger des becs-roses (20) contre des serins

(19) Nid de guêpes : les larves de guêpes, mangées crues ou bien frites, sont très appréciées ici.

(20) Becs-roses : il s'agit d'une espèce d'oiseaux.

avec le fils Zouzoune. Si ça continue, il peut devenir voleur. Alors, au lieu de le voir traîner, je préfère le voir travailler aux champs.

Mon cœur battait de satisfaction. En moi-même je pensais : « Là, je l'ai bien eue, Maman. » Mais la vieille n'avait pas encore terminé avec moi. Elle cherchait un moyen de me coincer. Elle me dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? Tu écoutes ce que dit Granmoune, c'est pas ta place ici. Tu as fini de donner à manger au chien ? Il reste un peu de riz, mélange-le avec de l'eau et donne-le à Diane. Et puis va te laver les mains et décrasse-toi un peu avant d'aller dormir. Dis ta prière, on en reparlera demain ! »

Je lui ai fait son boulot. Je me disais : « Ça fait rien, je vais faire ce qu'elle me dit, mais l'école c'est terminé ! »

Deux jours plus tard, j'étais en train d'arroser devant la porte quand tout à coup Diane a bondi entre mes jambes et s'est élancée sur le sentier en balançant la queue. Un instant après, la tête de mon père est apparue au-dessus des touffes de canne à côté de la maison. La première chose que j'ai vue, c'est un joli paquet qu'il tenait dans la main. Je croyais qu'il avait acheté un morceau de chevreau. Quand il est arrivé, il m'a dit : « Ça, c'est pour toi, mon petit gars. Tu l'as voulu, tu l'as eu. J'espère que tu feras comme ton père, que tu travailleras comme un homme. Je ne veux pas que le gros Blanc, il vienne me voir un jour pour me dire que tu bâcles son travail. » Et puis il est parti.

J'ai défait le paquet. Quand j'ai vu ce que c'était, j'ai dit : « Oulala, une pioche, un gongon de souffrance (21) ! Je vais enfin pouvoir montrer au fils Zouzoune de quoi on est capable dans notre famille ! » J'ai déposé l'arrosoir et j'ai couru chercher une branche d'avocatier pour en faire un manche.

Le soir, j'étais pressé d'aller me coucher. Dans mon sommeil, je me voyais en train de gratter la terre.

Le lendemain matin, dès le premier chant du coq, je me suis mis à me tourner et à me retourner sur ma paillasse. J'attendais le moment où Granmoune se mettrait

(21) Pioche : houe à large lame. C'est le principal instrument de travail du paysan qui l'a toujours avec lui. Familièrement on l'appelle « gongon de souffrance », c'est-à-dire un instrument de torture !

à tousser. Dès que je l'ai entendu, j'ai sauté par terre et je suis allé le voir dans la cuisine pour bien lui montrer que j'étais capable de me lever de grand matin pour aller au travail. Je l'ai aidé à faire chauffer le café et puis j'ai tourné un peu autour de lui : j'attendais qu'il me dise quelque chose. Mais, à ce moment-là, il faisait comme si je n'existais pas. Je dis : « Je me demande quelle heure il est ? » Le vieux me répond :

— Pourquoi ? Tu es pressé ?

— Non, je voulais simplement savoir si c'était l'heure d'aller au travail.

— Ne te casse pas la tête, ne cherche pas à savoir quelle heure il est. On va y aller de toute façon.

Une demi-heure après, on montait sur le chemin. Tous mes camarades me regardaient passer et chuchotaient : « Il va travailler, il va travailler. » Comme le vieux était là, je gardais la tête baissée, je faisais comme si je n'entendais pas.

On a marché un bon bout de temps avant d'arriver à la maison du gérant de l'habitation (22). Il y avait toute une bande de types qui attendaient devant la maison. Papa me tapote le bras et me dit :

— Tu vois le type qui a un grand chapeau noir, ça c'est le gardien ; celui qui a un costume kaki, c'est le commandeur (23) ; l'autre avec une gaulette (24), c'est le mesureur : son travail c'est de passer derrière toi pour mesurer ce que tu as fait.

On a attendu un bon moment et le Blanc est sorti sur le pas de la porte. Il a dit bonjour à tout le monde, mais il n'a pas fait attention à moi. Il a demandé au vieux : « Qu'est-ce que tu fais là, toi ! » Le vieux tenait son chapeau des deux mains, il en a un peu écrasé le rebord.

(22) Gérant de l'habitation : régisseur d'une partie des terres de l'usine sucrière. L'habitation désignait au XVII[e] siècle le terrain concédé à l'habitant, l'habitant étant le particulier auquel le souverain a accordé des terres à défricher et à planter dans les colonies (d'après R. CHAUDENSON, *le Lexique du parler créole de La Réunion*). Aujourd'hui, l'habitation est synonyme de champ ou propriété, et travailler à l'habitation c'est travailler aux champs.

(23) Commandeur : terme hérité du temps de l'esclavage ; il désigne le chef d'équipe dans les champs, et même dans l'usine sucrière.

(24) Gaulette : perche de bambou mesurant cinq mètres de long. Elle sert d'unité de longueur. Par extension, la gaulette désigne l'unité de surface égale à 5 m × 5 m = 25 mètres carrés.

Je ne sais pas pourquoi, mais à chaque fois qu'il voyait ce Blanc-là, il devenait un peu nerveux. Le Blanc s'est approché, il m'a regardé puis il a dit à mon père :

— C'est celui-là le gosse dont tu m'as parlé ? Je le trouve encore bien jeune. Il n'est pas capable de travailler à l'habitation ce marmot.

— Il a treize ans, il ne veut plus aller à l'école, mais je peux vous assurer qu'il n'est pas tire-au-flanc.

Les petits chefs tendaient l'oreille et ils devaient se dire : « En voilà encore un qu'on va pouvoir faire trimer comme un bœuf ! »

Le Blanc a dit : « Aujourd'hui on va le laisser ici : il y a du travail à faire dans le jardin et dans la cour ; quand il aura fini, il montera à l'habitation. »

Le commandeur m'a fait voir ce qu'il y avait à faire, puis il est parti, il m'a laissé tout seul. Je me suis mis au boulot et j'ai travaillé comme un fou. J'ai pas arrêté jusqu'au soir. Quand j'avais soif, j'allais boire en vitesse pour pas que « la Madame du Blanc » me voie. Je n'ai même pas mangé à 11 heures de peur de ne pouvoir finir le boulot. Le soir, le gérant m'a dit : « Demain tu iras aux champs avec les autres, tu peux rentrer chez toi maintenant. »

Le type, il a pas eu besoin de me le répéter deux fois. J'ai attrapé mon « gongon de souffrance », je l'ai cogné par terre pour faire tomber la boue. Puis j'ai attrapé mon sac et je suis descendu en courant avec un paquet d'herbe sous le bras. En arrivant à la maison, j'ai jeté mon paquet d'herbe par terre et, sans me décrasser ni rien, j'ai couru à la cuisine chercher quelque chose à manger. Un moment après, Maman m'a dit : « Va voir dans le fond de la cafetière, j'ai gardé un peu de café pour toi. » Le vieux m'a demandé : « Alors, comment t'as trouvé ça ? Qu'est-ce que tu préfères, l'école ou le travail ? » Mais j'étais tellement crevé que je n'avais même plus le courage de lui répondre. Le soir, je me suis effondré sur la paillasse.

Le travail à l'habitation

Le lendemain, quand je me suis réveillé, j'étais plein de courbatures. J'ai dit : « Zut alors, il faut que je monte travailler. » Je l'ai dit tout bas, mais Maman a quand même entendu : « Tu l'as cherché, eh bien maintenant prends ton mal en patience. » J'ai baissé la tête, mais en moi-même je me suis dit : « Toi, tais-toi, ferme ton bec ! De bon matin comme ça, elle commence à me fatiguer, quelle poisse ! »

Quand je suis arrivé là-haut à l'habitation, j'ai vu tous les types qui accrochaient leur bertél (25) aux branches d'un arbre. J'ai fait comme eux et j'ai attrapé ma pioche, j'ai planté le manche en terre et je me suis assis sur le fer. J'ai regardé autour de moi pour voir si je ne connaissais pas quelqu'un dans le tas. Mais pas de chance, il y avait un petit groupe qui commençait déjà à se moquer de moi :

— Eh ! Eh ! Aujourd'hui on va avoir du ragoût de bœuf ; on sent l'odeur de viande fraîche.

Comme je me voyais plus petit et plus faible qu'eux, je me suis écrasé. Mais, à leur façon de parler, j'ai compris que c'étaient des gens des Hauts (26).

Un instant après, le commandeur est arrivé. Il m'a montré mon boulot. Il m'a mis juste à côté des gens des Hauts. Quand j'étais en train de travailler, ils n'arrêtaient pas de se moquer de moi :

(25) Bertél : voir note 12.

(26) Les gens qui habitent les zones côtières, les zones basses (les Bas) se sentent très différents des gens qui habitent les régions plus élevées à flanc de montagne ou les régions de l'intérieur (les Hauts).

— Eh, toi ! Les piquants (27) ne poussent plus dans les Bas ? Il n'y a plus de bœufs à garder en Bas ? Vous êtes maudits, la sécheresse vous achève. Un de ces jours la mer va monter, alors là ça va être votre fête à vous les gens des Bas.

J'ai répondu :

— Allez chier ! Vous êtes tous des cons. En Bas y'a l'usine, y'a l'église, y'a la mairie. Le dimanche pour aller à la messe, vous êtes obligés de descendre par le sentier aux bœufs en tenant le soulier à la main. Le jour de la fête à Saint-Leu, vous venez pour vous bagarrer et vous faites du bruit comme les criquets la nuit. Ici dans les Hauts, dans le fond de la ravine y a plein de condamnés, de diables et la grand-mère Kal (28). Nous, dans les Bas, on n'a pas à se tracasser pour tout ça.

J'avais à peine fini de leur répondre que le commandeur, perché sur son gros rocher, m'a crié :

— Eh toi, fils machin, le premier jour que tu arrives, tu empêches déjà les autres de travailler. Je vois bien que tu es un enfant de malheur. Ton père m'a demandé de te surveiller. Attends, tu vas voir, je vais te montrer de quel bois je me chauffe. Si tu ne me connais pas, je vais t'apprendre qui je suis. Tu es venu ici pour travailler, pas pour raconter des histoires. Attends un peu que je vienne voir ce que tu as fait !

Il est descendu de son rocher, il a sauté par terre et il est venu derrière moi. Il a attrapé sa gaulette pour mesurer. Il a farfouillé dans les mauvaises herbes que je venais d'enlever pour voir si je n'avais pas bâclé le travail. Il m'a regardé, il s'est gratté la tête pour trouver tout un paquet d'injures contre moi. Il a dit :

— Dis donc, toi, qui t'a appris à travailler comme ça ?

Je lui ai répondu faiblement :

— Mais pourquoi, Monsieur le Commandeur ?

— Pourquoi ? Parce que ton travail est tout juste bon pour qu'un chien pisse dessus. Regarde ici, et là ; regarde de l'autre côté, c'est pas propre, c'est pas du travail ça ! Retourne en arrière et recommence-moi ça comme il faut.

(27) Piquants : herbe qu'on donne aux animaux.

(28) La grand-mère Kal : personnage légendaire le plus connu peut-être à la Réunion. Elle est l'équivalent du loup en France, elle se trouve toujours là où les enfants ne doivent pas aller !

Une heure plus tard, le type est repassé à côté de moi pour voir si mon travail lui convenait. Comme j'étais en retard dans mon rang de cannes, il a continué à m'enfoncer :

— Si tu trouves que le travail est trop dur, t'as qu'à retourner chez toi. Va garder les bœufs ou les cochons. Ici, tu es venu pour faire ta journée comme tout le monde. Si c'est pour continuer à bâcler le travail comme ça, demain tu peux rester chez toi.

Là, j'avais vraiment honte, et en même temps j'étais en colère et puis j'avais peur. J'ai fermé mon bec. A chaque fois que je voyais arriver le mec, je baissais la tête pour qu'il ne me dise rien.

Le soir, au moment de pointer la journée, le Blanc lui a demandé :

— Alors ? Le marmot, il connaît un peu son travail ?

Ce salaud de commandeur a répondu :

— Je le lui ai déjà dit : son travail lui ressemble. Si les petits cochons ne le mangent pas, on pourra peut-être en tirer quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je l'ai dit à son père, ce gosse est encore bien trop jeune, mais il veut travailler. Petit à petit on verra bien ce que ça donnera. Comme son père est un brave type qui travaille depuis longtemps pour moi, on va lui pointer sa journée. Mais, toi, débrouille-toi pour lui faire payer ça avec le temps.

Quand le Blanc a dit ça, le commandeur a remué la tête, il m'a regardé en disant :

— Demain on en reparlera !

Pour me faire payer, il m'a fait payer.

Pendant les trois, quatre premiers mois, le soir quand j'arrivais à la maison, j'étais crevé comme un chien qui rentre de la chasse. Mes bras, mes oreilles, ma figure, mes mains me brûlaient à cause de la paille de la canne à sucre. Mon dos me grattait à cause du duvet de canne, et ma tête c'était comme si j'avais des poux. Mais ce n'était pas des poux, seulement la transpiration séchée mélangée à du duvet de canne. J'étais comme quelqu'un qui a attrapé la gale sur la tête.

Mais je m'en foutais, je me disais : « Samedi, je vais prendre ma revanche. » Le samedi à 11 heures, quand je rentrais à la maison, ma mère avait déjà préparé une

grande bassine d'eau tiède pour que je me lave. Et puis elle sortait de l'armoire mon costume en kaki. Tu peux me croire : il était bien repassé ! Le pli du pantalon aurait pu couper les ailes d'une mouche !

La vieille était peut-être encore plus contente que moi, parce que le samedi était le jour béni : l'argent rentrait. J'avais fait la queue comme tout le monde pour toucher mes quelques sous. Quand mes deux frères, mon père et moi on mettait l'argent dans la main de la vieille, elle commençait par retirer l'argent du crédit de la semaine à la boutique du Chinois (29). Après, elle nous donnait à chacun notre argent de poche. Elle nous disait : « Gardez-le bien, quand vous en aurez assez, vous vous achèterez chacun une chemise. » Mais tu parles ! Quelle chemise ! Il y en avait un qui partait s'acheter un bec-rose, l'autre un paquet de cigarettes pour fumer en cachette. Quant à moi, je le gardais pour m'acheter des gâteaux le dimanche devant l'église.

Mais avant de pouvoir dépenser mon argent, je devais encore me taper les corvées. Pendant que je fendais du bois, la vieille, Granmoune et ma plus grande sœur partaient faire les commissions.

Dès que j'avais terminé ma corvée, je préparais un foène pour aller faire un tour au bord de la mer avec mon frangin. On partait à la pêche au flambeau pour ramener de quoi faire un bouillon de poisson. Ma mère disait toujours : « Ce bouillon malangue, c'est bon pour arranger la bouche. Comme la veille on a mangé de la viande, ça nous fait un lavement d'estomac. »

Si bien que, le samedi soir, je rentrais souvent tard à la maison. Et, le lendemain dimanche, je me levais tard. Je descendais faire un petit tour à la messe, oh juste pour la forme ou plutôt pour faire le crâneur. Quand la messe était finie, en montant, je courais après quelques petites chipies qui me connaissaient bien, car elles habitaient près de chez nous. Ça, c'était pour me changer les idées, parce que six jours dans la semaine avec le « gongon de souffrance », c'est pas toujours marrant, marrant.

(29) Boutique du Chinois : les Chinois détiennent le monopole du petit commerce d'épicerie et une partie du commerce de gros. Ils sont établis dans tous les coins et recoins de l'île. On assimile volontiers le commerce au Chinois et le Chinois au commerce. Quoique la nouvelle génération qui a poursuivi des études s'oriente plutôt vers les professions libérales, ou d'autres professions que le commerce.

Et puis, l'après-midi, j'allais jouer un peu dans le chemin devant la boutique avec mes camarades. Quand je voyais qu'il était à peu près 5 heures, j'allais devant la fontaine voir mes petits copains et les emmerder un peu le temps qu'ils remplissaient leur fer-blanc d'eau. Quand il commençait à se faire tard, je rentrais chez moi : il fallait que je prépare mes os pour le lendemain.

Les trois, quatre premiers mois ont été vraiment durs à passer. Avec ça que le commandeur en prenait à son aise. Il commençait par me voler quand il mesurait mon travail parce qu'il faisait glisser la gaulette : pour cinq gaulettes, il en gagnait facile une demie. Et puis pas seulement ça, il fallait en plus que chacun fasse dix gaulettes pour lui. Et quand on ouvrait notre gueule, il nous disait que c'était « son dividende pour le Jour de l'an ». Et encore ! Quand il ne nous faisait pas gratter cinq gaulettes en plus sur les bas-côtés du chemin. Alors tu parles si j'avais le cœur gonflé de rage. Mais qu'est-ce qu'on pouvait bien faire ! Si tu ne fais pas ce qu'il te dit, il ne te pointe que la demi-journée.

J'étais le plus faible dans la bande et j'étais toujours le dernier à finir ma tâche. Le soir, quand le gérant faisait l'appel pour pointer, il me disait :

— Eh là p'tit gars, il faut travailler plus vite ; ça fait au moins une heure que les autres ont fini, on est obligé de t'attendre.

Mais pendant qu'il parlait, j'ai vu le commandeur qui lui avait jeté un clin d'œil. Et puis, sur le chemin du retour, tous les travailleurs me prenaient à partie. Ils se moquaient de moi et me disaient que c'était de ma faute s'ils sortaient en retard. Ça fait qu'on ne m'aimait pas beaucoup. Presque toujours, quand je nettoyais une rangée de cannes, le type à côté de moi s'amusait à m'envoyer de la paille, de la terre et des galets. Alors pour pouvoir gratter, il fallait que je commence par me débarrasser de ses saletés à lui.

Le temps a passé lentement. Les types qui étaient plus costauds que moi ne se gênaient pas pour me brimer. Mais petit à petit, je me suis habitué à eux. J'ai appris à fumer pour pouvoir, moi aussi, offrir des cigarettes. Quand parfois, le dimanche, devant la boutique du Chinois, je

rencontrais des types avec qui je travaillais, je leur payais à boire, dix francs de rhum, juste de quoi leur chatouiller le gosier. J'espérais ainsi me mettre bien avec eux, ou tout au moins qu'ils ne me fassent pas trop chier. Car je dois dire que si je commençais à m'habituer à eux, au fond je les craignais encore.

Les premiers temps, ils m'en ont fait baver tant et plus. Puis, à un moment, je m'en suis sorti : les types ne m'esquintaient plus trop, même le commandeur n'ouvrait plus sa grande gueule comme avant. Mais ça l'empêchait pas, bien sûr, de continuer à me voler.

Moi, j'attendais les jours où il y avait avec nous quelqu'un de plus faible que moi. Ce jour-là, je lui faisais « pisser le sang » exactement comme les autres avaient fait avec moi. Le commandeur qui voyait ça me disait : « Eh, dis donc toi là-bas, qu'est-ce que tu fous ? Tu serais content si on te faisait ça à toi ? »

Je lui répondais que je n'avais pas de petit frère et que, de toute façon, c'était un prêté pour un rendu, à chacun son tour !

Parfois il m'obligeait à faire du travail en plus, pour celui à qui j'avais fait des misères. Parfois aussi il me laissait faire, et alors j'y allais à cœur joie pour emmerder le nouveau venu.

Ça a duré comme ça jusqu'à mes dix-sept ans. Pour me barrer de l'habitation, j'ai attendu le début de la coupe de la canne et je suis allé chercher du travail à l'usine sucrière : on embauchait des gens pour travailler aux moulins.

L'usine sucrière

Le lundi matin, je me pointe devant le grappin (30). Je pose mon cul sur le rebord d'un mur et j'observe les types : on aurait dit qu'ils marchaient sur des œufs tellement ils étaient vantards. Quand la cloche a sonné 7 heures, tous les travailleurs sont entrés dans l'usine.

Il y avait deux ou trois types avec moi qui attendaient qu'un Blanc vienne nous voir. Quelques instants après, Monsieur Lenclume (un vieux yab des Hauts (31) qui était arrivé là par piston et puis parce qu'il avait la peau blanche) est passé à côté de nous et nous a demandé :

— Eh vous, qu'est-ce que vous foutez là ?

On s'est tous levés, on a enlevé notre chapeau. Quelqu'un a dit :

— Bonjour, Monsieur Lenclume, on est venus vous voir pour avoir deux ou trois journées de travail, s'il vous plaît.

Lenclume nous a regardés et a dit :

— Du travail il y en a, mais regardez combien vous êtes ! J'en ai besoin de trois ou quatre et vous êtes là une dizaine. Je ne peux pas vous prendre tous. Et puis il me faut des types costauds, pas des gringalets qui n'ont bu que du lait de chèvre. Ceux qui ont les jambes comme des pieds de maïs secs, ils peuvent dégager !

Moi, il n'a pas dû voir mes jambes, mais seulement ma tête, et sans doute que mes « ressorts à briquets (32) » lui

(30) Grappin : grue située à l'entrée de l'usine sucrière qui sert à décharger les cannes des camions.

(31) Yab : insulte qui désigne un petit Blanc des Haut (voir aussi note 26).

(32) Ressorts à briquets : ses cheveux crêpus faisaient penser aux tout petits ressorts qu'on trouvait dans les briquets de l'époque.

ont plu parce que je n'étais pas plus costaud que les types qu'il avait renvoyés. Il m'a dit :

— Toi, va voir Zagate à la bagasse (33).

J'ai mis ma main sur ma tête et je me suis dit : « Grand merci, bon Dieu. Le vieux peut dire tout ce qu'il veut maintenant, moi cette année je n'irai pas couper la canne. Même si c'est mieux payé, j'y vais pas, je reste là. Ici c'est tranquille, il n'y aura plus de paille de canne pour m'égratigner, ni de duvet de canne pour me gratter le dos. Ici le boulot ne me fatiguera pas trop les os, et puis le "onze heures" j'aurai des repas chauds pour me remplir le ventre, alors que là-haut à l'habitation j'étais obligé d'emmener ma gamelle et de manger froid, et en plus, quand je rentrais à la maison le soir, souvent il n'y avait plus rien à bouffer, je trouvais la marmite vide. »

Et puis, à l'usine, on est mieux payé. J'irai travailler la nuit et je me débrouillerai pour faire des heures supplémentaires le dimanche. Le déluge peut bien arriver, moi j'ai dans l'idée de rester là pour toujours. Je me disais : « Je ferai tout ce que je pourrai pour me mettre bien avec le commandeur Zagate. Même s'il y a des types qui me font chier, ça fait rien. Je leur montrerai de quoi je suis capable. Quand j'irai toucher ma paie, je donnerai un gros billet de mille francs à Maman et le reste je le garderai précieusement. Quand j'aurai assez d'argent, je m'achèterai un beau pantalon comme il en a un, le fils Zouzoune, deux tricots de corps et une belle chemise à carreaux. J'achèterai aussi un bocal de brillantine pour mes cheveux, comme ça j'aurai les cheveux bien peignés quand j'irai au bal. Il faut que ça flambe le 31 décembre au soir ! Sûr que j'aurai la cote avec la petite frangine à Zouzoune ! »

Les deux ou trois premiers jours, j'étais pas très à l'aise. Les types qui travaillaient là depuis longtemps, ça les faisait chier de voir un coupeur de canne travailler à côté d'eux. Il y en avait qui me disaient : « Eh, petit gars, les cannes que tu as plantées; qui c'est que tu crois qui va

(33) Bagasse : résidu fibreux de la canne qui est employé comme combustible par l'usine sucrière elle-même, et aussi comme matière première pour fabriquer des panneaux ligneux.

les couper ? » Je leur répondais : « Ne vous en faites pas, si c'est pas moi ce sera quelqu'un d'autre, c'est pas le monde qui manque. » Ils me relançaient : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Ces cannes, t'as bien été foutu de les planter, et maintenant tu veux plus les couper ? »

Tout ça, ça fait que dans les premiers temps j'étais un peu découragé. Mais je m'en foutais, quand bien même ils me parlaient en *si* bémol. Je me disais : « Vous pouvez toujours causer, vous finirez bien par vous taire un jour. »

Le commandeur Zagate me dit :

— Tu sais, faut pas croire qu'ici les machines ça marche tout seul : il faut les graisser.

— Oui.

— Oui, oui, mais moi je suis toujours à sec !

En moi-même je me dis : « T'es à sec, eh bien t'as qu'à crever, vieux con. »

Quelques instants après, il revient à la charge :

— Alors, toujours rien ?

Moi je fais comme les oreilles de cochon qui cuisent dans la marmite de pois. Il me tapote l'épaule, je lève la tête, je lui demande :

— Qu'est-ce que vous voulez, commandeur Zagate ?

Il me fait une espèce de grimace et puis il me dit :

— Toi, Tanbi (34), viens avec moi, j'ai quelque chose pour toi.

Il veille à ce qu'on ne nous voie pas et puis il me dit tout bas à l'oreille :

— T'as pas vingt balles ?

— Oui.

— Mais alors qu'est-ce que tu attends pour me payer un demi-quart (35) de rhum ?

— Oui, mais moi je ne bois pas, et puis si Monsieur Lenclume me voit, il est capable de me foutre à la porte.

— Je te dis d'y aller, dépêche-toi ! Si quelqu'un te demande quelque chose, tu dis que tu travailles avec le commandeur Zagate. Je connais bien ton père et ta mère. Je les ai vus naître tous les deux. Pourquoi que t'as peur ? Allez dépêche-toi ! Quand tu reviendras avec le rhum, cache-le sous ta chemise et dépose-le dans ce coin, là.

(34) Tanbi : petit surnom affectueux utilisé souvent par les Malbars.

(35) Un demi-quart : mesure de volume qui correspond à 10 centilitres, le quart valant 20 centilitres.

Je ne lui ai pas dit oui, je ne lui ai pas dit non : je suis allé lui chercher son rhum. Je me suis dit : « Le commandeur Zagate, il ne m'emmerde pas trop, à part son rhum. Rien que pour faire chier les autres cons, je vais me mettre bien avec lui. » J'ai pris un quart de rhum au lieu d'un demi-quart. De retour à l'usine, je le vois qui m'attend :

— Alors, Tanbi, tu l'as ? J'ai l'eau à la bouche !

— Bien sûr que je l'ai, j'en ai pris un quart au lieu d'un demi.

Il était vachement content, il me dit :

— T'es un bon p'tit gars, toi, t'es bien le fils de ton père. Et ton père c'est mon pote. Je vais m'occuper de toi, je vais t'apprendre le métier dans mon moulin.

Il boit une gorgée et puis il crache par terre : raak-tou ! Et il me dit :

— Maintenant, va nettoyer les tuyaux et passe un chiffon sur le robinet. Vas-y, ne reste pas là comme ça !

Quand j'arrive au boulot, je prends tout mon temps. Je m'assieds, je regarde si personne ne vient, je tourne, je vire. Quand j'en ai marre d'être seul, je vais à la bagasse voir les autres types. Dès qu'ils me voient arriver, ils font des réflexions du genre : « Ça sent une odeur de paille de canne ! » Mais maintenant je n'hésite plus à leur répondre : « Bande de cons, vous pouvez pas la fermer un peu, non ? » Je m'en fous, je me dis que j'ai Tonton Zagate comme bras fort.

Pendant toute la période de la coupe (36), je travaillais une semaine de jour, une semaine de nuit. Et tous les dimanches j'étais volontaire pour nettoyer le bac à sirop, pour briser l'épaisse croûte de cendre qui s'était déposée au fond du four à bagasse. Je gagnais ainsi une journée de neuf heures en plus. Parfois j'étais vraiment crevé, mais je me disais : « Quand la campagne sucrière sera terminée, le moulin ne marchera plus. Sûrement que Monsieur Lenclume va me dire qu'il n'y a plus de travail. Qu'est-ce que je vais devenir alors ? Il va falloir reprendre la pioche

(36) La période de la coupe des cannes, ou campagne sucrière, dure de juillet à décembre.

et monter à l'habitation. Qu'est-ce que ça va être chiant ! »

Et puis je me dis qu'après tout il y a Tonton Zagate qui est là pour me tirer d'affaire. A chaque fois que je lui paie son rhum, il me dit qu'il va s'occuper de moi. Alors je crois bien que j'ai un gros atout en main. Je ne serai pas si bête pour le lâcher. Je m'en fous, je lui paierai quelques verres. Peut-être qu'avec un peu de chance ce vieux type ne me laissera pas tomber.

On aurait dit que le bon Dieu m'avait entendu, qu'il avait béni mes paroles ! Le 30 décembre, la coupe des cannes se termine. Le 31 au soir, le moulin ferme ses portes. Tout le monde est mis en congé, moi aussi dans le tas. Je quitte le moulin, tracassé. Je me dis : « Là c'est foutu, il va falloir reprendre la pioche. J'ai honte. Et puis, le gérant de l'habitation, il va m'engueuler parce que je n'ai pas été couper ses cannes. » J'avais complètement oublié Tonton Zagate. Mais lui, au Premier de l'an, il est venu à la maison pour souhaiter à mes parents une bonne et heureuse année. Je ne fais pas attention à lui, mais lui il est de bonne humeur et il vient me trouver :

— Qu'est-ce que c'est que ça, Tanbi ? Toi d'habitude qui es si plein d'entrain, aujourd'hui Premier de l'an pourquoi tu fais cette tête-là ? T'es pas malade au moins ?

— Non Tonton Zagate, ça va bien.

— Alors amuse-toi bien pendant ces deux jours de fête ! Le 3 janvier, j'ai du travail pour toi. Je ne veux plus te voir comme ça. T'es comme une poule qui a la pépie !

— Ne t'en fais pas ! Lundi à 7 heures, je serai au boulot.

Là, tous mes soucis se sont envolés : il n'était plus question d'aller travailler à l'habitation. J'ai dit à ma mère de me faire chauffer de l'eau pour me laver un peu et de sortir mon linge neuf de l'armoire : je m'en vais faire un tour à la messe.

J'étais heureux de sortir. En bas, la fête battait son plein. J'ai essayé de courir les filles. L'après-midi, je me suis retrouvé avec une bande de copains. Il y avait le fils Zouzoune qui n'arrêtait pas de frimer. En moi-même, je me suis dit : « T'es peut-être fort comme mec, mais moi aussi je me défends, et moi j'en suis à mes débuts ! » Le soir, quand je suis rentré à la maison, j'étais content. J'ai

récupéré, j'ai laissé reposer mon corps écrasé par la fatigue pour que, le 3 janvier, je sois en pleine forme pour reprendre le boulot.

Arrive le jour où on a remis ça : trois semaines de boulot avec Tonton Zagate. On était peinards, il n'y avait pas un seul chien de Blanc pour nous emmerder.

Et puis, un beau jour, Monsieur Lenclume m'a fait mettre dans une autre équipe de travail. Il m'a mis avec un maçon qui s'appelait Gugusse. Là j'étais manœuvre maçon. C'était au poil parce que c'était un travail régulier. Seulement c'est toujours pareil ; il me fallait souvent graisser la patte à mon maçon. De plus, il y avait Tonton Zagate qui continuait à me zyeuter. Il ne fallait pas que je l'oublie lui aussi. Mais je m'en foutais pas mal, car maintenant je me sentais supérieur aux types qui étaient obligés de se lever de bonne heure le matin pour aller travailler à l'habitation.

Tonton Gugusse et moi on était tranquilles dans le boulot, on tirait un peu au flanc. On était bien. Et puis je me disais : « Quand ce sera à nouveau la période de la coupe, j'irai retrouver Tonton Zagate au moulin. C'est pas moi qui ira faire le con pour que je me retrouve à nouveau dans les champs de canne, à me faire suer. »

Ça a roulé comme ça jusqu'au jour où j'ai reçu ma convocation pour aller passer le conseil de révision à Saint-Denis. Et puis j'étais bon pour le service, bon pour aller manger la viande de bœuf du gouvernement.

Comme j'entendais tout le monde dire que la France c'était bien, je me suis dit : « Si le bon Dieu a pitié, peut-être que moi aussi je pourrais aller voir la France de près. » Et puis, même si je voulais faire mon service à la Réunion, j'aurais eu beau me taper le cul par terre, je n'aurais pas pu y rester, parce qu'il fallait soit être un bon footballeur, soit être le fils d'un gros Blanc. Comme j'étais le fils d'un pauvre Malbar (37), j'avais pas le choix.

(37) Malbar : désigne les gens d'origine indienne parce qu'ils venaient de la côte des Malabars.

II

En France

Le service militaire

Quand je suis venu en France, je croyais que j'allais au paradis. Il y avait longtemps que je rêvais de ça, je croyais que j'allais faire la belle vie, je voyais déjà les jolies filles françaises pendues à mon cou. Je me disais : « Je sais un peu lire et écrire, j'ai appris à parler français à l'école. J'ai tout oublié bien sûr, mais je vais m'acheter quelques romans et je vais me mettre à les lire pendant trois, quatre mois. Quand je serai en permission, j'irai au bal. Je sais qu'à La Réunion les filles courent après les militaires, je me dis que ça doit être pareil ici. Je vais péter des flammes, surtout que j'ai la peau un peu bronzée ! Avec ça, quand j'ai une fille pas trop moche dans mes bras, ma langue je ne la mets pas dans ma poche. Il faut que je brûle mes vingt ans dans ce pays de Blancs. Je leur ferai goûter le goût salé du Cafre à ces filles blanches. »

Mais là je me gourais complètement.

Pour commencer, quand on est arrivé à Marseille, on nous a fait descendre à terre en rang par deux comme les bœufs malgaches qu'on débarque au port (38). Deux officiers ouvraient la marche comme si on était des esclaves ou des sauvages. On n'a même pas eu le temps d'acheter un paquet de cigarettes.

Il y en avait un parmi nous qui avait envie de fumer, mais on n'avait pas d'allumettes. Il a donc demandé du feu à l'un des officiers. Le type, qui était en train de fumer tranquillement, lui a répondu : « Mais ça va pas, non, et

(38) Le port : la Réunion importe de Madagascar des bovins vivants destinés à la boucherie. On les débarque au port de la Pointe-des-Galets.

puis quoi encore ? » Peu de temps après, il a jeté son mégot devant le copain et lui a dit : « Tiens, ramasse ! » Là, tous ceux qui fumaient ont allumé leurs clopes avec le mégot. Et puis on a continué à marcher. On a eu le temps de fumer à peine la moitié d'une cigarette quand l'officier a dit : « Ecrasez tous ces mégots. » On n'était pas contents, mais on l'a fait. Et puis on nous a embarqués dans un camion comme si on était des condamnés.

On nous a emmenés dans une caserne. On nous a mis dans un grand dortoir. On n'a même pas eu le temps de se reposer un peu, on nous a obligés à brosser, à balayer et à cirer le parquet sans perdre de temps. On nous a fait descendre pour qu'on prenne nos couvertures, nos draps et notre polochon. Quand on est rentrés au dortoir, on était fatigués comme des bœufs qui ont tiré la charrette toute la journée.

Un petit caporal nous a surpris alors qu'on était tous assis. On était fatigués et, lui, il nous criait : « Allez, allez, ne restez pas collés, il faut faire vos lits, vous n'êtes pas ici pour vous reposer. » Il y en avait un dans la bande qui était moins timide que les autres ; il lui a dit : « On est fatigués, caporal. » Pourquoi il a ouvert son bec celui-là ? Le caporal nous a obligés à faire nos lits et il a dit à l'adjudant qu'on était une bande de tire-au-flanc. L'adjudant nous a fait descendre et nous a engueulés. Il a même dit : « Ne croyez pas que vous êtes ici en pays sous-développé. Ici il n'y a pas de canne à sucre et il n'y a pas d'arbres pour dormir dessous comme des cochons. Si vous n'écoutez pas ce que le caporal vous dit, vous aurez mon quarante-deux dans le cul ! »

Je me suis dit : « Ça commence bien, ça promet ! » Et ça n'a pas manqué.

Depuis le premier jour et pendant trois mois, le caporal, l'adjudant et le sergent, ils ont pas arrêté de nous faire chier. Manœuvres tous les quinze jours, corvées et garde tout le temps. En plus de ça, c'était l'hiver et le froid nous faisait souffrir, et on aurait dit que ces trois salauds-là, ça les mettait encore plus en chaleur de nous en faire baver.

Au bout du quatrième mois, on a eu une permission. Je suis allé au bal du samedi soir. Toutes les filles que

j'invitais me répondaient non. Je me dis : « Merde, quelle poisse ! Comment faut-il s'y prendre pour accoster ces filles françaises ? » J'ai essayé de draguer au bar, mais tu parles, j'ai dépensé le peu de fric que j'avais, mais j'en étais toujours au même point : les filles me passaient sous le nez.

Je savais pas encore que le nègre, il est bon pour faire le service militaire seulement, pas pour draguer les filles blanches. J'ai essayé par deux ou trois fois encore, mais elles me répondaient même pas, elles m'envoyaient chier. J'ai fini par comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Pour me consoler, je me suis dit : « Je me rattraperai quand je serai en civil, quand je travaillerai et quand j'aurai du pognon. »

C'est comme ça qu'ils ont tué mes vingt ans. J'étais triste et malheureux. J'arrêtais pas de penser à ma famille et je regrettais d'avoir quitté la Réunion. Je voulais y retourner, mais d'un autre côté je me disais : « Si je retourne là-bas sans pognon, il est possible que le Blanc me dise qu'il n'a plus de travail pour moi à l'usine. Je serai alors obligé de reprendre la pioche, de gratter la terre au milieu des fourmis rouges, ou sinon il me faudra aller chercher du boulot à Saint-Denis comme manœuvre maçon ou manœuvre de n'importe quoi. »

Les jours continuaient à passer. Je n'allais plus au bal parce que j'étais raide. Et puis j'étais devenu ancien : j'avais fait presque huit mois de service. Un jour, l'officier-conseil nous a fait appeler, toute la section, dans son bureau. On y est allés, il nous a sorti un grand baratin sur notre avenir. J'ai bien écouté. A un moment, il a dit que si on voulait aller faire un stage dans un centre de F.P.A. (formation professionnelle accélérée), il nous donnerait des papiers à remplir et il ferait tout le nécessaire pour nous faire apprendre un métier.

J'ai tenté le tout pour le tout. J'ai fait ce qu'il fallait faire. Trois semaines après, l'adjudant nous a emmenés voir l'officier ; on a passé alors une demi-journée à remplir des tas de papiers. J'y ai pas compris grand-chose. C'est seulement quand ils ont commencé à parler du stage pour apprendre un métier et pour rester en France, c'est là que

j'ai compris que l'heure était venue pour abandonner définitivement ma pioche et les champs de canne.

A la fin, ils ont annoncé qu'on irait au centre de F.P.A. la semaine suivante. Quelques-uns sont partis pour faire mécaniciens, certains soudeurs, d'autres maçons. Moi j'étais dans la section maçonnerie. J'étais pas trop content, car j'avais demandé à faire la mécanique. Ils m'ont dit que j'étais pas assez intelligent, que j'étais tout juste bon pour faire de la maçonnerie. Et puis je me suis dit : « Après tout, il vaut mieux ça que rien du tout. »

Le centre de F.P.A.

Le vendredi à midi, dans son rapport, l'adjudant nous a dit d'aller chercher notre bleu de travail pour que le lundi, au moment de commencer le stage, il ne nous manque rien. Le lundi à 7 heures, le sergent nous a emmenés devant le bureau du moniteur du centre. On a attendu cinq minutes et puis le moniteur a ouvert son bureau ainsi que l'atelier. Il nous a regardés, mais il n'a rien dit, même pas bonjour. Il a commencé par nous demander si on était la nouvelle section qui venait faire le stage. On a dit oui. Il a hoché la tête, puis il nous a demandé s'il y en avait parmi nous qui savaient déjà travailler. On a dit non, on ne sait pas.

Il nous a dit d'entrer dans l'atelier pour discuter un peu. On y est entrés, il a fait connaissance avec nous. Il nous a demandé notre nom, notre âge et aussi notre nationalité, comme s'il ne savait pas que nous sommes Français sur nos papiers. Il nous a donné à chacun un numéro. Je croyais qu'il allait tirer la loterie. Tu penses ! C'était pour nous répartir dans l'atelier. Chacun avait ainsi son mètre carré, sa place de travail. Ça, ça m'a rappelé La Réunion quand les propriétaires, ils partagent la terre entre les « colons » pour qu'ils plantent du maïs ou des haricots.

Dès qu'il a eu fini de nous placer tous, il a pris son équerre, son crayon et son cordeau bleu : il a tracé les emplacements de chacun. Le plus marrant, c'est qu'avant de tracer, il a donné à deux gars chacun un balai et un arrosoir. Deux autres gars suivaient derrière eux avec le

cordeau bleu et le crayon. Moi j'avais la grande équerre en bois, je l'ai foutue sur l'épaule. Il a poussé une de ces gueulantes : « Une équerre, c'est pas une pioche pour mettre sur l'épaule ! » Je lui ai dit : « Oui, monsieur. » Tous les autres ils riaient, mais ils savaient pas ce qui les attendait. Le type les a regardés en train de balayer. La façon dont ils tenaient le manche à balai ne lui plaisait pas. Il leur a pris le balai des mains et il leur a montré comment il fallait tenir le manche et comment il fallait faire pour bien balayer. Celui avec l'arrosoir, ça a été pareil : sa manière d'arroser c'était pas ça. Le moniteur lui a dit : « Un stagiaire ne tient pas un arrosoir comme un baigneur de cochons. » Pour chacun, ça a été comme ça : il y avait toujours quelque chose qui ne lui plaisait pas.

Au début de l'après-midi, il nous a donné nos outils. On a eu droit aussi à une brouette et à une pelle. Il y avait un gros tas de terre à tamiser et à transporter jusqu'à l'atelier. Là aussi, le type, il a trouvé quelque chose à redire. Notre façon de tenir la pelle n'était pas correcte, de même que notre façon de faire rouler les brouettes. Il nous a montré comment il fallait faire : tu parles, il faisait exactement comme nous, mais il fallait bien qu'il trouve quelque chose pour nous faire chier toute la journée.

Le premier jour, ça a donc plutôt mal commencé. Le deuxième jour, on nous a emmenés dans la salle de cours pour apprendre le dessin et la technologie. Là, il fallait qu'on soit en rang par deux, sinon on se faisait engueuler dès le matin, avant même de commencer. C'était exactement comme à l'école maternelle. Dès qu'on est entrés dans la salle de cours, tout le monde s'est précipité pour choisir sa place. Moi, je me suis mis juste à côté du poêle. Le moniteur ne m'a pas loupé : il m'a envoyé chercher le charbon et il m'a fait allumer le feu. J'étais pas heureux, mais je l'ai fait en me disant qu'après tout il me foutra peut-être la paix pour le reste de la journée.

Avant que le cours commence, un grand chef est passé nous voir. Il nous dit bonjour, nous demande si ça va, si on est contents. Nous, on dit oui. Il nous souhaite bonne chance et bon courage et il nous dit qu'il est notre adjoint technique : il est là pour nous recevoir dans son bureau. Si on a des ennuis avec notre moniteur dans le travail, il faut aller le voir. Il est là pour nous aider et nous donner de

bons conseils. Il a sorti un grand charabia, et patati et patata. Il nous a dit aussi que si on est reçu au C.A.P. et si on veut rester en France, il nous aidera, il cherchera du travail pour ceux qui le désirent. En moi-même, je me suis dit : « Dans six mois, si ça marche, j'irai voir à quoi il ressemble son bureau. »

Le stage a continué tout doucement, le moniteur était toujours aussi chiant. Les trois premiers mois ont été durs décourageants même. On avait pas le moral. Moi, je me disais tout le temps que je n'avais aucun espoir de réussir à l'examen. Et, en même temps, je m'en foutais parce que j'étais à l'armée. Je me disais : « On verra bien dans six mois. Si ça marche, tant mieux, si ça marche pas, tant pis, j'y perds rien. De toute façon, quand je rentrerai à La Réunion, si je trouve un emploi de manœuvre maçon, je pourrai donner un coup de main à mon maçon. »

Au bout de trois mois, on commençait à se débrouiller un peu. On savait manier la truelle, le fil à plomb et la pierre à niveau. Le type ne nous engueulait plus à propos de la brouette, de la pelle et du balai. Mais il gueulait comme un âne à chaque fois qu'il y avait cours de dessin.

Une fois, mon dessin était sale. Il me demande si je crois qu'il va me donner une bonne note à l'examen. Moi, je lui réponds oui. Qu'est-ce que j'ai pris ! Il m'a dit : « Mais non, je ne donne pas un C.A.P. à n'importe qui, et puis le C.A.P. ça sert pas pour manger de la canne à sucre ou pour grimper après les cocotiers. »

Tous mes camarades me regardaient de travers parce que j'avais répondu oui. Ils me disaient que j'aurais mieux fait de baisser la tête. Moi aussi, je me suis dit qu'au prochain coup je fermerais ma gueule.

Ce qui fait que, le type, il prenait de mauvaises habitudes. Tous les matins, il gueulait quand on avait dessin. A l'atelier, il nous donnait le plan pour travailler dessus. Personne ne comprenait ce qu'il fallait faire. On restait tous complètement secs.

Quand il avait fini de se foutre de notre gueule, il prenait le plan, il nous sifflait comme si on était des chiens et il nous expliquait. Malgré ça, on ne comprenait pas bien encore. Il était obligé de dessiner par terre pour nous faire comprendre. Peut-être qu'on était bouchés, mais il

faut dire que de son côté, le moniteur, il ne se foulait pas trop non plus. Et puis de la patience, c'est pas lui qui en avait à revendre.

Pendant les trois derniers mois, tous les matins après le dessin, il nous faisait faire des exercices et des plans. Ça, c'était notre calvaire : le dessin était difficile, le plan était dur à piger. Il n'y avait que l'après-midi qu'on était bien, parce qu'on travaillait au-dehors. On a passé l'enduit sur un bâtiment qui comprenait neuf salles de cours et, après, on a fait un grand réfectoire pour la caserne. On était vachement contents. On se disait : « C'est pas vrai, on est presque maçons. » On n'était pas peu fiers !

Le moniteur nous mettait en équipe de deux. Il nous disait ce qu'il y avait à faire et, après, il se tirait. De temps à autre il venait nous voir, mais sinon on était tranquilles tout l'après-midi.

Une fois, je me rappelle, j'étais sur un échafaudage. Il me dit :

— Christian, c'est bien ! Comme ça, quand tu rentreras chez toi, tu vas pouvoir commander les gens.

Je lui ai répondu :

— Ne vous en faites pas, chez moi aussi il y a de bons maçons.

— Oui, bien sûr, mais ils n'ont pas beaucoup de travail, et puis pour construire des paillotes il y a pas besoin d'être maçon.

— Là vous vous trompez, Monsieur le moniteur. A La Réunion on construit des cités, des routes, il y a beaucoup de travail et aussi de bons maçons.

Je sais pas s'il a été convaincu par ce que je lui ai dit, mais il a arrêté là la discussion, il m'a dit :

— C'est bien, travaille et fais attention à l'échafaudage.

On a traîné comme ça jusqu'à l'examen. Mis à part le dessin et le plan, je me voyais déjà maçon. L'examen approchait ; le moniteur nous faisait la morale. Moi, j'espérais que toutes les engueulades que j'avais encaissées serviraient quand même à quelque chose. Je voulais être reçu.

Le jour de l'examen est arrivé. On a commencé le lundi matin avec le dessin, de 7 h 30 à 9 heures. On est sortis de

la salle, on était tous blêmes de peur. Moi, je ne comptais plus dessus. Je me suis dit : « Je continue juste pour voir, mais vraiment j'ai aucune chance. » Le jeudi soir, tout était terminé.

Le vendredi, on est allés nettoyer, balayer et mettre de l'ordre dans l'atelier. On a fini à 9 heures et demie. Le moniteur a dit qu'il donnerait les résultats de dessin à 10 heures et les résultats de l'examen seulement le soir à 4 heures. Quand il nous a annoncé ça, c'est comme s'il m'avait coupé les jambes. Jusqu'à 10 heures et demie, on est restés là, plantés comme des statues.

Longtemps après, le moniteur est arrivé avec un vieux sourire. On avait tous la moyenne. Il était satisfait et il nous a remerciés. Je lui ai demandé : « Monsieur le moniteur, vous croyez qu'on est reçus ? » Il m'a répondu qu'il savait pas, mais que d'après lui c'était à peu près sûr. J'étais vachement content.

Le soir à 6 heures, l'adjudant dans son rapport a dit qu'on était tous reçus et qu'on était convoqués dans l'atelier pour arroser ça avec le moniteur. Le type, il était tellement content qu'il en avait les larmes aux yeux. Dans mon cœur, je me suis dit : « Tu peux pleurer, moi je suis bien content, t'en auras un de moins à faire chier demain. »

La quille approchait petit à petit. Je travaillais sur les chantiers pour l'armée. Je ne voyais pas d'inconvénients à cela. Au contraire, comme ça je ne perdais pas la main, et puisque j'avais l'intention de rester en France, je ne voulais surtout pas me ridiculiser auprès des Français dans mon futur boulot. Mais là je rêvais encore un peu trop.

La quille est arrivée. J'avais pas un rond : ma famille ne m'avait pas envoyé de mandat. Certainement qu'ils n'avaient pas les moyens de le faire, ou peut-être croyaient-ils que j'étais riche. A leurs yeux, c'était pour ça que je restais en France, pour devenir un grand homme d'affaires.

La veille de la quille, l'officier-conseil nous a donné 300 francs, une caisse à outils, un bleu de travail et un costume en drap qui était taillé dans la même étoffe que les couvertures de la caserne ; et puis aussi un plan pour

aller à Paris au Bumidom (39). Ce qui m'avait fait le plus plaisir dans tout ça, c'était les 300 francs. J'étais en train de me faire du mouron parce que j'étais dans la dèche ; avec tout ce paquet de fric, j'étais sauvé.

On était douze Réunionnais. Chacun a donné 10 francs pour arroser la quille. Après, on a pris le train pour aller à Paris.

(39) Bumidom : Bureau pour le développement des migrations intéressant les départements d'outre-mer.

Le Bumidom

Je revois très bien la gare Montparnasse. C'était au mois de mars : avec notre costume léger qu'on avait depuis La Réunion, on descend du train avec un large sourire aux lèvres. On voit tous les gens qui vont chacun dans leur direction. Il faisait un peu froid. Tout d'un coup une idée me traverse la tête, je dis tout haut : « Mais, à propos, où est-ce que ça se trouve ce Bumidom ? » J'ai à peine terminé ma phrase, je vois tous les onze couillons qui s'arrêtent net, sur place. On aurait dit qu'ils s'étaient transformés en soldats de plomb.

Le découragement me prit : il faisait froid, ma valise et ma caisse à outils commençaient à se faire lourdes et surtout, surtout je ne savais même pas où aller. Avec mes onze copains, on était tous dans le même sac de puces. Je dis à l'un d'eux : « C'est bien simple, on va demander aux gens où ça se trouve le Bumidom. »

On laisse nos bagages avec les autres et on commence :

— Bonjour msieur-dame, vous pouvez pas me dire où se trouve le Bumidom s'il vous plaît ?

— Quoi ?

— Le Bumidom, s'il vous plaît ?

— Non, jeune homme.

Quelqu'un m'a demandé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Bumidom, là où on accueille les militaires qui restent en France.

— Ecoute, je ne vois pas du tout, va demander à quelqu'un d'autre.

Certains ne prenaient même pas la peine de nous

répondre. A moi seul, j'ai demandé à quinze personnes au moins. Mon copain, pareil. Personne n'était au courant.

Et puis on commençait à avoir faim. On est entrés dans un café pour boire un verre, afin de nous soulager un peu le cœur et l'estomac. En buvant mon demi, je réfléchis : bientôt il sera midi, mon estomac crie famine et je suis à la rue. Et puis je remarque des gens qui font la queue pour avoir un taxi. Je les voyais qui entraient dans les taxis avec sacs et valises. Je touche du bras mon copain, je lui dis : « On va se renseigner encore une fois. » On est allés voir un chauffeur de taxi. Il nous dit : « Le Bumidom ? Non, je sais pas où ça se trouve. Mais si vous avez l'adresse, je vous y emmène. » Je lui dis que je connais pas l'adresse, mais qu'on nous a donné un papier. Le type demande à voir le papier. J'ai traversé la rue comme une flèche pour aller chercher ma valise. Sur le trottoir, devant tout le monde, j'ai ouvert ma valise, j'ai pris le papier et je l'ai donné au type. Il a jeté un coup d'œil : « La rue Crillon, montez, je vous emmène. » Là, on a compris qu'on était vraiment douze couillons.

Il était déjà midi et demi et je croyais qu'arrivés là-bas on allait bouffer. Tu parles. On arrive là-bas, il y avait un monde fou. On repère un Blanc assis devant une table et, à côté de lui, un policier noir. Je m'avance, je lui dis : « On a terminé le service militaire, l'officier-conseil nous a envoyés ici. » Je croyais que c'était un métropolitain et je bégayais quelques mots de français. Il me demande mon nom et puis il se met à parler créole avec moi.

Il prend nos papiers et nous donne en échange un grand papier jaune à remplir. Ceci fait, il nous donne un numéro à chacun et nous dit : « Le directeur est allé déjeuner, attendez-le dans la salle d'attente, il vous recevra tout à l'heure. » Je lui rétorque : « Mais, nous aussi, on n'a rien bouffé depuis ce matin », et sur la lancée je lui raconte tous nos déboires du matin pour trouver le Bumidom. Tu parles, il s'en foutait pas mal de nos histoires.

Il nous dit qu'on a le temps pour aller manger si on veut. Je lui demande où se trouve le réfectoire. Le type gueule :

— T'es fou ! Y'a pas de réfectoire ici. On n'est pas à la caserne.

— Mais où est-ce qu'on mange alors ?

— Va au restaurant ou sinon va dans un café et mange un sandwich.

— Moi je ne veux pas de sandwich, on va aller au restaurant, on a trop faim.

Le type m'a bien expliqué où aller. On y va ; un autre créole nous suit et se joint à nous. On cause un peu, il nous dit qu'il y a un mois et demi qu'il a quitté La Réunion. Le Bumidom ne lui a pas encore trouvé du travail. Il dort à l'hôtel Primavera, soi-disant que c'est un hôtel : ils sont six dans une même chambre. Ils reçoivent 60 francs tous les quinze jours, la bouffe est dégueulasse et la ration est plutôt maigre.

— C'est peut-être ce qui vous attend aussi, qu'il nous sort.

— Non, ça va pas, que je lui dis, nous on vient de l'armée, notre officier-conseil a dit qu'on serait aux bons soins du Bumidom.

On a mangé sur le compte du Bumidom. Au restaurant, on se remplit la panse. Le patron nous demande si on veut du café. On dit oui, bien sûr. Le café est arrivé en même temps que l'addition. Ça faisait 9,50 francs (service non compris 12 %) par tête de pipe. Je dis : « Pardon, M'sieur, on vient de la part du Bumidom. » Il demande : « Est-ce que vous avez un ticket ? » On dit : « Non, on ne connaît pas, on vient d'arriver, c'est là-bas qu'on nous a dit d'aller manger au restaurant. »

Pour abréger, le type nous dit de payer et il nous remettra la facture. J'étais pas content, j'ai quand même pris la facture pour nous faire rembourser par le Bumidom.

De retour au Bumidom, j'ai raconté au Réunionnais qui nous avait envoyés au restaurant ce qui s'était passé. Il m'a dit que c'était normal qu'on ait payé notre repas. De toute façon, le Bumidom ne rembourse rien du tout. J'étais en pétard contre lui : « Vous savez bien qu'on sort de l'armée et qu'on est raide. » Il répond que, lui, il n'y est pour rien et qu'on n'a qu'à le dire au directeur tout à l'heure.

Et puis, depuis 2 heures jusqu'à 5 heures, on attend notre tour dans la salle. Je commence à en avoir marre et je ronchonne. Mon copain me dit de me tenir tranquille : « Attends, peut-être qu'on va avoir un boulot à Paris même. On sera heureux comme des rois. » Je finis par l'écouter et je lui dis : « Ouais, t'as raison. On vient de l'armée, on est sûr de passer avant tout le monde. Et puis on a travaillé pendant seize mois pour l'Etat, à présent on doit être bien considérés. »

A un moment donné, on nous a fait appeler dans le bureau du directeur. Belin, l'employé-chef, nous fait entrer tous les douze dans le bureau. Il prévient le grand chef pour qu'il voie un peu à quoi on ressemble. Le grand chef dit :

— Bien, vous sortez de l'armée ? Vous avez suivi un stage dans un centre de F.P.A. ?

Je lui réponds :

— Oui, on a même notre C.A.P. provisoire.

Il m'a regardé un peu de travers et nous a dit :

— C'est bien, mais pour aujourd'hui il est trop tard.

Il nous explique alors qu'il a de nombreuses fiches à remplir pour faire nos dossiers. Il termine en disant :

— Allez, revenez demain pour huit heures.

J'ai pensé : j'ai voyagé toute la nuit, je serais bien content de me reposer un peu. Il était déjà au moins 6 heures et demie. Belin nous dit : « Bon, allez, je vous attends demain. » Il nous conseille de venir de bonne heure, comme ça on sera les premiers à passer. On dit oui, oui, mais tous les douze on a envie de lui demander quelque chose ; mais, voilà, personne ne veut ouvrir la bouche. Je ne pouvais plus retenir ma langue ; je l'ai laissé s'échapper :

— Mais, M'sieur, où est-ce qu'on doit aller, s'il vous plaît ?

— Ben, chez vous, pardi !

L'autre copain, il lui dit :

— On ne sait pas où aller.

Là, Belin a fait l'étonné :

— Comment, vous n'avez pas de famille à Paris ?

— Non, on ne connaît personne ici. Ce matin aussi, on était emmerdés pour trouver le Bumidom, on a été obligés de prendre un taxi.

— Vous n'avez pas besoin de prendre le taxi, il y a le métro, ça ne coûte pas cher.

Là-dessus, je lui dis ce que nous a coûté le taxi et j'en profite pour lui donner la facture du restaurant. Il nous dit qu'il n'en a que faire de ce papier. Le Bumidom c'est un bureau d'accueil, il ne tient pas compte de ce qu'on mange. Pour nos repas, nous devons nous débrouiller. On peut bouffer n'importe où, il ne nous rembourse pas. Là je suis encore resté comme un couillon, la bouche ouverte.

Belin nous a donné un papier pour aller dans une sorte de foyer à Créteil. On lui demande comment faire pour y aller, on ne connaît pas Paris. Il se gratte la tête :

— Il faut y aller en métro.

— On ne connaît pas le métro, on est jamais entrés là-dedans.

Il a réussi à trouver un Réunionnais qui logeait là-bas pour nous y emmener.

On arrive à Créteil, il est au moins 7 heures et demie. On tombe sur une bonne femme qui est en train de faire la vaisselle : « Bonjour madame, on vient de la part du Bumidom. » Elle nous dit d'attendre. Quelques instants après, un type arrive. On lui donne le papier :

— C'est à cette heure-ci que vous arrivez !

— Ben oui, le Bumidom vient juste de nous envoyer ici.

Il nous emmène dans la chambre, on dépose nos bagages. Il nous fait descendre pour prendre nos couvertures, nos draps et notre polochon. Il n'y avait plus rien à manger, ils avaient fini de laver la vaisselle. On avait faim, mais il a bien fallu dormir sans manger.

Le lendemain, on n'a pas eu besoin de me dire deux fois de descendre pour boire le café. Le café bu, deux coups de peigne dans les cheveux et nous voilà partis à la recherche d'un autobus. On a eu de la chance, il y avait un Réunionnais avec nous pour nous expliquer comment faire pour aller au Bumidom par le bus et le métro.

On est arrivés trop tôt au Bumidom. Pendant une heure, on est restés plantés devant la porte comme des damnés qui sont en pénitence.

Quand on nous a convoqués dans le bureau, on nous a raconté patati et patata, il n'y a pas de travail dans

l'immédiat, retournez au foyer, revenez dans huit jours.

On est rentrés à Créteil et je sais pas comment on s'est démerdés, mais on est arrivés encore une fois après l'heure du déjeuner. Un repas qui nous filait encore sous le nez ! J'ai demandé aux Réunionnais qui étaient arrivés là avant nous ce que ça voulait dire ces histoires que si on est en retard on n'a rien à bouffer. Quelqu'un m'a répondu :

— Le directeur du foyer, c'est un type chiant. Il prend des gens qui crèvent la faim. Le Bumidom le paie pour nous nourrir, mais lui il fait ce qu'il veut. Si tu dis un mot de travers, fais gaffe, il est capable de téléphoner à Belin pour te faire des emmerdes. Tu vois, il faut que tu te mettes bien dans le crâne qu'ici c'est pire que l'armée, ce foyer-là c'est un peu comme une prison. Ce soir, quand tu vas aller bouffer, regarde bien sur la porte. Il y a un écriteau où il est dit : « Avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure. »

J'étais pas content du tout, je dis :

— C'est pas une raison pour nous laisser crever de faim. Son foyer, son écriteau, nous on s'en fout. Déjà le Bumidom, il commence à nous rouler. Si lui il achève de nous faire crever, eh bien ça va chier !

Il m'a dit :

— Eh, Malbar, ne t'énerve pas comme ça ! T'as encore rien vu, tu sors de l'armée, t'as encore des trucs à voir.

Il a commencé à nous expliquer la merde du boulot, la façon dont son ancien patron et son chef de chantier l'ont traité : pire qu'un chien. Un jour, il n'a plus été capable de supporter tout ça, il a lâché son emploi et il est allé voir le Bumidom. Le Bumidom l'a traité de fainéant. Ils ont même pas cherché à lui trouver une autre place de travail. Ils l'ont envoyé dans ce foyer à Créteil. Il touche seulement 60 francs par semaine et il faut qu'il ferme sa gueule, sinon ils l'envoient carrément chier. Il est comme nous, il n'a rien, il ne sait pas quoi faire. Il est obligé de rester comme ça.

Tout ça, ça m'a fait comprendre que la France m'avait embobiné, qu'ils étaient nombreux ceux qui s'étaient fait avoir avant moi et qu'il y en aurait pas mal encore après moi. Et pourquoi cela ? Parce qu'à la Réunion on ne peut pas trouver un boulot qui nous assure le minimum pour vivre à peu près correctement.

De mon temps, ceux qui travaillaient dans les champs de canne à sucre n'avaient pas un emploi permanent et assuré. Mettons pas exemple que je quitte l'armée, je retourne à la Réunion pour cultiver la canne. Un jour, peut-être, j'aurai assez d'argent pour acheter deux feuilles de tôle ondulée et quelques morceaux de bois pour faire une petite case. Oh, non, c'est pas possible ! En pensant à tout ça, je me dis que le type il a un peu raison : il faut que je tienne bon.

On est restés dix jours dans ce maudit foyer. A l'intérieur, c'était vraiment comme dans une prison. Au bout de huit jours, on est allés voir Belin. La première chose que je lui ai sortie, c'est comment on vivait dans ce foyer-là. On ne pouvait pas sortir pour chercher du travail, car, si on arrivait en retard, alors on n'avait plus rien à manger.

Belin m'a dit que ce monsieur était déjà bien gentil d'accepter de nous accueillir. Seulement il était peut-être un peu sévère parce qu'une fois il y a eu une bagarre terrible. Depuis, il fait régner l'ordre dans son foyer, mais sinon ce foyer est très bien. Pendant qu'il causait, ma peau me piquait tellement j'étais en colère.

Et puis il nous a donné 60 francs à chacun. Il nous a débité une leçon de morale. Il a dit que dans ce foyer on ne devait pas sortir, qu'il fallait qu'on écoute tout ce que ce con de directeur nous disait, et puis il m'a engueulé à propos de cette histoire de « pas de bouffe si on est en retard ». Il m'a dit que je n'avais pas le droit de sortir pour aller chercher du travail vu qu'il était en train de se casser la tête pour nous en trouver. Je l'ai bien regardé : j'étais tellement en colère que, si par mégarde une mouche innocente s'était posée sur moi, je l'aurais bouffée.

Je lui ai quand même demandé :

— Mais, M'sieur Belin, quand est-ce qu'on va commencer à travailler ?

— Ne vous en faites pas, je m'en occupe, dans deux ou trois jours je téléphonerai au directeur pour vous dire de venir.

C'était vrai : deux jours après, le directeur nous a prévenus que le Bumidom nous attendait le lendemain pour 9 heures. On est partis au Bumidom de bon matin.

Belin nous a fait appeler dans son bureau. Il était dans un bon jour. Il riait, car il avait trouvé un patron pour nous.

Il nous explique comment faire pour y aller, il nous paie le voyage et nous donne un plan pour ne pas nous perdre. A moi, il me donne une grande enveloppe pour que je la remette au patron et il nous dit d'y aller rapidement, car on nous attend.

On était vachement contents. On est rentrés au foyer, on a fait nos valises en deux coups de cuillère à pot. On a dit au directeur : « On va travailler, dès qu'on a fini de manger, on lève l'ancre. »

Fécamp

On est arrivés à Fécamp à 5 heures de l'après-midi. On a demandé au chef de gare notre chemin. Il a pris son temps pour nous l'expliquer et il nous a dit de prendre un taxi pour plus de sûreté. On a fini par y arriver quand même : on a vu une grande maison et une jolie demoiselle. On cogne à la porte, je passe devant, je dis : « Bonjour mademoiselle », et je commence mon baratin, mon enveloppe à la main. Je lui explique qu'on vient de Paris, que le Bumidom nous a envoyés ici pour travailler. Elle me demande : « Vous êtes nord-africain ? » J'allais lui dire de fermer sa gueule, mais c'est moi en définitive qui l'ai bouclée. L'un d'entre nous lui a expliqué qu'on sortait de l'armée, que le Bumidom nous avait envoyés ici, mais qu'on était français, qu'on venait de la Réunion.

Elle nous dit d'attendre, le patron va arriver, il s'occupera de nous. Mais il faut d'abord remplir des papiers, inscrire nos noms et tout et tout. Moi je ne laisse pas échapper l'occasion, je lui dis : « M'sieur Belin nous a dit qu'il y avait beaucoup de travail, qu'on peut commencer demain si on veut. »

La fille m'a regardé, a grimacé un sourire et puis elle a fait une bouche en cul de poule, elle m'a dit : « Oui, oui, en principe il y en a. » J'étais sur le point de lui faire un clin d'œil et puis je ne l'ai pas fait. Je me sentais un peu bête devant une belle fille comme ça.

Peu de temps après, un type est arrivé. La secrétaire lui explique ce qu'on est venu faire. Il dit : « Ouais, c'est des Arabes », et puis il nous dit : « Venez. » On y va, il s'assied, je lui donne l'enveloppe. Il jette un coup d'œil :

— Vous voulez travailler ?

— Oui.

— Bon, carte d'identité, carte de sécurité sociale, qu'il nous sort.

On ne les avait pas. Je lui dis qu'on n'a rien de tout ça, s'il veut notre livret militaire. Il dit oui. Je lui donne le mien, il prend mon nom, celui de mon père, de ma mère, ma sœur, mon frère, et puis il me demande : « Quelle nationalité ? » Mais je lui dis : « Français. » Le type, il y croyait pas trop, il n'en était pas sûr. Là, devant nous, il a téléphoné à je ne sais qui, spécialement pour demander si c'était vrai que La Réunion était bien française et non pas arabe. Depuis cette histoire, ça me dégoûte d'être de nationalité française.

Le type a causé un peu avec nous. Il nous demande si on a un métier, où c'est qu'on habite, si on est marié, combien d'enfants on a. Pour nous poser des questions pareilles, c'était un con ou alors il se foutait de notre gueule : comme s'il ne savait pas après avoir vu notre livret militaire qu'on n'était pas marié, qu'on n'avait pas d'enfants. On lui a expliqué qu'on venait d'être libérés de l'armée, que le Bumidom nous avait envoyés là pour travailler et qu'on nous avait dit qu'on serait logés par l'entreprise. Le type, il nous a écoutés, mais il a fait comme s'il n'avait rien entendu à propos du logement. Il nous dit :

— Bien, venez demain en tenue de travail avec vos outils. Je vous emmènerai au boulot à 7 heures.

On dit oui merci, mais personne ne bouge, on reste là. Il nous dit à nouveau qu'on peut partir. Quelqu'un lui demande :

— Mais aller où ça ?

Ça a fait chier le type, il a dit :

— Où ça ? Pas chez moi, en tout cas !

— Pardon monsieur, bien sûr on va pas aller chez vous, mais on veut savoir l'endroit où vous nous dites d'aller. On vient du Bumidom, on nous a dit qu'on serait logé par l'entreprise.

Le type s'est énervé :

— Vous commencez à bien faire ! Qu'est-ce que vous voulez ? Le patron n'est pas là, demain il verra ça. Est-ce que vous comprenez le français ?

Je lui réponds que oui, je comprends le français, mais ce que je ne comprends pas c'est comment on va faire ce soir pour dormir.

Il dit encore : « Ecoutez-moi ! Ici c'est une entreprise de bâtiment, c'est pas une maison de repos pour ramasser des mecs qui ne savent même pas distinguer leur droite de leur gauche. Foutez le camp ! Et venez demain pour travailler à 7 heures. »

Là, ça n'allait plus du tout. Nous, on faisait tous une sale gueule. Le type nous regarde et puis il nous dit que si on ne sait pas où coucher cette nuit, il va nous donner l'adresse d'un hôtel qui n'est pas trop cher, et puis le lendemain on s'arrangera avec le patron. On n'était pas d'accord, on lui dit qu'on n'a pas beaucoup de fric, on ne peut pas payer une chambre d'hôtel. S'il le faut on reste là toute la nuit, mais on ne va pas à l'hôtel. Et puis on vient d'arriver, on ne connaît pas du tout l'endroit, on est capables de se perdre encore.

Le type est devenu tout rouge de colère, rouge comme la crête du coq qui vient de livrer bataille. Il a pris le téléphone. Il a téléphoné à je ne sais qui. Il est sorti en criant : « Je vais faire des heures supplémentaires pour vous faire plaisir maintenant ! » On lui a pas répondu. Moi j'ai rien compris. Je ferme ma gueule. Il prend une fourgonnette et nous dit : « Allez, montez. » On ne sait pas du tout où c'est qu'il nous emmène, mais aucun d'entre nous n'ose le lui demander. A côté de moi, il y avait un camarade un peu loufoque. Je lui murmure à l'oreille : « Eh, tu sais où on va comme ça ? » Il me fait : « Chut, ne parle pas, peut-être que ça va marcher cette affaire. »

Un instant après, on s'arrête devant des baraquements. On a vu quelques Arabes qui se lavaient les pieds, d'autres qui faisaient la cuisine. Il était 7 heures du soir environ. Un type en combinaison bleue nous attendait depuis 5 heures. C'était un magasinier. Il nous dit : « Il vous en a fallu du temps ! » L'autre tête de con ne lui répond pas, il nous dit de descendre, c'est le terminus.

On était six couillons. Le magasinier nous a répartis quatre dans une baraque et deux dans une autre à côté. On est entrés à l'intérieur de la baraque, on regarde, c'est tout petit. On sera un peu serrés, mais au moins on ne

paiera pas l'hôtel. Le magasinier nous dit de nous installer, de ne pas trop salir la baraque, et puis il nous montre où se trouvent les couvrantes, le réchaud, la bouteille de gaz, les casseroles. Voilà, tout ça, ça sert à faire la popote, lui il est responsable du matériel. Il nous dit de bien nettoyer la baraque surtout, et puis aussi il faut que les casseroles soient bien propres tous les jours.

D'après lui, on sera bien ici. On est pas trop loin de la ville, à cinq cents mètres il y a un grand Prisunic où l'on peut faire ses courses. Il nous montre le chantier, c'est à deux cents mètres. Avant de nous quitter, il nous promet de nous présenter au chef de chantier le lendemain à 7 heures.

On était heureux, tu peux pas savoir. On est allé tout de suite voir les Arabes pour leur demander où ça se trouvait le Prisunic. Mais quand on y est arrivés, manque de pot, ce magasin de merde fermait ses portes. Heureusement qu'à côté il y avait une petite épicerie. J'ai acheté un peu de bouffe : deux kilos de riz, des patates, deux boîtes de haricots blancs, un kilo de sel. Je jette un coup d'œil dans la vitrine, qu'est-ce que je vois : de la viande de porc fraîche et salée, du boudin, de belles grappes de saucisses qui pendaient. J'en avais l'eau à la bouche. Je me suis dit : « Aujourd'hui je ne peux pas goûter à toutes ces bonnes choses, mais dès que j'aurai du fric je repasserai par ici. »

Mais nos malheurs n'étaient pas finis encore : remarque, c'est un peu normal avec des types comme moi qui n'ont rien dans le crâne !

Voilà ce qui s'est passé : les six couillons, chacun a fait ses courses. Quand on est rentré à la baraque, quelqu'un a commencé à dire : « Moi je veux deux casseroles, une pour faire cuire mon riz, l'autre pour mes haricots. » Vu qu'il n'y avait en tout et pour tout que quatre casseroles, on était bons pour faire cuire sa bouffe l'un après l'autre. Encore un peu et on était partis pour se foutre sur la gueule, et tout ça pour quoi, pour deux malheureuses casseroles !

On a quand même vite compris qu'il valait mieux mettre la bouffe en commun et puis faire la cuisine pour tout le monde. Ainsi on vivrait comme des frères, on boufferait la même bouffe dans la même marmite et

chacun à tour de rôle on ferait la cuisine. On était contents. Là-dessus, on a piqué un roupillon.

Le lendemain matin, on était en forme. A 7 heures moins le quart, on est allé chercher le magasinier. On entre chez lui, on dit bonjour à tout le monde. Le magasinier nous montre un type et nous dit : « Voilà votre chef. » Le type nous demande notre nom et notre métier. On dit qu'on est tous maçons, qu'on vient de la F.P.A. On sort notre C.A.P., il nous dit : « C'est pas la peine, j'ai besoin de manœuvres seulement. » Il nous explique qu'il y a d'abord des travaux de terrassement à faire, après on attaquera la maçonnerie. Il y a pas mal de boulot, on en est au tout début. Nous, on dit rien, on écoute. On a tellement envie de travailler, nos portefeuilles sont tellement raplapla qu'on est prêts à faire n'importe quoi, même du terrassement. Pour ça, je m'en foutais.

Il a pris nos noms, il a bavardé un moment avec nous et puis il nous a emmenés sur le chantier. Il nous a fait entrer dans une vieille petite baraque où étaient entreposés tous les pics à roc, les pelles, les gros marteaux-piqueurs.

Quand j'ai vu tout ça, je me suis dit : « Ça y est, cette fois notre compte est bon. On va passer un mauvais quart d'heure ! »

Ça n'a pas manqué. Pendant trois mois, on nous a fait bosser comme des nègres, dix heures par jour, dans la merde. A tour de rôle on prenait le gros marteau-piqueur de 45 kilos. Les autres, ils creusaient la terre à coups de pioche, ils étalaient le béton fait avec du gros gravier. Je t'assure, quand arrivait le soir, on en avait plein le cul. Là, il fallait encore faire la bouffe, laver les marmites. On faisait un roulement deux par deux pour faire la bouffe. Après on dormait, on récupérait et on remettait ça à nouveau le lendemain.

On recevait un acompte toutes les semaines et le restant était réglé à la fin du mois. La première semaine, j'en ai bavé : j'avais perdu l'habitude de travailler dur. Le marteau-piqueur et le pic à roc, c'était la première fois que je maniais ces engins-là. Le soir, on avait mal partout.

Je me souviens du premier dimanche. On s'est levés à 8 heures pour boire le café. Comme c'était pas à mon tour de faire la cuisine, je me suis rendormi jusqu'à midi et demi. Je me suis levé uniquement pour bouffer. Puis j'ai

regagné mon lit à étage, j'ai pris un stylo pour écrire à ma famille, pour leur dire que je me portais bien, que je travaillais et que j'étais content. Je n'ai pas pu finir ma lettre, le sommeil m'a terrassé. Jusqu'à 5 heures de l'après-midi j'ai dormi assis, mon stylo dans la main.

Parfois, le dimanche, on allait faire un tour en ville, on allait au bal ou au cinéma.

Pendant trois mois, on a bossé comme des esclaves et tout ça pour quoi, pour ne pas crever de faim et avoir deux sous en poche.

Un jour je me suis foutu en colère. Il était déjà tard le soir, le chef de chantier me demande à moi et à un autre camarade de couler le béton pour terminer. On fait environ trois quarts d'heure de rab et puis j'en ai eu marre, je voulais m'arrêter. Le p'tit chef d'équipe me dit de ne pas rouspéter parce que les Arabes qui habitaient avec nous, eux ils faisaient deux heures supplémentaires presque tous les soirs. Je lui ai dit ne pas me faire chier, que j'étais pas arabe, que j'avais des courses à faire et que j'étais fatigué. Le type m'a baratiné comme quoi, le patron, il nous donnait une baraque gratuite et qu'on était bien contents de l'avoir. Mais quand on nous ordonne de faire un travail, on doit écouter et fermer notre gueule. Même le dimanche, même la nuit, on doit venir si on nous le demande. Sinon, pas de baraque et pas de travail.

Je me suis dit : il vaut mieux que je ferme ma gueule.

Mais, malgré ça, un jour j'en ai eu plein le cul de ce travail de manœuvre. Le soir, on avait l'habitude de bavarder un peu avant de dormir. J'ai dit aux copains :

— Quand on aura fait six mois de travail, il faudra qu'on pense à envoyer notre certificat provisoire au centre de F.P.A. pour obtenir notre vrai C.A.P.

Ils me disent :

— Quel C.A.P. ? Tu manies la pioche, tu fais du terrassement, pas de la maçonnerie !

Je dis :

— Eh oui, ce qu'il y a c'est que voilà trois mois qu'on creuse la terre au lieu de faire de la maçonnerie. Un jour, si le bon Dieu a pitié de nous, on va rentrer à la Réunion et, au lieu de travailler comme maçons, on n'aura plus qu'à aller chercher du travail comme manœuvres.

Quelqu'un a dit :

— Il vaudrait mieux qu'on en parle au chef demain ; on lui expliquera notre cas.

Je dis :

— Ouais, ouais, mais je préfère aller carrément au bureau expliquer au patron lui-même ce qu'on veut.

Ils ont réfléchi et puis ils m'ont dit :

— Non, il vaut mieux en parler au chef d'abord ; si ça ne marche pas, on ira voir le patron.

Le lendemain, on va voir le p'tit chef d'équipe dans sa baraque. Il nous demande :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Allez au boulot !

— Non, on veut voir le chef.

Le type nous répond qu'il est occupé. On attend ; un instant après, il nous dit de venir, on lui dit bonjour. Il nous demande ce qu'on veut. On lui dit que depuis le temps qu'on est là, on fait toujours du terrassement. Comme on est maçons, on voudrait savoir pourquoi on ne nous met pas à la maçonnerie. Il nous dit que de toute façon il manque des manœuvres ; et puis on n'a jamais travaillé en tant que maçons sur un chantier. Si on est pas contents, on n'a qu'à descendre au bureau trouver le patron. Je lui dis qu'on ne veut pas voir le patron, on veut lui demander seulement qu'il nous fasse faire de la maçonnerie parce que, au bout de six mois, on obtient le vrai C.A.P. Le type s'est énervé : « T'es pas content ? Tu vas travailler au terrassement ou je te fous à la porte ! »

Ça s'est fini comme ça. Le soir à la baraque, j'ai dit à mes camarades : « J'en ai plein le cul, qu'ils me foutent à la porte s'ils veulent ! A La Réunion, ma famille est dans la misère, moi ici je ne touche pas ma bille. Il faudrait maintenant que je ferme ma gueule alors que je me casse le tronc du matin au soir. Je m'en fous, je veux retourner à La Réunion tout de suite. Quand vous serez décidés, on descendra voir le patron au bureau. » Ils ont réfléchi un peu et puis ils ont dit :

— Bon d'accord, on descendra demain matin.

On y était depuis 7 heures devant le bureau ; à 8 heures seulement, le sous-chef est arrivé. Il nous a dit bonjour, nous a fait entrer dans son bureau ; il nous a demandé ce qu'on voulait. Là on lui a tout expliqué. Il

nous a bien écoutés et puis il nous a dit qu'il n'avait presque pas du tout de manœuvres, que c'était pour ça qu'il nous avait mis au terrassement. Mais vu qu'on est maçons, il va aller voir le chef de chantier. Il nous assure que le lendemain on changera de chantier, on fera un boulot de maçon. Il nous a dit de remonter là-haut pour reprendre notre travail comme d'habitude, il arrangera ça avec le chef.

Arrivés là-haut, le chef de chantier a poussé une gueulante parce qu'on ne l'avait pas prévenu qu'on descendait au bureau. L'après-midi, on s'apprêtait à reprendre le boulot quand on nous a dit de rester là, de ne pas travailler. Mon Dieu Seigneur, mon cœur me battait dans le dos. Je me disais : qu'est-ce qui nous attend ? Un instant après, on nous dit de ne pas rester comme ça, d'aller chercher nos outils, il y a de la maçonnerie à faire. On est partis en quatrième vitesse chercher nos outils. Trois sont allés faire la cheminée, nous on est allés sur un autre chantier pour passer l'enduit. Le magasinier nous a conduits dans une camionnette deux chevaux. Arrivés là-bas, un chef d'équipe nous dit de poser nos affaires dans une baraque, de prendre une truelle et une taloche, il y a du crépissage à faire.

Là, on était bien. Le chef ne nous emmerdait pas trop. On avait perdu l'habitude de la maçonnerie et le type nous aidait. Si notre travail ne lui plaisait pas, il nous montrait comment il fallait qu'on fasse. En quinze jours, on a fini l'enduit. Le type nous a ensuite fait monter la pierre. On ne savait plus comment faire. Le mur était tout de travers. Le type cassait le mur et le remontait avec nous jusqu'à ce qu'on ait pigé le truc, et après il nous laissait faire, tout en nous surveillant.

On est restés là seulement un mois et demi : le bâtiment était construit. Alors on nous a envoyés dans une usine.

Là on était pas mal non plus, on était à l'intérieur. Il faisait chaud, mais en contrepartie on faisait des heures supplémentaires. Cependant le travail était moins fatigant. Du coup, le patron, il a fait venir un wagon de Portugais pour faire le travail de terrassement. Nous, on était bien au chaud. On faisait toujours le même boulot et, à force, on le savait par cœur. On faisait des plaques de béton armé en préfabriqué.

Ça commençait à aller bien, on pouvait respirer un peu. On faisait des économies et on envoyait un mandat presque tous les mois à nos familles. On avait notre repas créole tous les jours : rougaille de saucisses et cari de pommes de terre avec de la poitrine fraîche.

Le dimanche après-midi, on allait faire un tour en ville pour essayer de draguer une fille blanche : mais elles nous regardaient comme si on était des diables avec une queue et deux cornes.

Ça allait trop bien. Un jour à l'usine, le chef vient nous voir et dit que notre travail est bien fait, qu'il est content de nous. Je lui sors comme ça : « Vraiment ? Mais alors faites augmenter un peu notre salaire. » Il nous dit pas tout de suite, mais si on veut, on n'a qu'à faire deux plaques de plus tous les jours ; il nous comptera nos heures supplémentaires, et puis à la fin du mois on aura en plus une prime de 10 000 francs. On dit c'est d'accord, on commence dès ce soir.

C'est ainsi qu'à l'heure où tout le monde rentrait chez soi, nous, on restait là à bosser pour avoir la prime. La fin du mois arrive, on touche la paie, il n'y a pas de prime et il manque la moitié des heures supplémentaires. On va voir le type, le bulletin de paie en main. Il nous fait voir un carnet, il dit qu'il n'a pas toutes nos heures, que le bureau s'est trompé et qu'on va toucher ça le mois suivant. Quant à la prime, il a fait la demande mais c'était trop tard, on les touchera toutes les deux à la fin de l'autre mois. En attendant, on peut continuer à travailler, le patron est content de nous.

Le mois suivant, même topo. J'ai été voir le type. Il dit qu'il ne comprend pas, il a marqué toutes nos heures et il a transmis ça au comptable au bureau d'en bas. Je te jure, j'ai pleuré à l'idée qu'on avait fait toutes ces heures supplémentaires et qu'on ne verrait même pas la couleur des primes.

Le lendemain, on est partis tous les trois voir le comptable. Il prend nos bulletins de paie, il ouvre un grand livre, il dit qu'il nous a payé tout ce qu'il nous devait, les heures supplémentaires, tout est compris. Je lui dis :

— Et la prime ?

— Quelle prime ?

Je lui explique que le chef nous avait promis une prime de 10 000 francs. Le comptable nous dit de nous débrouiller avec le chef ou d'aller voir le patron. Lui, il n'y est pour rien, il nous a payé tout ce que le chef a pointé comme heures. J'ai pas pu me retenir, je lui ai dit qu'ils étaient une bande de voleurs, et que moi je ne travaillais plus ici. Le type me dit :

— Mais non, va voir le chef pour arranger ça.

— Non, je veux mon compte, vous m'avez assez volé comme ça.

— Mais réfléchis un peu.

— Non, ça suffit comme ça, je vous ai assez vu, je veux mon compte pour m'en aller.

— Bon, viens demain après-midi : tu auras ton compte et ton certificat de travail.

On retourne à l'usine, le chef nous demande ce qui nous est arrivé. Moi je ne lui réponds pas, je suis tellement en colère : on n'avait pas intérêt à venir me chatouiller. J'ai ramassé mes outils, je suis sorti pendant que les deux autres couillons continuaient à discuter avec le chef. Le type me dit :

— Mais où tu vas comme ça ?

Je fais comme si je ne l'entendais pas. Je ne réponds pas, je continue mon chemin.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

— Ne fais pas le con, reviens travailler, je vais arranger ça.

— Non, c'est trop tard.

Arrivé à la baraque, je fais un café et puis je réfléchis : j'ai fait le con, où est-ce que je vais trouver du travail maintenant, et puis surtout où est-ce que je vais dormir ? Ici dans cette petite baraque, tous les quatre on est bien, on vit comme des frères ; je vais les laisser tomber, et moi qu'est-ce que je vais devenir, plus de copains, rien.

A midi, ils viennent me voir, ils me disent de ne pas faire le con, de retourner au boulot, tant pis si on ne touche pas la prime. Une voix me dit oui, ils ont raison ; une voix me dit d'envoyer chier tout ça, dans cette usine ils sont trop voleurs. Mes copains me demandent où c'est que je m'en vais. J'en sais rien, je suis salement emmerdé, j'ai beau réfléchir, je ne vois aucune solution.

Dans l'après-midi, j'ai été chercher mon compte et puis j'ai été faire un tour du côté de la gare. J'ai vu qu'il y avait un train pour Paris. Tout d'un coup me vient à l'idée Paris, le Bumidom. Ça y est, je sais où aller. Je vais trouver le chef de gare, je lui demande le prix du billet pour Paris. Il me montre les guichets, j'ai pris mon billet.

Paris... Nice... Florac... Tarascon... Paris

Le lendemain matin, j'ai pris le train pour Paris, je vais voir Belin et le Bumidom. J'arrive là-bas, un flic qui est en même temps gardien de bureau me demande ce que je veux. Je dis que je veux voir M'sieur Belin pour avoir du travail et un logement. Il me donne un papier à remplir et me dit d'attendre mon tour, il appellera mon numéro.

Longtemps après, il m'a appelé. Belin me demande ce que je veux. Je lui explique ce qui m'est arrivé. Il a frappé le poing sur la table et m'a demandé si je croyais que le travail ça courait les rues à Paris. Il m'a dit que j'aurais dû rester avec les autres. Je ne sais plus quoi lui répondre, je sais pas comment faire pour qu'il me croie, je le laisse boire toute sa colère. Il prend mon dossier, y jette un œil et me dit qu'il n'a rien pour l'instant, de revenir dans trois jours. Il verra s'il y a quelque chose. Je lui dis oui, merci, bon, au revoir. Et je lui demande où je dois aller. Il me répond que, quand j'ai pris mon compte, j'ai eu de l'argent en poche. Je dis oui. Oui, eh bien, il ne peut rien pour moi, il me dit d'aller à l'hôtel, de me débrouiller et de revenir dans trois jours seulement.

Je suis parti à la recherche d'un hôtel. J'en ai fait au moins une cinquantaine : partout c'était complet. J'ai pris le métro, j'ai laissé ma valise et ma caisse à outils qui était fichtrement lourde à la consigne. J'ai marché, marché pour chercher un hôtel où dormir. Je n'en trouve pas, je me dis : « Et puis merde, je suis crevé, je vais au café. »

J'ai bu une bière et j'ai mangé un casse-croûte. Je suis reparti, il était tard, j'ai trouvé une station de métro, je

suis entré à l'intérieur, j'ai été m'asseoir un peu sur le banc.

Le sommeil m'a écrasé sur place. Aux environs de minuit, un agent de la R.A.T.P. me secoue et me dit : « Dehors ! » Là, j'étais vraiment dans la merde. Je sors, je trouve deux vieux clochards assis dans l'escalier de la bouche de métro. Tiens, voilà mes compagnons ! Je fais comme si je ne les voyais pas. Je somnole et, un instant après, je me rapproche lentement et je m'installe dans un petit coin à côté d'eux, prêt à roupiller. Je me dis pour ce soir ça ira, je recommencerai à chercher un hôtel demain.

Le lendemain matin à 5 heures, j'entends les bagnoles qui font du chahut, je regarde ma montre, je me dis : « Eh là p'tit gars, lève-toi ! Si jamais un Réunionnais te trouve ici en compagnie des clodos, t'auras fière allure ! »

Je me suis levé et j'ai commencé à marcher sans même savoir où j'allais. J'étais paumé dans Paris. J'ai trouvé un café ouvert, j'y suis entré, j'ai commandé un café et puis j'ai fait comme si j'allais aux chiottes. Arrivé aux toilettes, je me suis lavé la figure et je me suis peigné. J'ai bu mon café sans me presser. Longtemps après, je suis sorti, j'ai continué à marcher d'un pas lent, je visitais Paris en quelque sorte.

A un moment, j'ai aperçu un kiosque à journaux, j'ai acheté un journal pour me changer un peu les idées. Dans la rubrique « offres d'emplois », j'ai vu qu'on demandait des maçons et des manœuvres. Le malheur, c'est que je ne savais pas comment faire pour y aller.

Je commençais à me décourager. Il était déjà 10 heures quand je suis arrivé du côté de Pigalle. J'ai cherché, cherché et enfin je suis tombé sur un hôtel qui a pris mon nom, mon adresse et ma carte d'identité. On m'a dit de revenir à une heure dans l'après-midi. La chambre coûtait 2 000 francs par jour. Je trouvais que ça faisait cher, mais j'étais trop content d'avoir réussi à trouver cette chambre. J'ai pensé au proverbe chez nous qui dit : le bon Dieu ne rejette pas ses enfants. J'ai bien noté le nom et le numéro de la rue et j'ai continué ma promenade. Je ressemblais à un chien sans famille. A midi j'ai rien bouffé, j'attendais l'heure pour avoir la chambre. J'ai aperçu une boulangerie et une épicerie juste en face de l'hôtel. « Tout à l'heure, je vais acheter du pain et un bout de saucisson, je mangerai dans

ma chambre et je dormirai jusqu'au soir. » A une heure j'ai été voir à l'hôtel, ils m'ont donné ma chambre. Je suis monté la voir et je suis redescendu aussitôt pour acheter mon casse-croûte.

Je suis resté deux jours là-dedans à ne manger que du pain et du saucisson.

Je suis retourné voir le Bumidom. Le flic dans l'entrée me lorgne d'un air méchant. Toujours la même chose : il faut remplir une demande pour une entrevue, attendre deux heures jusqu'à ce que son tour arrive. Belin me dit qu'il a un emploi de maçon à Nice si je veux y aller. Je lui réponds que j'accepte, que je veux bien.

— Bon, eh bien, fais attention, travaille bien, ne reviens pas trop vite !

— D'accord.

Il m'explique comment faire pour y aller. Je dois prendre le train et il m'indique les horaires, il paiera mon billet de train jusqu'à Avignon. Une fois arrivé à la gare d'Avignon, il faudra que je descende et que je reste assis dans la salle d'attente. Le directeur du Bumidom de Nice m'emmènera en voiture.

J'étais content : chouette, je vais à Nice, sur la Côte d'Azur !

Tu parles ! Arrivé à Avignon je descends comme prévu. Je vois quelqu'un qui se dirige vers moi ; je ne le regarde même pas. Et puis il me demande : « Bonjour, vous êtes réunionnais ? » Qu'est-ce que tu veux que je lui dise, je réponds oui. Il me demande si je viens de Paris et puis il se présente. Il s'appelle Monsieur Bros, il s'occupe du Bumidom de Nice, Monsieur Belin lui a dit de me prendre. Je lui fais : « Oui, M'sieur Belin a dit que vous m'emmènerez à Nice. » Il me dit oui, et puis il ajoute aussitôt : « Mais je ne vous emmènerai pas jusqu'à Nice, on va aller à Florac. » Et il m'explique que là-bas j'aurai du travail, et puis qu'il y a un Réunionnais qui est chef d'équipe, je serai avec lui. Je lui réponds : « Je m'en fous, pourvu que j'aie du boulot. »

On arrive à Florac, il est midi et demi. Le mec m'a emmené dans un restaurant et il m'a payé le repas. Ensuite on est allés voir le Réunionnais chef d'équipe ainsi

que le patron. J'étais tombé sur des pieds-noirs venus d'Algérie et qui se remettaient à nouveau à faire trimer des gens, afin de pouvoir, eux, se la couler douce.

Le patron a pris mon nom pour faire les papiers d'embauche. Il me demande combien je touchais avant. Je lui dis 3,60 francs de l'heure. Il veut voir mon bulletin de paie. Je lui montre, et puis il me dit qu'il embauche à 3,00 francs de l'heure. Je lui dis non, ça ne va pas. Il commence à me débiter des salades sur des histoires d'abattement de zone, et je ne sais quoi encore. Moi, j'ai dit à Monsieur Bros que j'ai quitté mon ancien boulot parce qu'on m'avait promis une prime, et puis ils ne me l'ont pas donnée. Si ce mec il ne me paie pas autant, je ne travaille pas là, je m'en irai avec lui jusqu'à Nice comme il était prévu au départ. Il me répond qu'à Nice il n'y a pas beaucoup de travail, il vaut mieux que je reste ici, et puis à Nice il faudra que je paie un loyer pour une chambre si bien que je sortirai perdant dans l'affaire. Il me dit de rester ici et de bien travailler, et si quelque chose ne tourne pas rond, je n'ai qu'à lui téléphoner, il me laisse son adresse et son numéro de téléphone.

En fin de compte, je suis resté à Florac. Avec l'autre Réunionnais, on s'entendait bien tous les deux. Le boulot ça allait à peu près. Pendant cinq mois, ça a gazé au poil.

J'ai commencé à prendre des leçons de conduite dans une auto-école. J'avais déjà pris six leçons. Mais c'était l'hiver, il y avait plein de neige sur la route. Le moniteur me dit un jour : « Vous savez, le soir c'est pas bien pour conduire, la route est glissante. Il vaut mieux prendre des leçons pendant la journée. » Je lui dis : « Bon, c'est d'accord, je prendrai une demi-journée de congé pour venir conduire. »

Je préviens le chef, il me dit d'y aller un autre jour. Je lui demande à nouveau, il me dit non, il faut venir tous les matins répondre à l'appel parce qu'on est sur le chantier « aux intempéries », et puis que souvent le patron a des bricoles à faire chez lui, dans la maison qu'il est en train de se faire construire. Je lui dis : « Moi, demain matin je ne peux pas venir bosser, je serai absent. Il me dit : « Bon, mais je ne sais pas si le patron sera d'accord. » Je lui dis, que de toute façon, je passerai le lendemain après-midi au bureau.

Le matin, je suis donc allé apprendre à conduire. L'après-midi, je passe au bureau, je rencontre le comptable qui me dit que le patron est en pétard contre moi parce que le matin, il avait besoin de moi pour faire une petite bricole chez lui et que je n'étais pas là.

— Mais voilà, je suis là maintenant, où est-ce qu'il est le patron ?

— Le patron n'est pas là, il rentre seulement ce soir.

Je me suis dit : « Après tout qu'il aille se faire foutre, moi je caille, je rentre chez moi, je vais ranger un peu ma chambre. »

Le lendemain, je vais le voir au bureau comme d'habitude. Le patron, il me dit : « Toi, c'est pas la peine ! Hier t'étais pas là, aujourd'hui je te fous à pied. Reviens demain si tu veux. » Je ne réponds pas et je reste planté sur place. Il envoie des gars sur le chantier « aux intempéries » et il y en a quelques-uns qui prennent la camionnette pour aller bricoler sa maison. Moi j'attends qu'il ait fini de donner ses ordres, j'attends mon tour. Et puis tout d'un coup la rage me monte à la tête, je fous le camp, je m'en vais dans ma chambre, j'ouvre ma valise, je prends le numéro de téléphone de Bros, je vais à la poste pour lui expliquer que ce mec-là il commence à me faire chier. Au téléphone, c'est une femme qui me répond, elle me demande mon nom, je lui dis que je veux parler à Monsieur Bros un petit instant. Elle me dit de rappeler, il n'est pas là. Je retéléphone dans l'après-midi, elle me dit : « C'est pas la peine, il est en voyage, il ne rentre que dans quinze jours. » J'ai compris que je m'étais fait avoir par une charogne.

Je suis allé au bureau voir le comptable pour qu'il me donne mon compte.

J'ai retrouvé un autre boulot : c'était à Tarascon. Je me suis dit que c'était bon à prendre. Là-bas, à Tarascon, je rebouchais les trous creusés par les boulons dans les murs de béton.

Un jour, il y a eu un travail urgent à faire, on nous a demandé de venir un dimanche. Moi j'ai dit non. Le lundi matin j'arrive au boulot, je commence à travailler, le chef de chantier me dit : « Ça va pas vite. » Je lui explique pourquoi ça n'avance pas vite, il me dit qu'il s'en fout, les autres sont venus travailler dimanche, je dois faire pareil,

mon travail aurait été plus avancé. Je lui ai dit que moi je ne travaille pas le dimanche, s'il trouve que ça ne va pas assez vite à son goût, eh bien, il n'a qu'à mettre quelqu'un d'autre dessus. Moi, j'ai terminé, je vais demander mon compte. J'étais en pétard : vous commencez à me faire chier tous, je vais voir Tonton Belin.

Le soir même, j'étais prêt pour partir à Paris. Le lendemain, je débarque au Bumidom. Toujours pareil, je remplis les papiers et je demande au flic à voir Monsieur Belin. Il a fallu attendre son tour. Je suis passé seulement dans l'après-midi. J'entre dans le bureau de Belin, je lui dis bonjour, je lui raconte de quelle merde je viens de sortir. Il me dit de fermer ma gueule, s'il continue à entretenir mes vices, je vais finir par faire le tour de France : d'abord Fécamp, ensuite Florac, après ce sera Strasbourg, dans l'est, et puis ce sera son quarante-deux dans mon cul, et pour finir il va m'envoyer crever à La Réunion.

Là, je commencais à trembler. J'ai essayé de lui expliquer que j'étais salement emmerdé et que c'était pour ça que j'étais venu le voir. Il me dit qu'il ne croit pas un mot de ce que lui raconte, que je suis menteur comme tous les autres petits Réunionnais, des voyous qui savent pas quand leur ventre est plein et quand il est vide. Je ne pouvais plus rien dire, il m'a dit de foutre le camp, de venir dans huit jours, s'il y a quelque chose il me le dira.

Je suis sorti dans la rue, je ne savais pas où aller. J'ai marché dans Paris. J'avais un peu d'argent. J'étais trop fatigué, j'ai cherché une chambre d'hôtel. J'en ai trouvé une, j'y suis resté pendant huit jours et puis je suis allé voir Belin à nouveau.

Comme d'habitude, j'ai attendu son bon vouloir jusque tard dans l'après-midi. Il m'a annoncé qu'il avait un travail pour moi. Je l'ai remercié. Mais il m'a prévenu aussi : c'est la dernière fois, après c'est plus la peine de venir ; si je fais le couillon, j'ai qu'à me démerder.

Mai 68 à Nantes

A Nantes, j'ai eu un boulot dans une entreprise de bâtiment. C'était pas payé bien cher, mais le chef n'était pas trop emmerdant.

Dans l'entreprise, il y avait beaucoup d'Arabes, de Portugais et d'Espagnols. Dans le bâtiment, on ne trouve pas tellement de Français. En général, ils sont chefs d'équipe, ils sont là juste pour vérifier ce qu'on fait.

Il y avait aussi d'autres créoles avec moi : quatre Réunionnais et un Martiniquais. On était logés tous dans la même baraque.

Les Arabes et les Portugais, ils nous aimaient bien parce qu'on travaillait avec eux et qu'on faisait le même boulot. Et puis ils sont comme nous, et c'est peut-être même pire pour eux, surtout ceux qui viennent d'arriver et qui ne savent pas un mot de français. Il y en a qui font vraiment pitié. Nous, on ne parle pas le français, mais on comprend ce qu'on nous dit.

Ils venaient parfois nous voir pour qu'on leur apprenne à monter un mur, à serrer des boulons, des trucs comme ça. Certains parmi eux étaient du métier, mais il leur manquait les outils qu'il fallait. C'est pas qu'il y en avait pas, mais ils savaient pas où étaient planqués ces outils. Et s'ils vont prendre ceux d'un type, ils se font engueuler. Par contre, quand ils viennent nous voir, nous on leur dit : « Tiens, prends ce marteau ou serre ce boulon », et ils sont contents avec nous.

Un matin, je m'en vais pour prendre le boulot. J'arrive devant le bureau de pointage, il y a quelque chose de

bizarre : personne ne pointe et ils sont tous assis là, par terre. Je fais comme eux, je les entends parler de grève.

La grève, qu'est-ce que c'est que ça encore, je me dis.

Les délégués syndicaux nous expliquent que ça fait trois jours que les étudiants sont en grève, on doit les soutenir parce que c'est la grève générale. Il faut arrêter le travail, il faut faire grève comme tout le monde parce que la grève à l'air de tenir. En fin de compte, j'ai pas cherché à comprendre, j'ai compris c'est la grève.

Les Portugais viennent nous voir : « Alors camarades, qu'est-ce qu'on fait, on ne travaille pas ? » On leur dit : « On ne sait pas, on a entendu parler de la grève. » Le matin, on avait entendu à la radio une histoire de grève générale. Mais on n'y a même pas fait attention. On a bu notre café comme d'habitude et on s'est préparés pour aller au boulot. Et puis quand la sirène a sifflé, on y est allés.

Les Arabes nous demandent à nouveau ce qu'on fait. On leur dit : « C'est la grève, on ne travaille pas. »

Après les discours des délégués, tout le monde est rentré chez soi. A midi on écoute la radio, la grève continue.

L'après-midi, on est allés se promener en ville. A Nantes, il y a beaucoup d'ouvriers, il y a un chantier naval, des grosses entreprises de bâtiment comme Batignolles, il y a Sud-Aviation, etc. Et il y a aussi pas mal de monde qui s'occupe des histoires de syndicat.

Les ouvriers du bâtiment, de la métallurgie et tout ça, ils se sont réunis et ils ont fait un défilé. Nous, on était allés faire un tour du côté du chantier naval pour voir les bateaux, quand on est tombés sur ce défilé. On n'était pas pressés de rentrer, on avait tout notre temps, alors on s'est arrêtés un moment pour regarder le défilé. Et puis on a aperçu un type qu'on connaissait : c'était un Français qui travaillait sur le chantier avec nous. Il nous demande si on vient défiler. On dit : « Non, on va se promener. » Il nous dit de venir avec lui, comme ça on fera la troupe. Tu parles, les trois zigotos qu'on était, quelle troupe on va faire ? Il ne voulait plus nous lâcher : « Si, si, venez y'a beaucoup de monde qui y va. » En fin de compte, on a fait un bout de chemin avec lui et puis on s'est taillés.

Le lendemain, on se réveille comme d'habitude. On va voir ce qui se passe dehors, il y a presque personne et les

quelques mecs qui sont là ne bossent pas de toute façon. Qui c'était ces mecs ? Les Portugais. Ils viennent vers nous et nous demandent si on va travailler. On dit qu'on ne sait pas, qu'on attend un peu. Un chef arrive, il veut bien nous laisser travailler, mais il ne nous le conseille pas parce qu'on risque de se faire taper sur la gueule : il y a des piquets de grève.

C'était pas de la blague ! Il y avait des piquets de grève partout et ils faisaient des rondes sur les chantiers. T'avais pas intérêt à ce qu'ils te trouvent en train de bosser, ils cognaient sec. Tout près de notre chantier, ils ont vu des Portugais qui travaillaient sur un échafaudage. Ils sont allés les chercher, ils leur ont dit de descendre. Les Portugais, ils sont vite descendus !

Nous, on allait prendre notre bain sous la bétonnière. Il y avait un gros tuyau qui amenait l'eau pour faire le béton : on se lavait là-dessous. C'est pas qu'on n'avait pas d'eau dans la baraque, mais il n'y avait qu'un évier minuscule. C'était même pas un lavabo. On se lavait dehors, derrière la baraque. On se servait d'une petite cuvette en plastique et on demandait à quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur de la baraque de nous la remplir. A chaque fois, il nous fallait au moins cinq cuvettes d'eau. On était entre hommes, on s'en foutait. Si on était à poil, c'était pas grave. Sous la bétonnière c'était plus commode pour se laver, on pouvait s'arroser au jet d'eau.

Un jour, on s'est fait prendre sous cette bétonnière. Ils voulaient nous tabasser parce qu'ils croyaient qu'on prenait une douche après le boulot. Ils nous ont dit : « Qu'est-ce que vous foutez là, vous savez pas que c'est la grève ? » On leur a répondu : « On sait bien que c'est la grève. Ça fait cinq jours qu'on fait la grève, qu'est-ce que vous voulez de plus encore ? » Les types du piquet de grève, ils avaient un brassard C.G.T. sur le bras. Ils ne nous croyaient qu'à moitié, ils ont dit : « Faites attention ! On ne veut pas vous voir traîner sur le chantier. C'est la grève en ce moment. » Il s'en est fallu de peu pour qu'ils nous cognent ce jour-là.

Un jour, on entend quelqu'un frapper à la porte. On ouvre pour voir qui c'est. C'est quelqu'un qu'on n'a jamais vu. Il nous dit : « Bonjour messieurs. » On lui dit bonjour

et puis on se tait, on attend qu'il nous dise quelque chose. Il nous demande si on est des Arabes. On dit non, et puis juste à ce moment Blandi a sorti la tête pour voir ce qui se passait. Blandi c'était un vrai Noir. Il a bien compris qu'on n'était pas des Arabes. Il a commencé à nous expliquer qu'il était curé à l'église Saint-Nicolas et qu'il venait voir ici comment que ça se passait avec la grève. Il vient voir s'il ne nous manque rien.

On lui dit d'entrer. On était contents de trouver quelqu'un à qui parler. Parce que c'était pas marrant de radoter toujours les mêmes histoires entre nous. On lui a offert à boire et il nous a expliqué qu'il aimait discuter avec les étrangers, les Portugais, les Arabes. Mais c'est la première fois qu'il discutait avec des Noirs. Il nous demande ce qu'on pense de la grève et puis si on n'a pas d'emmerdements. Des emmerdements, on en avait plein. A cette époque, j'avais pas un rond. Je venais juste d'arriver à Nantes, c'était vers le mois de mars. J'envoyais un petit mandat à ma famille. Moi, la grève ça m'emballait pas trop. J'étais un peu d'accord avec les Portugais qui voulaient travailler. Je voyais déjà la fin du mois arriver et mes poches qui seraient vides. La grève c'est bon, mais si c'est pour avoir le ventre vide, ça peut pas aller. Alors, pour être emmerdé, ça je l'étais.

Il nous dit qu'il ne peut pas nous donner du fric. Il peut nous aider, par exemple s'il nous manque un bout de pain, un peu de sucre, des petites conneries comme ça.

Après, il nous a demandé si on était chrétiens. On lui a répondu oui. « Eh bien, il faut venir à la messe un jour », et il nous a aussi invités à venir le voir chez lui.

Le dimanche suivant, on est allés faire un tour à la messe. C'était la deuxième fois que j'allais à la messe depuis que j'étais en France. La première fois, c'était quand j'étais à l'armée. J'y étais allé avec des copains. Mais dans l'église, un des copains, sa gorge lui a gratté et il a toussé. Les gens se sont retournés vers lui. Quand on a vu ça, on n'a pas pu s'empêcher de rire. Ce qui fait qu'on nous a alors regardés avec de gros yeux. Depuis, on n'y avait plus mis les pieds à l'église parce qu'on se disait que les gens nous regardaient trop d'un sale œil.

Là, dans cette église de Saint-Nicolas, tous les quatre on avait l'air plutôt folklorique. On est allé à la messe, mais c'était pas pour aller prier, c'était pour pouvoir aller

ensuite chez le curé, discuter un peu avec lui. Le curé, il était vraiment content de nous voir.

A partir de ce moment-là, il a pris l'habitude de venir nous voir assez souvent sur le chantier. Nous, on l'estimait et pourtant on peut dire qu'on n'avait aucun point commun avec lui.

Il nous racontait beaucoup de choses sur la grève, sur les autres ouvriers. On l'écoutait. Et puis, un jour, il nous a invités à venir à une réunion de la Jeunesse ouvrière chrétienne. On y est allés, on était contents. C'est comme ça que j'ai compris ce que ça voulait dire le syndicat, la grève et tout ça. Grâce à ce curé.

Un beau jour, un délégué syndical est venu nous voir. Là, avec ce que le curé nous avait dit, avec le baratin que le délégué n'a pas manqué de nous débiter, on a pris notre carte.

Et puis je me suis souvenu que Belin m'avait dit que c'était plus la peine de venir le voir. Alors j'en ai profité pour prendre cette carte du syndicat. Je me disais : « S'il y a quelqu'un qui veut me faire chier, comme certains ici ont l'habitude de faire chier les Noirs, eh bien je ne veux plus passer pour un couillon. S'ils m'emmerdent, je vais voir le délégué, je lui dis de m'emmener voir le syndicat. »

La grève a duré environ un mois et demi. Toute la journée on était là, assis, on bavardait un peu, on écoutait les quelques disques qu'on avait. Les pauvres disques, à force de les passer sans cesse ils se sont rayés. On n'avait même pas l'idée d'acheter un journal pour lire. De temps en temps, on allait se promener, c'est tout.

Comment on a repris le travail, je m'en souviens plus. On avait eu une augmentation et on nous avait aussi promis un bleu de travail et des chaussures.

Un copain que j'ai perdu

Je suis resté trois ans à Nantes. Je commençais à y voir un peu plus clair. J'ai même fait un brin de causette avec une fille française. J'étais content, j'ai cherché une chambre. Je me disais : si ça marche, je ne suis pas encore devenu gâteux ! J'avais un peu d'argent, j'ai acheté deux casseroles, un petit réchaud pour faire la cuisine, je m'installais pour vivre en ménage à la façon créole. Mais ça n'a pas marché. Je suis resté seul jusqu'au moment où j'ai trouvé un copain réunionnais.

Il venait juste de sortir du centre de F.P.A. Il était dans le même cas que moi, il était venu en France parce qu'à la Réunion il ne trouvait pas de travail. Les mecs du Bumidom l'ont envoyé à Nantes pour apprendre à travailler. On lui avait dit qu'une fois terminé les six mois de stage à la F.P.A. on lui trouverait du boulot. Manque de pot, il a fait ses six mois, il a été reçu à l'examen, et ça j'en suis sûr, j'ai vu son C.A.P. provisoire, et voilà qu'au centre on l'a foutu à la porte. On lui a dit de plier bagage parce qu'il y avait d'autres jeunes qui venaient prendre sa place et son lit. Il était comme un chien pris dans un arrosoir, il ne connaissait personne à Nantes, toute sa famille était à La Réunion.

Encore heureux qu'un jour, un matin, comme ça, il est tombé sur moi. Il ne savait pas qui j'étais, moi non plus je ne le connaissais pas, j'ai pas tellement fait attention à lui. Simplement il est venu me demander du feu et puis il me questionne, en français, si je vais au boulot. J'ai dit oui, mais il avait à peine terminé sa phrase que je me suis dit :

« Tiens, ça c'est sûrement un compatriote », et je lui ai demandé s'il était réunionnais.

Nous avons bavardé un peu, il m'a raconté ses emmerdements. Ça m'a fait me souvenir du temps où j'étais dans la merde. Je lui ai dit : « Là je m'en vais au boulot, mais attends-moi ici jusqu'à ce soir, on pourra causer plus longtemps. » Toute la journée, je n'ai pas cessé de penser à ce mec-là. Le soir, on est allés chez moi, on a bavardé, j'ai compris sa situation. Je lui ai dit : « Tu peux rester quelque temps chez moi si tu veux. »

On a vécu ensemble pendant quatre mois à Nantes.

Le matin, pour aller au travail, je prenais le bus. Je voyais tout le monde dans le bus qui lisait le journal. Je me suis dit : « Merde alors, moi aussi je suis capable de lire. » C'est comme ça que j'ai commencé à acheter le journal le matin. Je ne lisais que les pages sportives d'ailleurs.

Un jour, j'ai lu les petites annonces, j'ai vu que Simca-Chrysler embauchait. La paie n'était pas dégueulasse et puis il y avait tout un baratin sur les avantages sociaux, la cantine et tout ça. Je lis l'annonce une deuxième fois et je me dis que c'est peut-être une bonne affaire : à l'usine, on travaille à l'abri du vent et de la pluie. J'ai montré le journal à mon copain, je lui ai dit : « Et si on écrivait, on verra bien ce qu'ils nous diront. » Trois semaines après, on a reçu la réponse, ils nous disaient de nous présenter à leur bureau à Poissy. On n'a pas cherché à savoir si on y gagnait ou si on y perdait. On a pris notre compte.

Le lendemain, on descend à Paris, décontractés, sans soucis. On arrive à la gare Montparnasse, on met nos valises à la consigne, on casse la croûte et on cherche une chambre d'hôtel pour la nuit.

J'avais déjà vu Paris quand j'avais été libéré de l'armée, mais je n'avais pas pu visiter Paris comme il faut. Je me suis dit : « Là il faut que profite de l'occasion. » On est arrivé un samedi. Au foyer réunionnais (40), on a

(40) Foyer réunionnais : c'est la Maison de la Réunion qui se trouve rue Gauthey, dans le 17e arrondissement à Paris. Dans ce foyer contrôlé par Debré et ses hommes de confiance, les Réunionnais peuvent se rencontrer, jouer aux cartes, boire, manger, etc.

trouvé deux filles créoles. Elles nous ont emmenés au restaurant, au bal, à l'Olympia. Elles nous ont emmenés partout. On ne regardait pas à la dépense, on se laissait mener, l'affaire était dans le sac.

Le lundi matin, on va chercher nos valises à la consigne. Le copain, il me fait :

— Ecoute, tu vas pas me croire, mais j'ai plus un rond.

— T'es fauché peut-être, mais t'as encore de quoi payer ta consigne, j'espère.

Mais il était complètement raide. Moi, il me restait une vingtaine de mille francs peut-être. C'était une chance. Finalement, on a décidé de laisser nos valises à la consigne.

On a pris le train pour aller à Poissy. On arrive là-bas, on entre dans le bureau avec notre lettre et tous nos papiers. Quelqu'un nous reçoit, prend nos papiers et nous dit qu'il faut aller voir un médecin, et il nous donne aussi un papier pour aller dans un foyer à Mantes-la-Jolie. Il nous dit de revenir dans quinze jours avec le certificat médical.

On a dit oui, mais ça m'a découragé et foutu en rogne. Sur la lettre, ils vous disent de venir à Poissy. Vous arrivez, ils vous disent d'aller voir un médecin, d'aller voir à Mantes, et moi je ne sais même pas où ça se trouve Mantes.

On est retournés à la gare de Poissy, on a demandé comment faire pour aller à Mantes. Le chef de gare nous a expliqué. A Mantes, on nous a dit que c'était à cinq kilomètres de la gare. On a été obligés de prendre un taxi.

Le mec du foyer, il nous dit qu'il nous fait visiter, mais qu'il ne nous prendra qu'une fois qu'on sera embauchés. Je lui dis que c'est le bureau de Poissy qui nous a envoyés ici. Il prend le papier et nous répète que c'est un bon pour visiter le foyer, il ne peut pas nous prendre. Dès qu'on commencera à travailler, on pourra venir, il nous garde une chambre.

Là, pour commencer, on est tous les deux sans travail et on est à la rue. Le train, le taxi, il faut débourser de notre poche. Les 20 000 francs, ça file. De penser à tout ça me rendait fou de colère. J'ai dit au copain : « Va voir le médecin, retourne voir à l'usine si tu veux, mais moi c'est fini. »

Il commençait à faire nuit. On est allés à la gare et puis on s'est dit : de toute façon, qu'on soit ici ou à Paris c'est du pareil au même. On n'avait pas de maison à Paris non plus. On a dormi sur place, dans la salle d'attente de la gare, sur le quai.

Le lendemain, on est redescendu à Paris. On a réussi à trouver un hôtel à 2 000 francs la chambre.

On se levait à 6-7 heures le matin. Première chose qu'on faisait : aller acheter le journal. Il n'était même plus question de boire le café le matin. Si, moi j'en buvais parfois, mais lui non. Il était encore un gosse : si je lui donnais un franc, il aurait été capable d'aller jouer au flipper avec.

On lisait les annonces, on notait les adresses et puis je lui donnais quelques tickets de métro. Avant de quitter l'hôtel, il fallait payer d'avance la chambre pour la journée. Je lui dis : « Bon, on se retrouve ce soir. » Il me demande : « Tu prends quel métro, toi ? » Je lui réponds : « Moi, je vais prendre le métro loin là-bas. Tu te démerdes, moi je t'ai pas demandé de me suivre. Maintenant, écrase. » Je m'en vais de mon côté, lui du sien.

Sur le journal, je vois au moins cinquante places de travail. Quand j'y vais, on me dit que c'est trop tard, on n'embauche plus. Je suis sûr qu'on me prenait pour un voyou ou un bougnoule. Ça se comprend aussi : j'étais venu à Paris avec mon joli costume, mais si tu voyais dans quel état il était ! Tu passais à cinquante mètres, ça sentait la transpiration. Quant à la chemise, m'en parle pas : le col était devenue noir comme du charbon !

Le midi, j'avais même pas le temps de manger. Il fallait que je cherche du travail. Le soir, je passais à l'épicerie, j'achetais du boudin ou du saucisson, et puis une baguette. Les restaurants, c'est pas ce qui manquait, mais j'étais bien obligé de me serrer la ceinture.

Arrive le dimanche, on est toujours sans travail. Il me reste plus beaucoup de fric. Je commence à faire un peu la gueule. J'étais d'accord pour le dépanner le copain, mais il fallait qu'il fasse un effort de son côté, qu'il se démerde un peu. Mais, lui, il foutait rien, il attendait tout de moi maintenant. Il me prenait pour son père ! Et puis j'étais en boule contre lui parce que j'aurais bien voulu aller faire

un tour au foyer réunionnais. Je me disais que j'avais pas mal de copains là-bas. Il aurait suffi que je leur explique dans quelle merde j'étais pour qu'ils me dépannent. Mais je ne peux pas y aller : il est là, lui. Je sais qu'aujourd'hui, dimanche, le mec il va pas me lâcher d'un pas. Je suis resté à l'hôtel et je n'ai fait que dormir.

Un jour, je me demande comment il s'est démerdé, il vient me voir et il m'annonce qu'il a trouvé du boulot. Je lui fais : « Ah bon ? » Il m'explique qu'il est allé voir son cousin qui travaille au Bumidom et il lui a filé un travail comme plombier à Nanterre. Il lui a payé en plus le restaurant à midi. J'étais en rogne quand il m'a dit ça. J'étais prêt à me bagarrer avec lui. Il suffisait d'un rien pour que je lui saute dessus ! Il me raconte qu'il a bouffé de la cuisine réunionnaise au restaurant. Tu parles, quelle cuisine réunionnaise ? J'en étais au point de ne plus vouloir le croire, même si je savais qu'il disait la vérité. J'étais devenu méchant. Il m'avait rendu jaloux parce qu'il avait réussi à trouver un job avant moi. Je lui dis :

— Bon, eh bien, tu peux t'en aller, maintenant !

— Oui, mais où est-ce que j'irai, je suis toujours fauché.

— Et pourquoi t'as pas demandé du fric à ton cousin ?

— Il aurait refusé.

— Non, il t'aurait filé du fric, il fallait dire que t'étais dans la merde.

Mais ça, il voulait pas le dire à son cousin, il avait sûrement honte de le dire.

Celui-là, il est parti, je ne l'ai plus jamais revu. Deux bons copains comme on était, il s'en est fallu de peu pour qu'on se tape sur la gueule.

Voilà comment les Réunionnais vivent en France

J'étais donc tout seul maintenant à l'hôtel. Deux jours après, le bon Dieu m'a pris en pitié. J'écoutais la radio le matin quand j'ai entendu qu'on demandait des ouvriers. Il fallait se présenter à l'Agence nationale pour l'emploi.

J'y suis allé. On m'a envoyé voir un type. Il y avait du boulot à faire dans un grand théâtre à Paris même. Le type, il me dit qu'il a du travail pour un mois ou deux, mais pas plus. Et puis c'est pas bien payé : 4,20 francs de l'heure. Je gagnais 4,80 francs à Nantes, je me disais qu'à Paris je me ferais au moins 5 ou 6 francs de l'heure.

— 4,20 francs, c'est pas terrible, hein !

— Ça fait rien, je prends.

— Vraiment ? C'est 4,20 francs, pas plus, ça fait pas beaucoup par mois.

— Tout m'intéresse en ce moment.

Qu'est-ce que je peux faire, je ne peux pas rester sans travail. Mon portefeuille commence à crier au secours.

On m'a pris comme aide-monteur en chauffage central. Le boulot était dur et ça se passait à la cave, dans la chaufferie. Il fallait remplacer toute la tuyauterie d'eau chaude parce qu'il y avait des vieux tuyaux pourris qui fuyaient.

Je ne pouvais plus rester à l'hôtel : c'était trop cher pour moi. J'ai demandé une journée à mon chef pour aller voir le Bumidom afin d'obtenir un logement. Là-bas, une demi-journée de perdue rien que pour attendre leur bon vouloir. Ils m'ont envoyé dans le bureau d'une femme. Elle me reçoit et me demande ce que je veux : « Excusez-moi

madame, je suis venu demander au Bumidom un endroit pour dormir. Je suis à l'hôtel, mais je ne peux pas payer trop cher. » Cette femme m'a engueulé comme du poisson pourri parce que, avant j'étais à Nantes et que j'étais venu chercher du boulot à Paris. Quand elle a eu dévidé son sac, elle m'a dit qu'il n'y avait rien à faire avec moi, qu'on était tous les mêmes et que j'avais qu'à aller à la Maison de La Réunion si je voulais.

J'y suis parti. Je rentre : il y avait deux femmes réunionnaises avec un métropolitain. Je leur dis : « Bonjour, je viens de la part du Bumidom pour avoir une chambre où dormir. » Ils ont secoué la tête, m'ont demandé si j'étais en France depuis longtemps, si j'habitais à Paris et qu'est-ce que je faisais comme travail. Je leur explique tout le malheur que je suis en train de vivre. Ils me prennent en pitié et me donnent cinq adresses, mais il n'y en avait aucune dans Paris, c'était rien qu'en banlieue. Je leur demande de m'expliquer comment il faut faire pour y aller. Ils me disent de prendre le train, tout ça.

Je suis allé voir à deux adresses le jour même. A la première c'était un foyer pour jeunes filles, à l'autre c'était complet. J'ai repris le train, tard dans la soirée, pour revenir sur Paris, j'ai pris le métro et je suis retourné à mon hôtel. Quand je suis arrivé, je peux te dire que je n'avais même plus la force et le courage d'aller pisser. Je suis tombé sur le lit tout habillé, avec mes godasses, tout. Le sommeil m'a écrasé. Je ne me suis réveillé que le lendemain à 6 heures.

J'ai recommencé à me démener pour trouver un foyer. Je suis parti voir mon chef avec mon papier et je lui ai redemandé une journée. Il m'a laissé partir et il m'a même donné une autre adresse au cas où j'aurais le temps d'y passer. Je suis allé aux trois autres adresses que la Maison de La Réunion m'avait données. J'arrive : il y en avait deux où c'était complet, et à l'autre ils ont trouvé que j'étais trop vieux.

Je me suis dit : « Là vraiment, je suis complètement enfoncé dans la merde. » Je rentre dans un café, je bois un coup et je réfléchis : « Tous ces foyers-là, c'est la mafia. » Et puis je me suis dis : « Je vais quand même aller voir à l'adresse que mon chef m'a donnée. »

J'arrive là-bas. Il y avait quelques jeunes mecs avant moi qui attendaient. Je fais comme eux, je m'assieds et j'attends mon tour. Quand ça a été à moi, le type m'a demandé ma carte d'identité. Il me demande quand je veux rentrer. Je dis tout de suite. Il me répond d'accord, mais l'ennui c'est que, pour rentrer au foyer, il ne faut pas avoir plus de vingt-cinq ans, et j'en ai vingt-six. Et puis il faut un certificat de l'employeur et un mois de loyer d'avance, c'est-à-dire 38 000 francs. J'explique mon cas. Le type me dit : « D'accord, viens dans trois jours avec 38 000 francs et le papier, mais surtout l'argent, le certificat peut attendre. » Tout ce que je pouvais faire, c'était fermer ma gueule et écouter ce qu'il me disait. Les 38 000 balles comprenaient le logement, un repas seulement, le soir, et pas de repas les dimanches et jours fériés. Je suis resté six mois là-dedans.

Le boulot, ça allait. Je m'entendais bien avec les autres ouvriers. J'étais aide-monteur, mais j'ai appris à souder et, sur la fin, j'arrivais à faire le boulot qu'ils faisaient. Ils m'ont poussé à apprendre la soudure, à suivre des cours du soir dans une espèce d'école.

Tous les matins, j'allais chercher à boire. Ils s'arrangeaient pour que ce soit toujours moi qui y aille, parce qu'ils savaient que, toute la journée, je respirais de la poussière de plâtre et qu'il faisait chaud dans la cave. Ils étaient vraiment impeccables avec moi.

Ce travail provisoire a quand même duré cinq à six mois. Sur la fin, il n'y avait plus tellement de boulot, mais, eux, ils faisaient durer le plus longtemps possible : c'était toujours ça de pris sur le compte du patron ! Tous les mois, il y avait quelqu'un qui venait faire l'inspection du chantier. Une fois, l'inspecteur arrive et dit : « Le travail est bientôt fini, il faut le renvoyer, le petit, on n'a plus besoin de lui. » Le chef de chantier il a dit : « Non, on va pas le renvoyer, c'est un bon gars, il est courageux, il faut le garder. »

Ils m'ont gardé ainsi pendant un mois encore et ils m'ont proposé de venir avec eux à Limoges.

Un jour, le directeur du théâtre a découvert que son radiateur fuyait. Il fallait purger le radiateur et en changer quelques éléments. Le lundi matin, j'arrive au boulot, les

autres ils sont pas là. Comme ils habitaient à Limoges, ils prolongeaient un peu leur week-end, et puis de toute façon il n'y avait pas grand-chose à faire. Moi, je m'emmerdais comme c'est pas possible, je me suis dit : « Tiens, je vais regarder ce radiateur. » C'était pas mon boulot, car après tout qu'est-ce que j'étais ? Manœuvre simplement. Mais c'était histoire de faire quelque chose. Je prends la Clé, je démonte le radiateur. Je l'ai réparé. Le directeur, il était très content. Il m'a dit qu'il avait aussi une maison de campagne, qu'il m'emmènerait un jour là-bas : il v avait aussi des radiateurs à bricoler. On était là en train de discuter de questions de boulot, qu'il fallait que je parte pour Limoges et que ça m'embêtait un peu, quand il m'a dit : « Mais on embauche au théâtre en ce moment. » Si je voulais rester travailler là, je n'avais qu'à aller à la Bourse du travail.

J'y suis allé. On m'a demandé si j'avais ma carte C.G.T. J'ai dit : « Oui, mais ça fait longtemps que je n'ai pas payé les timbres, depuis six mois au moins. » Le mec, il m'a dit qu'on n'embauchait que ceux qui avaient leur carte du syndicat C.G.T. Je pouvais pas faire autrement que de prendre la carte.

A force de travailler, j'ai réussi à ramasser un peu d'argent. J'en avais ras-le-bol du foyer. J'ai commencé à chercher une chambre, une vraie piaule à moi. Je suis allé voir une agence immobilière. Il y avait une chambre à louer à Belleville. Pour avoir cette chambre minuscule, il a fallu que je donne encore une tapée d'argent. Si bien que je me retrouvais encore une fois sans un rond.

Il a fallu aller voir l'E.D.F. pour avoir l'électricité et le gaz. Je suis resté sans lumière pendant une semaine, et je n'avais même pas le gaz pour me faire chauffer une gamelle ou pour me laver un peu la figure. Le propriétaire de la chambre m'a dit qu'il fallait prendre une assurance. J'ai accepté, si bien que tout m'est tombé sur le dos en même temps. Tu te casses le tronc du matin au soir pour ramasser un peu de fric, mais ça te file entre les doigts.

L'hiver, j'avais un chauffage à gaz : une bouteille ne me faisait pas huit jours. Si le gaz s'arrêtait un samedi soir ou le dimanche dans la journée, j'étais foutu, il fallait rester dans le froid pendant trois jours, parce que le magasin n'ouvrait que le mardi matin. Le mardi, j'allais

au boulot de bonne heure : le soir, en rentrant à 6 heures, la première chose que je faisais, c'était de prendre la bouteille vide sur l'épaule, de faire à peu près huit cents mètres pour en acheter une pleine, la mettre sur l'épaule et la rapporter chez moi. Comme l'ascenseur datait de Mathusalem, il arrivait souvent qu'il tombe en panne et j'étais alors obligé de grimper les sept étages à pied. Et puis il faisait froid. Quand tu arrives là-haut, ton linge est trempé de sueur, tu es essoufflé comme un chien qui a couru après des lièvres toute la journée.

J'ai mis longtemps à trouver une petite femme réunionnaise. Nous nous sommes mis en ménage et peu de temps après nous nous sommes mariés, toujours dans la même petite chambre. Nous avons eu un enfant. J'avais fait une demande à la mairie pour avoir un logement. Mais j'attends encore. Quand Tantine (41) a eu l'enfant, j'ai été obligé d'en informer l'assistance sociale. Je lui ai raconté qu'on était dans la merde. Trois mois plus tard, elle m'a dit que si on voulait aller en banlieue, il y avait un appartement pour 45 000 francs par mois. Il fallait donner trois mois d'avance. Qu'est-ce que tu veux, tu as besoin, tu le prends. Je me suis débrouillé à droite et à gauche afin de réunir l'argent nécessaire pour rentrer dans l'appartement.

Tantine et moi, on était contents. On a été obligés de prendre un crédit pour pouvoir aménager un peu notre appartement. Quatre mois après que nous avons eu ce nouveau logement, un grand camarade à moi a trouvé un travail pour Tantine. Là il fallait qu'elle se lève à 4 heures et demie le matin pour réveiller le gosse, pour le laver, lui donner le biberon et puis l'emporter avec nous dans le train. Encore heureux, là où travaille Tantine, il y avait une crèche pour garder les marmots.

Le gosse tombait souvent malade. Pour aller au travail il faut marcher vingt minutes à pied jusqu'à la gare, puis il y a un quart d'heure de train, puis une demi-heure de métro. Tantine commence le travail à sept heures, il faut qu'elle arrive une demi-heure à l'avance pour déposer le gosse à la crèche, et le soir, même topo. Tu peux voir comme c'est marrant d'avoir un môme sur les bras.

(41) Tantine : terme affectueux pour désigner une compagne.

Le dimanche, il n'y a qu'un train toutes les demi-heures et un métro tous les quarts d'heure. Ce jour-là, tu es obligé de poireauter pour avoir un transport pour aller au boulot et pour rentrer chez toi le soir, sans compter les emmerdements que tu as dans ton travail.

Surtout moi, là où je travaille, il n'y a que des Français. Les premiers temps, ils essayaient de me faire tourner en bourrique, ils m'appelaient « p'tit négro », « p'tit Noir ». Ça fait deux ans et demi que je travaille avec ces salauds-là. Plus d'une fois, j'ai eu envie de leur flanquer un coup de couteau dans le ventre, au lieu de faire mon boulot. Mais je me disais que je n'étais plus tout jeune, que j'avais un gosse et une femme à soigner. Si jamais je loupais mon coup, ils ne me feraient pas de cadeau et puis j'aurais tout un tralala avec la justice et tout ça. Si bien que, quand ils m'emmerdent, je les envoie tous chier. Leurs injures, leurs saloperies, ils peuvent se les garder.

Quand ils se réunissent avec le syndicat C.G.T., je vois que ces Français-là, ce sont de ces gens qui n'ont pas cinq boutons à leur braguette. Le délégué du syndicat, un jour il te dit une chose, le lendemain il te dit tout le contraire. Là où je travaille, le syndicat il est tout juste bon à ramasser de l'argent tous les mois avec ses timbres.

Une fois, je suis allé à la Bourse du travail pour demander un renseignement. Pour commencer, ils m'ont pris pour un imbécile. La première chose qu'on m'a demandée, c'est si j'avais ma carte. Je l'avais, mais il me manquait un timbre, en plus c'était le timbre du mois en cours. Ils m'ont fait la morale avec leur politique de cochon et puis ils m'ont dit : « Si tout le monde fait comme toi, les employés du syndicat n'auront plus leur paie. » Tout ce que j'ai compris, c'est que cette bande de zigotos ne savent que gratter leur cul sur une chaise derrière leur bureau et vivre sur notre courage. Si on n'était pas là pour les entretenir, toute cette bande de mecs crèverait. D'abord dans leur main ils ont une plume et dans leur bouche ils n'ont que des mensonges. C'est les plus grands voleurs qui existent sur terre. Quand je suis sorti de leur bureau, j'étais fou. La transpiration me coulait dans le dos tellement j'étais en colère.

Je te le dis, mon frère, il y a le Bumidom, et puis il y a

la Bourse du travail. Quand tu rentres là-dedans, tu te trouves nez à nez avec tes bourreaux.

Le Bumidom, il te balance une place de travail, mais dégueulasse. Il n'envoie jamais les Réunionnais là où il y a des boulots intéressants. Je n'ai pas trouvé encore un seul Réunionnais que le Bumidom a placé quelque part et qui y est resté.

Il y a des endroits, chez Renault par exemple, où tu peux monter de grade assez rapidement si tu te débrouilles bien. Mais seulement il faut que tu la boucles, il faut tout voir, mais ne rien dire. Parce qu'il y a des surveillants et tout ça. Tu sais, dans ce genre de boîte, quand tu parles avec quelqu'un, tu fais attention à ce que tu dis. Comme on dit : les murs ont des oreilles dans ces usines.

Voilà comment vivent les ouvriers réunionnais en France. Seulement les Français, quand ils vont à la Réunion pour travailler, ils veulent même plus retourner en France tellement ils sont bien là-bas : le fric et tout, ça tombe comme la pluie pour eux. Et puis Debré il raconte à tout le monde à La Réunion qu'ici en France on est bien, mais il ne dit pas à quel point les gens ici sont racistes. Ils rient avec leurs dents toutes blanches, mais leur cœur est noir. Ils sont bons par-devant, mais mauvais par-derrière. Quand tu leur dis que t'es dans la merde, ils sont contents tellement ils sont jaloux. Pour la plupart, j'en suis encore à me demander où ils ont appris à vivre. Ils n'aiment pas les Arabes, ils n'aiment pas les Noirs. Nous, ils ne peuvent pas nous sentir parce que nous sommes Français, mais que nous n'avons pas la peau blanche comme eux.

Partout où tu passes, tu n'entends que ça : la France c'est bien, on y trouve du travail. Mais il y a pas mal de Français qui sont des salauds qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Aujourd'hui ils ont besoin de toi, alors ils te font mille et une manières. Demain ils passent à côté de toi, c'est tout juste s'ils ne te crachent pas dessus.

Entretien avec Ah-Kon[1], l'un des « traducteurs » de *Zistoir Kristian*.

Paris, le 11 juillet 2008.

*

Stéphane Hoarau (S.H.)

Il y a quelques temps de cela, André Robèr – l'éditeur – me contactait pour m'informer qu'il souhaitait rééditer un texte de la littérature réunionnaise qui lui semblait fondamental, puisqu'il s'agit du premier roman écrit en créole de La Réunion : *Zistoir Kristian*, paru chez Maspero, à Paris, en 1977. Dans l'optique de ce travail de réédition – qui est aussi un travail de militant, puisqu'il consiste à remettre sur le marché un texte fortement marqué par son temps et son contexte politique – il avait rencontré Christian, l'auteur présumé du livre. Je dis « présumé », parce que, comme le sous-entendait la préface du livre, Christian n'en est pas le seul auteur. Les « traducteurs », vraisemblablement sont à l'origine du projet. Et tu figurais, m'a dit André Robèr, parmi ces « traducteurs ». Je lui avais donc demandé s'il pouvait me laisser tes coordonnées, et te voilà aujourd'hui, trente et un ans après avoir publié ce premier texte en créole réunionnais, à devoir en parler à nouveau, ici, dans un café à Paris… Mais, plutôt que de te parler tout de suite de *Zistoir Kristian* même, je voudrais d'abord te poser quelques

1 Respectant le souhait de la personne concernée, sa véritable identité ne sera pas divulguée. Il s'agit donc là d'un pseudonyme (choisi par « Ah-Kon » lui-même).

questions concernant ton parcours : est-ce que tu pourrais te présenter et me dire qui tu es, et également, ce qui vous a à l'époque motivé, toi et les autres « traducteurs » ?

Ah-Kon (A.-K.)

Je suis un Réunionnais d'origine chinoise, j'ai cinquante-huit ans. Je suis fils de commerçant, et j'ai fait des études à Paris où je suis arrivé à l'âge de dix-sept ans en 1967. J'ai fait des études scientifiques et j'ai intégré une des écoles de la fonction publique. Je suis donc devenu fonctionnaire. Ça, c'est pour la partie professionnelle. Maintenant, je passe à la partie politique...

J'ai découvert le militantisme à vingt ans, dans les années 1970, dans la mouvance gauchiste post-soixante-huitarde – maoïste pour être plus exact – et j'ai milité avec des étudiants de mon âge. Nous avions créé un cercle d'études maoïstes avec des connexions idéologiques : évidemment avec les autres DOM, mais également avec d'autres pays comme Madagascar, Haïti, etc. Et puis bien sûr, en toile de fond, avec le Vietnam, les guerres anti-impérialistes, etc. Dans le conflit sino-soviétique, par exemple, nous avions pris position pour la Chine. C'est donc à ce moment que je me suis intéressé à l'écriture du créole... Enfin *que nous nous sommes intéressés à l'écriture du créole*, pour pouvoir donner une visibilité à la langue. Et en fait, ça a été pour moi comme une reconnaissance identitaire, très forte, puisque cette langue n'était pas du tout reconnue, elle était même combattue. A cette époque, le statut de langue écrite lui était refusé. Ça a toujours été ça ma motivation, et ça le sera toujours je pense : lutter contre le déni de l'écriture est quelque chose de fortement ancré en moi. Il y a beaucoup de gens qui reconnaissent que le créole est une langue, mais ils le conçoivent comme une langue *orale* qui ne doit pas s'écrire. C'est quand même un peu étrange. Pourquoi s'interdire d'écrire, et par conséquent, de transmettre ? Pourquoi interdire d'écrire une langue qui a tant de richesses, et qui, surtout, représente pour les Réunionnais un vecteur identitaire très fort ?

S.H.

Nous allons justement continuer à parler d'écriture, par le biais bien sûr de *Zistoir Kristian.* Mais avant, je voudrais parler un peu du contexte politique de l'époque, de ce contexte politique et social que tu viens d'évoquer. Quel était-il, tant au niveau régional, national, qu'international ? Je voudrais ainsi revenir sur les enjeux locaux, ceux de l'île, croisés aux enjeux nationaux, de la France d'alors... Est-ce que tu peux nous dire quelques mots à ce sujet et nous raconter comment, dans ce contexte, le groupe qui a contribué à l'écriture de *Zistoir Kristian* est né ?

A.-K.

C'est assez simple : c'est un petit groupe d'étudiants qui se définissait surtout par son caractère « anti-colonialiste ». Dans les années 1970, il y avait la guerre du Vietnam, il y avait de nombreuses luttes anti-impérialistes, et la colonisation touchait à sa fin. Les décolonisations étaient donc encore très présentes dans les esprits, très vivaces... C'était bien évidemment le cas à Paris où nous nous étions rencontrés, et où nous pouvions rencontrer beaucoup de « camarades », des DOM, d'Haïti ou d'ailleurs...

S.H.

A cette époque, au moment de l'écriture et de la publication de *Zistoir Kristian*, contrairement aux idées reçues, La Réunion n'était pas nécessairement une île isolée : ses leaders politiques et ses militants étaient en lien avec d'autres à travers le monde, ils luttaient dans une perspective globale...

A.-K.

Voilà, c'est ça. C'était en quelque sorte le sentiment d'une lutte anti-impérialiste mondiale dont Paris était le creuset, puisqu'il y avait là pratiquement tous les intervenants. Tous les représentants des mouvements révolutionnaires étaient présents à Paris, et il était ainsi possible, au cours de meetings, de rencontrer

beaucoup de gens de divers horizons. Cela correspondait à un état d'esprit : on ne se sentait pas seul et on avait conscience de s'inscrire dans un mouvement mondial. Il n'est plus possible aujourd'hui de se rendre compte du foisonnement politique d'alors ! C'est ce qui était formidable à Paris dans les années 70. C'est cet apport humain qui, moi, m'a le plus marqué. Et en fait, tout est parti de là : c'est bien la rencontre d'autres personnes qui nous a ouvert les yeux... On s'est aperçu que La Réunion n'était pas un cas isolé, que des problèmes similaires se posaient dans d'autres pays. Le concept de solidarité était très important à l'époque.

S.H.

La solidarité avec... ? Qui étaient ces « autres » ?

A.-K.

La solidarité avec les peuples qui étaient déjà en guerre contre les empires coloniaux : à l'époque, les Vietnamiens, les Laotiens et les Cambodgiens étaient bien évidemment en première ligne. Et puis, dans une autre mesure, il y avait aussi les Antillais et les Guyanais (qui nous étaient les plus proches, en raison de problèmes communs). Et il fallait encore compter des pays comme Haïti ou Madagascar. On avait donc des relations avec des étudiants haïtiens et malgaches par exemple, et on participait souvent à des manifestations communes.

S.H.

C'est dans ce contexte que le projet *Zistoir Kristian* a vu le jour ?

A.-K.

Oui. C'est bien dans ce contexte que nous avons d'abord rencontré Christian. Christian était un ouvrier, mais un « ouvrier » au sens noble du terme. C'est-à-dire qu'il n'était pas du tout un « intellectuel ». Et d'ailleurs on ne se comprenait pas toujours,

on s'engueulait même parfois… Notre manière de concevoir le monde n'était pas tout à fait la même : lui il était plutôt terre-à-terre. Lui, ce qui l'intéressait, c'était l'amitié, alors que nous, ce qui nous intéressait, c'était plus que de l'amitié puisque nous étions dans une démarche politisée. Comme le disait le maoïsme de l'époque, il fallait avant tout « servir le peuple ». Et comment « servir le peuple » ? L'engagement en faveur de la langue créole était pour nous une manière de répondre à ce précepte.

S.H.

Je vais ouvrir une brève parenthèse pour revenir plus précisément sur le cas de Christian. Les lecteurs d'aujourd'hui conçoivent Christian non pas comme un individu, mais comme un groupe de personnes. Nous savons aujourd'hui que ce sont ceux qui se font appeler dans la préface « les traducteurs » qui sont à l'origine du projet, et non pas un seul individu. Or, Christian était bel et bien un ouvrier réunionnais travaillant en Île de France… C'est une personne réelle.

A.-K.

En effet, Christian est une personne. Et le livre *Zistoir Kristian* dit bien *son* histoire. C'est donc une histoire personnelle. Et nos divergences de points de vue dont je parlais tout à l'heure résidaient souvent dans la manière d'aborder son propre récit… Mais tout est parti de là : de notre rencontre avec Christian.

Nous l'avons rencontré en 1972, lorsque nous allions distribuer des tracts à La Maison de La Réunion, rue Gauthey, à Paris. Nous y allions en général le dimanche après-midi, puisqu'il y avait plus de monde qui y passait à ce moment là. On distribuait des tracts à l'extérieur, évidemment, parce qu'il n'était pas question d'entrer à l'intérieur. C'est donc à l'extérieur de La Maison de La Réunion que nous avons rencontré de nombreux Réunionnais – qui avaient envie de parler, ou pas. Et puis, petit à petit, il s'est constitué un petit réseau de camarades. C'est comme ça que nous avons rencontré Christian.

Nous avons alors commencé à discuter avec lui et à se lier, un peu. Puis, un jour, il nous a dit qu'il avait commencé à écrire son histoire dans un cahier – un cahier d'écolier d'ailleurs. Nous avons tout de suite sauté sur l'occasion. Nous nous sommes dit : « c'est pas mal ça, c'est une piste intéressante ». Alors nous avons décidé de nous réunir toutes les semaines pour en parler et pour commencer quelque chose. Il n'avait commencé à écrire que quelques pages seulement dans ce cahier d'écolier : c'était son départ de La Réunion. Un petit groupe de camarades a alors commencé à se réunir chaque semaine pour travailler sur son histoire...

Tout ce qu'on dit dans le roman est véridique, dans le sens où sont présentés là tous les jalons de son histoire personnelle. Mais évidemment, quand on écrit, il y a une part de « mensonge »... Non pas que nous ayons brodé, mais à cause du fait que l'écriture requiert d'autres exigences : on ne peut pas répéter tout le temps le même mot, il faut varier les expressions, le vocabulaire, etc. Et c'est ce travail d'écriture, en fait, qui posait problème à Christian. Parce que lui, il voulait vraiment rester dans sa version... un peu plate finalement. Or, je pense que l'intérêt de *Zistoir Kristian* réside dans le fait que le travail est collectif. Chacun y a apporté sa pierre. Et évidemment, quand il y a six ou sept personnes autour de quelque chose, il y a beaucoup plus de possibilités.

S.H.

Est-ce que tu peux citer les autres participants au projet ?

A.-K.

Les noms, ça me gêne... C'est toujours un peu délicat. Les auteurs de *Zistoir Kristian* sont volontairement restés dans l'ombre. Nous avions fait le choix de ne pas signer la traduction en français de nos propres noms. C'était simplement « les traducteurs », parce que cette préface était très politisée et que, surtout, elle était écrite dans le contexte de l'époque où la « loi

Debré » était toujours présente dans les esprits[2]. Evidemment, étant fonctionnaire moi-même, il était hors de question de mettre mon nom dans un ouvrage de ce type.

S.H.

Je récapitule donc : le roman a été écrit par plusieurs personnes, et il racontait l'histoire d'un véritable Christian. Mais également, par le biais de cette histoire intime, il retraçait une histoire collective, celle des migrants réunionnais venus via le BUMIDOM, n'est-ce pas ?

A.-K.

Oui, c'est en quelque sorte l'histoire de l'émigration réunionnaise de ces années là. Mais à travers l'histoire de Christian, ce n'est pas seulement la migration qui est remise en cause, mais de fait, toute la politique d'alors. Au départ, Christian racontait son enfance. C'était donc déjà un témoignage sur les « colons » de l'époque[3], puisque le père de Christian a été lui-même colon à l'usine de Stella (à ce propos, sa photo trône aujourd'hui au Musée Stella Matutina : à l'entrée du Musée, il y a une superbe photo du père de Christian). Le roman raconte par conséquent un passé qui est maintenant perdu, puisque la plupart des usines sucrières ne sont plus. Tout le système du colonat qui était autour de l'usine sucrière a disparu aujourd'hui. Christian, lui, habitait avec sa famille sur une de ces parcelles de

---

2 L'ordonnance Debré (du nom de Michel Debré), promulguée en 1960 et abrogée en 1972, stipulait que « les fonctionnaires de l'État et des établissements publics de l'État en service dans les DOM dont le comportement est de nature à troubler l'ordre public peuvent être, sur la proposition du préfet et sans autre formalité, rappelés d'office en Métropole par le ministre dont ils dépendent pour recevoir une nouvelle affectation » (ordonnance n° 60-1101 du 15 octobre 1960, parue au *Journal Officiel* du 18 octobre 1960).

3 Le « colon », dans ce contexte, désigne un paysan soumis aux règles d'un « contrat de colonage » : le « colon » travaille sur une parcelle de terre qui appartient à un propriétaire foncier, et à qui il doit reverser une part de sa récolte [pour plus de précisions, voir la page 7 de l'avant-propos de 1977].

terre qui ne lui appartenait pas, mais qui était propriété de l'usine. *Zistoir Kristian* est donc *aussi* un témoignage de cette époque, puisque jusqu'au départ pour la France, le roman retrace sa vie autour de l'usine… On a un peu de mal aujourd'hui à imaginer les conditions matérielles dans lesquelles on pouvait vivre alors. Ce qui est dit dans le livre est véridique.

S.H.

Nous parlions il y a un instant de l'avant-propos, avant-propos qui est une partie même du texte. Dans cette introduction à la fiction, dès le début, est énoncée cette notion de « témoignage ». Mais il y a aussi dénonciation. Et, entre autres, dénonciation du système du colonat *et* de la politique migratoire de la France. Tout cela a été écrit dans deux langues : en créole d'abord, puis traduit en français. Qu'est-ce qui vous a incité à choisir deux langues plutôt qu'une ?

A.-K.

L'intérêt de se faire éditer par un grand éditeur français [Maspero], c'était de faire connaître la condition de tous ces migrants, avant et après le départ. Maspero a été emballé par ce texte qui était relativement court, mais qui offrait, je pense, une bonne approche de ce que pouvait être, dans les années 1970, la politique migratoire du gouvernement français, notamment celle véhiculée par le BUMIDOM. C'était un courant d'immigration qui était imposé par le gouvernement de l'époque, et qui n'était pas tellement choisi par les Réunionnais eux-mêmes. Des jeunes qui ne s'attendaient absolument pas à découvrir un pays qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas (la France était quand même très inhospitalière, pour ne pas dire plus…), quand ils arrivaient en métropole, ils étaient soit considérés comme des Arabes, soit comme des Africains, ou *à la limite* comme des Portugais ; mais ils étaient toujours assimilés à des *étrangers* par les Français.

C'est à cause de cette désillusion que nous avons décidé de faire un jeu de mots dans le sous-titre, *Mes-aventures : histoire*

vraie d'un ouvrier réunionnais en France. C'est cette expérience que nous voulions faire découvrir aux lecteurs métropolitains. La traduction a été diffusée assez largement. Par contre, on a beaucoup insisté pour que Maspero édite la version bilingue français-créole, et cette version bilingue n'a pas été distribuée dans les canaux commerciaux de l'époque, mais a été distribuée par le réseau des militants, de la main à la main. C'est évidemment cette version créole qui, pour nous, était la plus importante. Il y avait bien sûr le fait de faire découvrir l'immigration réunionnaise aux métropolitains. Mais le plus important pour nous, c'était de faire découvrir la langue créole *écrite*, le fait qu'il était possible d'écrire un roman en créole et dans une écriture quelque peu normalisée. C'est vraiment la recherche d'une forme d'écriture qui nous intéressait, parce que nous sentions bien qu'à terme il fallait qu'il y ait une écriture commune, partagée, même si ça devait prendre des dizaines d'années ou des centaines d'années, avant que le créole écrit ne se fixe. Mais il faut bien commencer un jour, et *Zistoir Kristian* a été une sorte de prélude à une unification au sein des militants, puisque tout de suite après la sortie du livre [en février 1977] il y a eu un colloque, en septembre je crois, sur l'*écriture 77*[4], et précisant la nécessité d'uniformiser l'écriture.

S.H.

Mais aussi, la nécessité de toujours lier des enjeux langagiers et politiques…

A.-K.

Forcément. A La Réunion le positionnement par rapport à la langue créole est toujours très fort. D'ailleurs, l'un des principaux reproches que je peux encore faire au parti communiste, c'est de n'avoir pas tranché, c'est de n'avoir pas

4 Il s'agit d'une rencontre d'acteurs culturels réunionnais qui a eu lieu au mois d'octobre 1977, dans le but de définir une graphie du créole réunionnais. Cette rencontre a abouti à une première chartre graphique du créole, *Lékritir 77*.

pris de positions très claires et très fermes sur cette question de la langue créole : son affirmation, et surtout la nécessité de l'écrire. A Maurice par exemple, il n'y a pas de problème, ils sont indépendants. Il y a une écriture qui est normalisée puisque l'éducation mauricienne – même si elle est loin d'être parfaite – la prend toujours en compte. En tout cas, ils ont une écriture, il y a des journaux écrits en créole, etc.

S.H.

A ce propos, le Président mauricien s'exprime parfois à la télévision en créole...

A.-K.

Aux Seychelles également. Nous avons quand même autour de nous les exemples de Maurice et des Seychelles qui prouvent que le créole peut être une langue de communication nationale...

S.H.

Mais Maurice et les Seychelles ne sont pas des départements français.

A.-K.

La grande différence, c'est ça. C'est que, d'une certaine façon, les Réunionnais n'ont pas pris en main leur propre destin. Et tant que nous n'aurons pas réglé ce problème, nous ne pourrons toujours pas répondre à cette question : qu'est-ce qu'être Réunionnais ?

S.H.

Tu as employé un mot qui a toujours fait débat dans l'île, mot « tabou » que je me risque à reprendre : « indépendance ». Que l'on se positionne *pour* ou *contre*, ce mot soulève finalement toujours la même question : celle du lien qu'entretiennent entre eux le département et sa « métropole ». Or, dans le cadre d'un

discours national – et par extension d'une identité nationale, une et indivisible – on comprend que la question de la langue et de ses enjeux puisse être houleuse… Y a-t-il en France une ou plusieurs langues ? Et s'il s'avère qu'il y en a plusieurs, sont-elles un danger pour la Nation, ou bien, ne sont-elles pas davantage des marqueurs de sa diversité et de sa richesse identitaire ? Nous voyons donc que la question de la langue est au cœur d'un débat politique : la Nation est-elle véritablement indivisible, ou bien est-elle morcelée à l'image de ses langues ? Et je pense aussi, dans ce cas, aux langues de la Bretagne, du pays Basque, et de la Corse, mais également à ces nombreuses langues qui ont fait leur apparition depuis les grandes vagues migratoire des années 1970-1980 (et parfois même avant) : le catalan, l'arabe, le kabyle, etc.

A.-K.

Je pense que dans l'histoire de tous les peuples, à un moment donné de leur histoire, l'identité nationale passe forcément par l'affirmation d'une langue, et forcément par la fixation de cette langue. Elle doit s'écrire. Dès lors, les discours se construiront toujours dans la langue choisie par le pays. Et je sens bien que, à La Réunion, nous avons encore un long chemin à parcourir pour pouvoir arriver à dire qui nous sommes. Ça prendra le temps que ça prendra, mais je ne doute pas qu'un jour nous y arriverons.

S.H.

Je voudrais maintenant te poser une dernière question : pourquoi, trente ans après sa publication, il peut être encore pertinent de lire *Zistoir Kristian* ?

A.-K.

Déjà, en terme de contenu. L'émigration réunionnaise vers l'hexagone fait partie d'un passé qui a profondément marqué l'histoire de l'île. Ce n'est quand même pas rien. Je ne sais pas exactement combien de Réunionnais vivent aujourd'hui

hors de l'île, mais il doit y en avoir pas moins de 200 000. 200 000 Réunionnais, donc, ça veut dire que pas loin d'un quart de La Réunion est maintenant *ailleurs*. Ça c'est la première chose. La deuxième chose concerne bien évidemment l'écriture elle-même. Il y a une richesse à la lecture de la version créole qui, forcément, disparaît à la lecture de la version française ; richesse qui peut d'ailleurs paraître un peu fade lorsqu'on la transpose en français. Ce contraste entre ce que peut apporter la lecture d'un texte écrit en créole et sa traduction en français est donc également une qualité du livre.

S.H.

Pour conclure, est-ce que tu voudrais ajouter une dernière chose ?

A.-K.

Peut-être un vœu. Il y a un *Office de la Langue Créole de La Réunion* maintenant[5]. Peut-être : que cet office de la langue ait les moyens de son ambition pour normaliser l'écriture, diffuser plus largement les écrits en créole et que les Réunionnais qui s'intéressent à la langue fassent un effort pour se mettre d'accord pour écrire dans une langue commune ? En fait, le Réunionnais s'automutile lui-même : il s'automutile lui-même en ne prenant pas en compte cette langue créole. C'est pourtant ce qui fait que moi, Chinois en apparence, je me sens avant tout Réunionnais. C'est entre autres grâce à la langue. Par exemple, j'ai eu une expérience dans le métro, à Paris : nous étions un groupe de Réunionnais, et il y avait un Créole blanc, un Cafre, un Chinois, un Malbar et on discutait en créole. Et tous les gens autour de nous trouvaient ça extrêmement bizarre que, vu nos différences apparentes, nous puissions nous comprendre, causer ensemble

5 *Lofis la Lang Kréol La Rényon* est une association de loi 1901 qui a pour objet « d'œuvrer, par tous les moyens adéquats, à la connaissance, l'observation et la valorisation de la langue créole de La Réunion dans le cadre d'un bilinguisme français-créole harmonieux » (année de création : 2006).

et rigoler. C'est ça notre richesse. Et cette richesse elle passe par le créole… Elle ne passe pas par le français, elle ne passe pas par le chinois, elle ne passe pas par une autre langue, mais elle passe bien par notre créole. C'est vraiment le créole, en tant que langue, qui nous donne notre identité de Réunionnais, notre âme profonde. Le déni de sa langue maternelle, c'est le déni de soi.

TABLE

Achevé d'imprimer en janvier 2009
par la Sté ACORT Europe
www.cogetefi.com

Dépôt légal à parution

Imprimé en France